NORMAL SERIES

LITTÉRATURE FRANÇAISE

DEUXIÈME ANNÉE

E. AUBERT

Presented to the Library
OF THE
University of Toronto.
BY
Prof. Squair

1913

A889k

NORMAL SERIES

LITTÉRATURE FRANÇAISE

DEUXIÈME ANNÉE

DIX-HUITIÈME ET DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

PAR

E. AUBERT

Officier d'Académie; Auteur des Echos et Reflets, des Elans et Tristesses, de la Littérature française, Première année, et du Colloquial French Drill, Part I and Part II

129-12
14/10/13

NEW YORK
HENRY HOLT AND COMPANY
1897

Copyright, 1897,
BY
HENRY HOLT & CO.

ROBERT DRUMMOND, ELECTROTYPER AND PRINTER, NEW YORK.

A la mémoire vénérée
de

M. William Wood,

l'ami éprouvé de l'enseignement à tous les degrés,
ce volume
est affectueusement dédié
par l'auteur.

PREFACE.

THIS volume continues and completes, with the study of the writers of the eighteenth and nineteenth centuries, the course of French Literature pursued in the Normal College. Like the former volume it grew and developed in the classroom; for this reason it answers certain local requirements better than a superior work of foreign origin could do.

It was my intention to adopt the same plan I followed in the treatment of the seventeenth century. I would have liked to supplement each biographical sketch with the judgments of standard critics, and with a full analysis of one of the author's best works. This seems to me the fairest proceeding in regard to the latter, and the most profitable and attractive for students; but the requirements and size of the book did not allow it.

There will be found in it a series of short notices on the writers of the eighteenth and nineteenth centuries.

In the eighteenth four figures stand out above all others; they have the place of honor. After them come fourteen of the less eminent writers, whose works have a real value or have had a popularity more or less deserved.

The brief notices devoted to them are followed by a few remarks on the action of the French Revolution.

The nineteenth century is represented by sixteen writers of acknowledged superiority in the different walks of literature, poetry, fiction, history, philosophy,

criticism, and drama. The want of space has allowed me no more than a simple mention of many others.

In the selection of names I have not been led by personal preferences; what turned the scale in favor of one man rather than another was the character of his individuality, his action on the tendencies and progress of the age, or the part he played on the stage of events more or less proximate.

A list of prominent female writers concludes the two series of notices on men. They are entitled to it, since they have shown of what women are capable in the field of literature, and since they are an honor to the sex to which this book is especially addressed.

Under the title of "Glanures" (Gleanings among Prose-writers and Poets) will be found numerous selections the perusal of which can only be a source of pleasure and benefit, on account of the nature of the subjects and the excellence with which they are treated.

In writing the biographical and critical notices I did not lose sight of the fact that I address persons who have not, all, mastered the difficulties of the language, and I have tried to make them simple and clear, as easy to understand as possible, and free from unnecessary details and digressions.

Finally, I beg gratefully to acknowledge what I owe to the distinguished writers and critics whose works have assisted me in preparing this volume, and I offer it to our pupils and to the lovers of French in general, with the wish that they may find it worthy of their attention and esteem.

E. A.

NEW YORK, February, 1897.

TABLE DES MATIÈRES.

DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Voltaire 3
Rousseau 5
Buffon 6
Montesquieu 7

ÉCRIVAINS SECONDAIRES.

Saint-Simon 9
Mme. de Staal-Delaunay 9
Vauvenargues 10
Duclos 10
Fontenelle 10
Condillac 11
D'Alembert 11
Diderot 12
L'abbé de Mably . . . 12
Anquetil 13
Rulhière 13
Barthelemy 14
Rollin 14
Marmontel 15
La Harpe 15
Lesage 15
L'abbé Prévost . . . 16
Marivaux 17
Beaumarchais 17
Bernardin de St. Pierre 17
Crébillon 18
De Belloy 19
Ducis 19
Destouches 19
Piron 20
Gresset 20
Louis Racine 20
Delille 21
Florian 21
Gilbert 21
André Chénier . . . 21

FEMMES ÉCRIVAINS.

Madame du Deffand . . 22
Madame du Châtelet . 22
Madame d'Epinay . . 22
Madame de Genlis . . 22
Madame Roland . . . 23

RÉVOLUTION FRANÇAISE.

GLANURES.

PROSATEURS.

VOLTAIRE.
Louis XIV et Guillaume 28
Suite des anecdotes . . 29
A Milord Harvey . . 32
A M. Helvétius . . . 37
A M. le comte de Tressan 38
A Madame Denis . . 39

A M. Bazieux 40
A M. J. J. Rousseau . . 40

J. J. ROUSSEAU.

De la vie 43
Du bonheur 44
De l'éducation 46
A Voltaire 51

BUFFON.

Discours à l'Académie . 54
De la nature 57
Le Cheval 60
Le Chien 61
L'Oiseau-mouche . . . 63

MONTESQUIEU.

Rica à Ibsen 65
Rica au même . . . 67
Rica à Usbek 68
Rica à.... 69
Rica à Rhédi 69
Portrait de Montesquieu par lui-même . . . 70
Pensées diverses . . . 72

MME. DE STAAL-DELAUNAY.

Mésaventures d'une femme de chambre . 73
A Madame du Deffand . 76

VAUVENARGUES.

Réflexions et Maximes . 77

POÈTES.

VOLTAIRE.

Alzire (Acte V, Scène VII) 81
A Mme. du Châtelet . . 83
Stances ou Quatrains . 84
Pensées détachées . . 84

DESTOUCHES.

Fragment du Philosophe marié 87

FLORIAN.

Les deux Voyageurs . 88
La Brebis et le Chien . 88
Le Voyage 89
Le Singe qui montre la lanterne magique . . 89

GILBERT.

Adieux à la vie . . . 91

LEFRANC DE POMPIGNAN.

Le Nil a vu 92

PIRON.

Epitaphe 92
Epigramme sur M. de la Condamine 93
Epigramme sur la traduction des Lamentations 93

ECOUCHARD-LEBRUN.

Epigrammes 93

DE FONTANES.

Mon Anniversaire . . 95

ANDRIEUX.

Le Meunier de Sans-Souci 96

ROUGET DE L'ISLE.

La Marseillaise . . . 98

ANDRÉ CHÉNIER.

La jeune Captive . . . 99

ARNAULT.

La Feuille 101

MILLEVOYE.

La Chute des feuilles . 102

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

Chateaubriand . . . 108
Mme. de Staël 109
Béranger 110
Lamartine 110
Victor Hugo 111
Alfred de Musset . . . 112
Casimir Delavigne . . 114
Alfred de Vigny . . . 114
Théophile Gautier . . 114
Victor de Laprade . . 114
Leconte de l'Isle . . . 115
Eugène Manuel . . . 115
Sully-Prudhomme . . 115
François Coppée . . . 115
Paul Deroulède . . . 115

ROMAN.

George Sand 115
Balzac 117
Alexandre Dumas . . 120
Octave Feuillet . . . 121
Xavier de Maistre . . 124
Saintine 124
Souvestre 124
Sandeau 124
Erckmann-Chatrian . . 124
About 124
Cherbuliez 124
Halévy 124
Zola 125
A. Daudet 125
Loti 125
Bourget 125

HISTOIRE.

Thiers 125
Guizot 128
Monteil 132
Lacretelle 132
De Barante 132
Thierry 132
Mignet 132
Michelet 132
Guinet 132
Lavallée 132
De Tocqueville . . . 132
Martin 133
Laboulaye 133
Blanc 133

PHILOSOPHIE.

Cousin 133
Jouffroy 136
Bautain 136
Gratry 137
Renan 137
Simon 137
Janet 137

CRITIQUE.

Villemain 137
Sainte-Beuve 140
Nettement 144
Nisard 144
Scherer 144
Albert 144
Taine 144
Faguet 144
Brunetière 145
Lemaître 145

THÉÂTRE.

Augier 145
Scribe 148
Legouvé 148
Doucet 148
Ponsard 148
Labiche 148
De Bornier 148
Sardou 149
Pailleron 149
A. Dumas, fils 149

FEMMES ÉCRIVAINS.

Mme. de Souza . . . 149
Mme. Dufrenoy . . . 149
Mme. Necker de Saussure 149
Mme. Guizot 150
Mme. de Remusat . . 150
Mme. de Girardin . . 150
La Comtesse d'Agoult . 150
Eugénie de Guérin . . 151
Henri Gréville . . . 151
Gyp 151
Mme. Desbordes-Valmore 151
Mme. Tastu 151
Mme. Ackermann . . 152

GLANURES.

CHATEAUBRIAND.

Beau côté de l'histoire moderne 155
Spectacle de la nuit dans les déserts du Nouveau-Monde 157
Jérusalem 158
L'Espérance 159
Bonaparte à la Malmaison 159
A M. H. de la Morvonnais 162

MME. DE STAËL.

Une petite ville en Angleterre 164
Cause de l'animosité de Bonaparte contre moi 165
Lettre à Mme. Récamier. 167
Pensées détachées . . 168

GEORGE SAND.

Caroline de St. Geneix à sa sœur 169
A Madame X. 175
A la même 176
A la même 178
A M. Charles Poncy . . 178

OCTAVE FEUILLET.

La Fée 180

THIERS.

Charlotte Corday . . 202
Mort de Napoléon . . 205
Lettre à un ami . . . 207
Définition d'un pays libre 207
Lettre à un ami . . . 208

GUIZOT.

Des relations et de l'influence mutuelle de la France et de l'Angleterre 210
Mes débuts à la tribune 212
Etat de la société . . 213
Projet de loi sur l'instruction primaire . . 216
Des objets et des limites de l'instruction populaire 217

COUSIN.

De l'art 219
La Poésie est le premier des arts 223

POÈTES.

CHATEAUBRIAND.

Le Montagnard émigré . 229

BÉRANGER.

Adieux de Marie Stuart. 230
Les Hirondelles . . . 232
Mon habit 233

LAMARTINE.

Le Lac 234

La Femme d'Amalfi . . 236
Au bord de la mer . . 236
La Prière 237
Le Poète mourant . . 239
Sur un album 241

VICTOR HUGO.

Espoir en Dieu . . . 241
A un enfant 242
Vois-tu, mon ange . . 242
Horace et La Fontaine . 242
La tombe et la rose . . 243
La pauvre fleur . . . 243
Oh ! n'insultez jamais . 244
A ma fille 245
Ultima Verba 246
La Conscience 246
Les Pauvres Gens . . 248

ALFRED DE MUSSET.

Stances de la lettre à Lamartine 256
Chanson de Fortunio . 257
L'Espoir en Dieu . . . 257
La Poésie 258
Tristesse 258

CASIMIR DELAVIGNE.

Mort de Jeanne d'Arc . 259

ALFRED DE VIGNY.

Le Cor 261

THÉOPHILE GAUTIER.

La Source 264
La Demoiselle 265

V. DE LAPRADE.

La Chanson de l'alouette 266
La France 267

LECONTE DE LISLE.

La Mort du Soleil . . 268
Le Pavot 269

EUGÈNE MANUEL.

La Lettre 269
La prière 270
A un enfant 270

SULLY-PRUDHOMME.

Le Vase brisé 271
Les Yeux 272
L'Amour maternel . . 272

F. COPPÉE.

Un Evangile 273
Juin 274

P. DÉROULÈDE.

Le Soldat 275
En avant 276

F. ARVERS.

Sonnet 277

BOULAY-PATY.

Les deux lutteurs . . 277

ANDRÉ THEURIET.

Les Paysans 278
La Bergeronnette . . 279

TH. DE BANVILLE.

Le Foyer 280

MAXIME DUCAMP

Ceci tuera cela . . . 280

PIERRE DUPONT.

Les Bœufs 281

J. SOULARY.

Les deux cortèges . . 282

DERNIERS TISONS.

Ce qu'il nous faut . . 283
Le devoir avant tout . 283
Ossa loquentia . . . 284
Vase d'élection . . . 285
It matters little—it matters much 286
Per viam pacis ad patriam claritatis 287
Gaîment 287
To stay at home is best 288
Par delà 289
Le passage de la barre . 290

DIX-HUITIÈME SIÈCLE

LITTÉRATURE FRANÇAISE

DIX-HUITIÈME SIÈCLE

Les dernières années du règne de Louis XIV furent marquées, à l'extérieur, par des guerres malheureuses, et, à l'intérieur, par la misère et un redoublement de despotisme.

Quand il mourut, il y eut comme un sentiment de soulagement. Les esprits, délivrés d'une autorité qu'on ne respectait plus, se mirent à user et à abuser de leur liberté. Les mœurs s'en ressentirent, et avec les mœurs la littérature. Elle devint aggressive, curieuse de nouveautés, ambitieuse de perfectionnement, pratique, matérialiste, licencieuse. Elle touche à tous les problèmes, agite toutes les questions, discute tous les principes et toutes les croyances. Des écrivains de toute espèce prennent part à une remarquable mêlée intellectuelle. Il y en eut un grand nombre, et quelques uns d'une grande valeur. Quatre d'entre eux se sont placés par leurs œuvres au-dessus des autres : c'est Voltaire, J.-J. Rousseau, Montesquieu et Buffon.

VOLTAIRE.

François Arouet, qui prit à vingt ans le nom de Voltaire, naquit à Chatenay, près de Sceaux, en 1694. Il eut pour maître d'abord son parrain, l'abbé Chateauneuf, dont l'influence fut détestable; ensuite les Jésuites, qui ne purent en faire disparaître les effets. Il sortit de leurs mains avec un esprit moqueur et

sceptique, une vanité excessive et un tempérament ardent et ingouvernable.

Ses premiers pas dans la carrière littéraire furent marqués par un incident désagréable. Soupçonné à tort d'être l'auteur d'une pièce de vers injurieuse à la mémoire de Louis XIV, il fut enfermé un an à la Bastille. Quand il en sortit, il mena une vie des plus actives, voyageant, observant, étudiant, écrivant, bon pour ses amis, implacable pour ceux qu'il n'aimait pas.

La versatilité de son esprit était extraordinaire. Il passe sans effort d'un sujet à un autre, et il écrivit peut-être plus qu'aucun homme ne le fit jamais dans le même espace de temps. Voici la liste de ses œuvres les plus dignes d'être recommandées : La Henriade; l'Histoire de Charles XII; les tragédies de Zaïre, de Mahomet, d'Alzire, de Mérope, de l'Orphelin de la Chine et de Tancrède; les Discours sur l'homme; le Siècle de Louis XIV, et ses Volumes de Lettres.

Il fit plusieurs voyages en Angleterre. Son séjour en ce pays eut une influence marquée sur son éducation. En Prusse il apprit à connaître ce qu'il y a de fragile, de dangereux dans l'amitié d'un roi, même quand ce roi s'appelle Frédéric le Grand.

C'est en 1758 qu'il s'établit à Ferney; on y venait de toutes les parties de l'Europe voir celui qu'on appelait le Patriarche. En 1778 il vint à Paris jouir de ses derniers triomphes et mourir.

Voltaire fut un homme prodigieux; il ne fut pas un homme modèle. Dans un siècle remarquable par son activité intellectuelle, il fut un grand agitateur d'idées. Il haïssait l'oppression et l'injustice. Sa haine du clergé fit de lui un apôtre de l'irréligion, et lui inspira des écrits et des actes qui ne peuvent être trop sévèrement condamnés.

Sa supériorité est dans l'éclat de son esprit, dans son ardeur, dans sa netteté. Il est surtout grand écrivain en prose, élégant, limpide, vif et lumineux, et

il a si bien fait parler l'esprit et les passions de son temps, qu'il est presque juste d'appeler le 18e siècle le siècle de Voltaire.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

Jean-Jacques Rousseau naquit a Genève en 1712 et mourut près de Paris en 1778. Son père était horloger; il ne connut point sa mère. Ce fut un malheur. Son enfance se passa tristement, sa jeunesse manqua d'appui et de direction.

Après avoir été tour-à-tour domestique, précepteur, musicien, copiste, il finit par obtenir la place de secrétaire d'un ambassadeur à Venise. Ce qu'il y vit de la société la lui fit prendre en haine, comme l'indique son premier écrit. L'Académie de Dijon avait mis au concours la question de savoir si le progrès des lettres et des sciences avait contribué au bonheur des hommes et à la pureté des mœurs. Rousseau soutint la négative, et condamna la civilisation au nom des mœurs.

Sa thèse paradoxale fut couronnée et lui valut la célébrité. Sa plume une fois en train ne s'arrêta plus. Romancier passionné il écrivit la Nouvelle Héloïse, philosophe politique, le Contrat Social, réformateur des méthodes d'enseignement, Emile, et auteur de mémoires, les Confessions.

Dans toutes ses œuvres il est déclamatoire et excentrique. Il n'a ni mesure ni sagesse. Son humeur chagrine et sa misanthropie augmentèrent avec l'âge, et son état confinait à la folie, lorsqu'il mourut trente-quatre jours après Voltaire à Ermenonville, dans la solitude champêtre, où il se cachait, et que lui avait ouverte la générosité de M. de Girardin.

Il y a peu d'écrivains qui aient eu une réputation aussi brillante et qui gagnent moins à être connus que Rousseau. Avec de bonnes intentions il fit beaucoup de mal, et sans bonnes raisons se rendit à la fois désagréable et malheureux. Mal disposé envers les

hommes, il n'éprouva qu'une seule espèce de joie vive et sincère, celle que donne la contemplation des beautés de la nature. Il en a le sentiment vrai, et l'exprime souvent d'une manière éloquente.

Comme écrivain politique, comme moraliste, il est plein d'erreurs, de sophismes et de paradoxes. Ses écrits sont d'autant plus dangereux qu'il y a quelque chose de séduisant dans son style, mais ce style a rarement la simplicité, la sobriété des grands écrivains.

Le livre de Rousseau qui a eu le plus de succès et l'influence la moins pernicieuse est Emile. C'est un romantique traité sur l'éducation. Il s'y trouve des choses admirables. Rousseau y plaide éloquemment les droits de la nature et combat des abus de toute espèce, mais un parti pris d'opposition à l'usage établi est cause qu'il y a dans ce livre autant d'utopies et de non-sens que de vérités et de méthodes praticables.

BUFFON.

George Louis Leclerc, comte de Buffon, naquit en 1707 à Montbard en Bourgogne. Héritier d'une fortune considérable et possesseur d'une belle figure, il abusa un peu de la liberté que son père lui laissa. Sa liaison avec un jeune Anglais de distinction lui donna le goût de l'étude, et surtout des sciences physiques et naturelles. Il s'y livra avec ardeur.

Le plaisir et le monde n'eurent plus que peu de place dans sa vie. Il l'arrangea avec ordre et régla suivant une règle fixe l'emploi de toutes ses heures. Pendant 60 ans le même serviteur l'éveilla tous les jours à six heures pour se mettre au travail.

Nommé intendant du jardin du roi, il ne négligea rien pour rendre cet établissement digne de la France. L'été il était presque toujours dans ses terres de Montbard, le reste de l'année à Paris, remplissant consciencieusement les devoirs de ses fonctions. Autant la vie de Rousseau fut tourmentée et misé-

rable, autant celle de Buffon fut égale et heureuse, et il en jouit longtemps. Il avait 81 ans, quand il mourut à Paris en 1788.

La grande œuvre de Buffon est une Histoire naturelle générale et particulière; elle comprend la Théorie de la terre, l'Histoire naturelle de l'homme, celle des Quadrupèdes, celle des Oiseaux, et des Suppléments parmi lesquels les Epoques de la nature.

A l'époque où elle parut elle fut l'objet de l'admiration universelle. La science moderne en profita, et quoique la critique y relève l'absence de méthode et en rejette bien des parties, elle reconnait l'audace, l'ardeur, l'étendue et la patience du génie qui la conçut et l'exécuta. Il y associe à sa gloire quelques hommes qui l'ont aidé ou continué, entre autres l'anatomiste Daubenton, Guéneau de Montbéliard, Bexon et Lacépède.

Ce qui ne vieillit pas dans les œuvres de Buffon, c'est la beauté du style. Les qualités qu'on y remarque lui sont particulières; il y laissa en quelque sorte une image de lui-même. C'est un style de grand seigneur, sans spontanéité, sans familiarité, mais riche, pompeux, magnifique, aux périodes harmonieuses, à l'allure mesurée et grave. Si l'on a jamais pu dire avec vérité: "Le style c'est l'homme," c'est surtout du style de Buffon.

MONTESQUIEU.

Charles de Secondat, baron de la Brède et de Montesquieu, naquit au château de la Brède, près de Bordeaux en 1689. Il montra de bonne heure les dispositions les plus heureuses. Ses études finies, il entra dans la magistrature, et y remplit pendant quelque temps d'importantes fonctions. Le succès de son premier livre, les Lettres persanes, l'en fit sortir. Il vendit sa charge pour être tout-à-fait libre de satisfaire son goût pour les lettres.

Le premier usage qu'il fit de sa liberté fut de voyager pour s'instruire. Il parcourut l'Allemagne,

l'Italie, la Suisse, la Hollande, et séjourna deux années en Angleterre.

A son retour il donna son livre des Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains. Quatorze ans après parut l'Esprit des lois, son grand ouvrage, auquel il avait travaillé vingt ans.

Il mourut en 1755, à l'apogée de sa gloire et ayant gagné l'affection universelle par la simplicité de ses manières, son commerce agréable, sa conversation spirituelle. On raconte de lui des traits de la plus touchante bienfaisance.

Son premier ouvrage, les Lettres persanes, est une satire spirituelle de la société française. Il s'y trouve des détails charmants. L'auteur y sacrifie sans doute à l'esprit léger de son époque, mais il rachète cette faiblesse par une grande science sociale et un ardent amour de l'humanité.

Les Considérations sur les causes de la grandeur et la décadence des Romains le placent au rang des grands historiens. C'est, après le Discours sur l'Histoire universelle de Bossuet, l'œuvre historique la plus importante qui eût paru en France, et elle restera, malgré les progrès de l'érudition moderne, un des travaux les plus beaux et les plus instructifs sur les destinées et le génie du peuple romain.

La gloire de Montesquieu se couronne par l'Esprit des lois. C'est une œuvre magistrale. Il fallut pour l'exécuter autant de patience que d'instruction, autant de bienveillance que de génie. L'auteur y examine les lois dans leurs rapports avec la nature du gouvernement, la force offensive et défensive, la liberté, le climat, la nature du terrain, les mœurs, le commerce, la religion. Dans un champ si vaste il était difficile de ne jamais se tromper. Les erreurs qu'on y a relevées sont d'ailleurs peu de chose à côté de la justice et de l'honnêteté des vues générales. Le mérite littéraire en est considérable. La phrase de Montesquieu est courte, incisive et brillante. Elle a la concision, la netteté, le mouvement, le mot

juste et pittoresque. On y reconnaît la marque de l'homme passé maître dans l'art d'écrire, aussi bien que dans celui de penser.

ÉCRIVAINS SECONDAIRES.

Il n'y eut pas au 18e siècle autant de génies du premier ordre que dans le 17e, mais il y eut un bien plus grand nombre de bons écrivains de moyenne grandeur.

La littérature, qui avait été une espèce de ministère, d'investiture privilégiée, devint un métier, une profession facilement abordable. On n'y chercha plus seulement la gloire littéraire, un moyen de perfectionnement, la splendeur du beau, mais l'utilité pratique, l'influence immédiate, la popularité, la fortune.

Un certain nombre d'écrivains en prose et en vers y trouvèrent, outre cela, une célébrité permanente, et ont laissé des œuvres, qu'on lira toujours avec plaisir ou avec profit.

PROSATEURS.

MÉMOIRES.—MORALE.

SAINT-SIMON. (1675-1755.)

Le duc de Saint-Simon est un des écrivains originaux du siècle. Il a écrit des Mémoires sur la fin du règne de Louis XIV et sur l'époque corrompue de la Régence. On y admire une verve sans pitié, un immense talent de peintre et une rare puissance de style. Ces qualités le font comparer quelquefois à l'historien latin Tacite.

MME. DE STAAL-DELAUNAY. (1693-1750.)

Les Mémoires de la baronne de Staal-Delaunay méritent d'être recommandés à d'autres titres. Ils sont sincères, honnêtes, remplis de descriptions et de por-

traits intéressants. L'auteur était attachée au service de la duchesse de Maine, et se distingua par le caractère autant que par le talent.

VAUVENARGUES. (1715–1747.)

Vauvenargues est un moraliste éminent après Pascal, La Bruyère et la Rochefoucauld. Son livre des Maximes est un des livres les plus agréables et les plus édifiants de l'époque. Il touche, élève et encourage.

Vauvenargues a laissé aussi quelques morceaux de critique d'un goût pur, et il a été le premier qui ait complètement apprécié l'excellence de Racine. Il mourut à 32 ans, des suites d'une maladie contractée au service militaire dans la retraite de Prague.

DUCLOS. (1704–1772.)

Duclos appartient à la même école. Il a moins d'émotion et de noblesse, mais autant de sagacité et de droiture. Ses Considérations sur les mœurs sont le livre d'un honnête homme et d'un homme d'esprit. On ne peut le lire sans être frappé par la clarté et la précision qui y règnent.

PHILOSOPHIE.—ENCYCLOPÉDIE.

FONTENELLE. (1657–1757.)

Fontenelle était un neveu du grand Corneille. Il avait l'esprit philosophique, l'intelligence vive et fine, et un grand amour de la paix. On l'a appelé le plus aimable des égoïstes. Il disait : Si j'avais la main pleine de vérités, je me garderais bien de l'ouvrir. Il écrivit des vers sans être poète, et en prose les Entretiens sur la pluralité des mondes et les Eloges des Académiciens.

Le premier ouvrage a pour but de populariser la science ; on a reproché à l'auteur d'y avoir fait une

plus grande dépense d'esprit et de belles phrases que le sujet n'en comporte.

CONDILLAC. (1715–1780.)

S'il y a une chose dont le 18e siècle aimait à se vanter plus que d'une autre, c'est sa philosophie. Si philosophie veut dire absence de respect et intempérance de pensée et de langage, il n'avait pas tort. Jamais on n'a plus abusé de cette liberté d'esprit qui, sous le prétexte de tout examiner et de tout discuter, déraisonne sur tout, et pervertit le sens de tout.

Le porte-drapeau de la philosophie du 18e siècle est Condillac.

Disciple de Locke, dont il n'avait pas les grandes qualités intellectuelles, il fut en France l'apôtre du sensualisme. Son principal ouvrage est l'Essai sur l'origine des connaissances humaines. Il eut beaucoup de lecteurs à une époque, où il était à la mode d'apprendre à penser. Condillac, par un certain artifice de méthode et de lucidité, semblait mettre cette science à la portée de tout le monde ; en réalité il l'abaissait en retranchant tout ce qu'elle avait d'élevé.

D'ALEMBERT. (1717–1783.)

Une œuvre qu'on ne peut passer sous silence en parcourant le dix-huitième siècle, c'est l'Encyclopédie.

Rien n'est aujourd'hui plus commun que les ouvrages de ce nom. Il y a peu de bibliothèques qui n'en aient une ou plusieurs, et, dans l'état actuel des connaissances, on se passerait difficilement de ces répertoires généraux, arrangés alphabétiquement, et ayant, en quelque sorte, une réponse prête pour chaque question. C'est à une association d'écrivains français du 18e siècle que revient l'honneur d'en avoir eu la première idée. On les appelle les Encyclopédistes. Les deux principaux sont d'Alembert et Diderot.

D'Alembert a écrit le Discours préliminaire de

l'Encyclopédie. C'en est peut-être la meilleure partie. La pensée de l'œuvre y est expliquée clairement, le but déterminé avec netteté; il y manque l'imagination et le sentiment. D'Alembert n'avait pas en lui ce qui fait le penseur profond et le grand écrivain. Il excellait dans la géométrie: peut-être s'y serait-il élevé au premier rang, s'il avait donné à la science tout le temps qu'il donna aux lettres, sans atteindre même au second.

De caractère il était modeste et désintéressé. Il refusa la présidence de l'Académie de Berlin, que lui offrait Frédéric le Grand, et un traitement de cent mille francs que lui proposa Catherine II pour venir en Russie faire l'éducation de l'héritier de l'empire.

DIDEROT. (1713–1784.)

Diderot avait ce qui manque à d'Alembert, l'imagination et la verve. Son activité et sa fécondité étaient prodigieuses. La dixième partie de ce qu'il écrivit ou dicta aurait suffi à l'immortaliser, s'il avait eu de l'ordre, du bon sens et plus de moralité. Il était écrivain par tempérament; il produisait, comme une terre en friche, plus d'ivraie que de bon grain. Il prêcha de mauvaise philosophie, fit des drames malsains, composa des romans licencieux. Ce qu'il laissa de meilleur ce sont ses Salons, articles de critique littéraire et artistique, et ses Lettres.

Les lettres de d'Alembert ont fait tort à sa mémoire; celles de Diderot témoignent en faveur de l'homme, et montrent, ce qui n'est pas le seul exemple au dix-huitième siècle, un auteur qui vaut mieux que ses ouvrages.

POLITIQUE.—HISTOIRE.

L'ABBÉ DE MABLY. (1719–1785.)

L'abbé de Mably était frère de Condillac. Ses principaux ouvrages sont les Observations sur l'his-

toire de France, les Entretiens de Phocion et le Droit public de l'Europe fondé sur les traités.

Il avait trop de préjugés pour un historien. Enthousiaste admirateur des républiques de l'antiquité, il n'aimait pas son siècle; il détestait surtout les philosophes. Cependant, par le mépris qu'il inspirait pour la société constituée, il contribua autant qu'eux à en amener la dissolution.

Ses écrits n'eurent jamais un grand nombre de lecteurs, à cause de leur forme lourde, sèche et monotone, mais il jouit d'une telle réputation que la Pologne et les Etats-Unis lui demandèrent des constitutions. Elles ne furent d'ailleurs jamais mises à exécution.

ANQUETIL. (1723–1808.)

Anquetil est l'auteur d'une Histoire de France en quatorze volumes. C'était un travailleur honnête et infatigable. On l'a tantôt trop loué, tantôt trop déprécié. Il a de la clarté, un style pur et un grand amour de la vérité; mais, depuis qu'il a écrit, la méthode historique a été renouvelée par la science moderne; bien des jugements ont été modifiés par la critique, bien des erreurs dissipées: cela explique pourquoi Anquetil a vieilli et n'a plus guère de lecteurs.

RULHIÈRE. (1735–1791.)

Rulhière a écrit une Histoire de l'Anarchie de la Pologne. Placé trop près des événements qu'il raconte, il s'est trompé sur bien des hommes et des choses; mais il y a dans son livre des tableaux, des portraits et des descriptions qu'on aimera toujours à lire. Il avait la réputation d'un homme d'esprit, et eut du succès dans la poésie légère. A propos d'un Discours en vers sur les Disputes, Voltaire lui écrivit une lettre très flatteuse: J'ai osé, dit-il, dans ma dernière maladie, écrire une lettre à Boileau; vous avez bien mieux fait, vous écrivez comme lui.

BARTHÉLEMY. (1716-1795.)

L'abbé Barthélemy est un des hommes qui ont le plus honoré les lettres au 18e siècle. Toute sa vie fut consacrée à l'étude. Le grec lui était familier; il savait l'hébreu, le samaritain, le chaldéen, le syriaque et l'arabe. Le premier en France il s'occupa de la numismatique orientale, et posa les principes philologiques, qui guident encore l'érudition de notre temps dans le déchiffrement des écritures phéniciennes. Ses mémoires scientifiques et ses travaux d'archéologie firent sa réputation dans les Académies, parmi les savants; le livre qui l'a rendu célèbre partout, c'est le Voyage d'Anacharsis en Grèce.

Le but du livre est de faire revivre sous les yeux du lecteur la Grèce ancienne, telle qu'elle était, avec ses coutumes, son esprit, ses arts et ses préjugés. Ce n'est pas là chose aisée. Barthélemy avait l'érudition et l'honnêteté qu'il fallait; l'imagination, le don de communiquer la vie lui manquait. Malgré cela le livre a de grands mérites. Il est plein de détails de géographie et d'histoire, de peintures de mœurs, d'anecdotes et de descriptions intéressantes, et d'excellente critique littéraire.

PÉDAGOGIE.—LITTÉRATURE.—CRITIQUE.

ROLLIN. (1661-1741.)

Rollin était le fils d'un coutelier de Paris. Il devint un des professeurs et écrivains pédagogiques les plus distingués de France, et fut recteur de l'Université. Son caractère et son érudition le rendaient bien digne de cet honneur. Nul n'y apporta une conscience plus tendre, un esprit plus honnête et plus d'amour de la jeunesse. On l'appelait le bon Rollin. Ses principaux ouvrages sont le Traité des études, très supérieur aux idées d'enseignement qu'on avait alors, et une Histoire ancienne, fort agréable à lire. Montesquieu disait de lui qu'il était l'abeille de la France.

MARMONTEL. (1728-1799.)

Marmontel se fit connaître en son temps par des contes et des romans, dont le plus célèbre est celui de Bélisaire. Aujourd'hui il n'est plus guère connu que par ses Eléments de littérature. Il s'y montre critique habile et écrivain élégant. Il ne se contente pas de l'étude sèche des mots et des formes extérieures de l'éloquence et de la poésie ; il analysa avec finesse le genre de sentiment qui caractérise les différentes œuvres littéraires, et, au lieu d'appliquer froidement les règles de la rhétorique, il enseigna à se rendre compte et à jouir de leurs beautés. Voltaire disait de lui spirituellement : Il conduit les autres dans la Terre promise, mais il ne lui est pas permis d'y entrer lui-même.

LA HARPE. (1739-1803.)

La Harpe est un autre critique. Son Cours de littérature ancienne et moderne eut une grande vogue. La méthode de la critique littéraire a beaucoup changé depuis, et La Harpe a passé de mode ; mais on peut encore le consulter avec fruit et le lire avec plaisir. Il écrit bien et a de l'éloquence. Son défaut est de juger, non d'après des principes généraux, mais d'après son impression personnelle et d'accorder trop d'importance aux artifices de composition. La critique moderne s'occupe davantage du fond de l'œuvre, du caractère de l'auteur et des circonstances qui ont influé sur son talent.

La Harpe a aussi composé quelques tragédies. Celle de Philoctète eut un grand succès. C'est une heureuse imitation de Sophocle.

THÉÂTRE.—ROMAN.

LESAGE. (1668-1747.)

Lesage est un des écrivains du 18e siècle qui ont le mieux résisté au temps et à la critique. Il écrivit

deux comédies, Crispin rival de son maître et Turcaret, et plusieurs romans, dont les plus connus sont le Diable boiteux et Gil Blas.

Gil Blas est le premier véritable roman de mœurs qui ait été écrit, et le plus grand roman de l'époque : il est douteux qu'il ait été surpassé. C'est une œuvre d'un réalisme élégant, plein de finesse et d'observation, l'image fidèle du train ordinaire de la vie et de l'indifférence habituelle des hommes au vice et à la vertu.

La lecture en est facile, attrayante et en somme profitable, quoique l'auteur ne vise pas à un niveau moral très élevé.

Walter Scott admirait beaucoup Lesage. Il a loué surtout l'expression pittoresque et le talent de description du romancier français. Mais les beautés descriptives étaient pour Lesage le moindre des soucis. Le cours ordinaire des choses est son meilleur théâtre. C'est la vérité dans la vie qui constitue la nouveauté et l'intérêt de son livre.

L'ABBÉ PRÉVOST. (1697-1763.)

L'abbé Prévost est le romancier pathétique du 18e siècle. Il écrivit beaucoup et toute espèce de choses, romans, histoires, compilations, journaux. Un jour il eut une inspiration heureuse, il écrivit Manon Lescaut.

Ce roman seul le fait vivre. C'est une histoire des passions racontée avec une simplicité qui touche, avec un accent qui pénètre. L'abbé Prévost n'était pas seulement un auteur, disait Voltaire, mais un homme ayant connu et éprouvé ce qu'il raconte.

Il donna une traduction des romans de Richardson et aida l'influence du goût anglais préconisé par Voltaire. Il aurait pu acquérir une grande renommée, s'il avait su l'art de la composition, et, écrivant moins, avait écrit avec plus de soin et de méthode.

MARIVAUX. (1688–1763.)

Marivaux a écrit des comédies et des romans. Le meilleur de ces derniers est Marianne. On y trouve de la grâce et de la délicatesse, une manière de dire piquante et originale. Le grand défaut de l'auteur, c'est la recherche, l'abus de l'esprit.

Son nom est resté attaché à un certain genre de style plein de subtilités et d'affectation, et dépourvu de naturel: on l'appelle marivaudage.

Voltaire a finement jugé Marivaux, quand il a dit: Il connait tous les sentiers qui aboutissent au cœur humain, il n'en sait pas la grande route.

BEAUMARCHAIS. (1732–1799.)

Beaumarchais était un des contemporains les plus spirituels de Voltaire et un des types les plus curieux de la société du 18e siècle. Il publia pour sa défense personnelle des Mémoires, dont M. Villemain a dit que c'est un arsenal de malice et d'éloquence, d'esprit et de colère, de raison et d'invective. Ces mêmes qualités se retrouvent dans ses deux étincelantes comédies le Barbier de Séville et le Mariage de Figaro.

Figaro en est le caractère principal. C'est un type nouveau et expressif, dans lequel l'auteur, en se peignant un peu lui-même, a représenté l'homme du peuple, pauvre et intelligent, luttant contre la noblesse orgueilleuse, oisive et corrompue, d'un côté Figaro, de l'autre le comte Almaviva.

La représentation de ces pièces était dangereuse alors. Elles portaient sur le théâtre la lutte des classes qui agitait la société et qui allait aboutir à la révolution. Aussi Beaumarchais avait-il bien raison de dire du succès du Mariage de Figaro: Il y a quelque chose de plus fou que ma pièce, c'est le succès.

BERNARDIN DE ST. PIERRE. (1737–1814.)

Bernardin de St. Pierre était l'ami et le disciple de Rousseau. Moins éloquent et plus doux, il était,

comme lui, un enthousiaste ami de la nature. Il écrivit les Etudes de la nature et les Harmonies. La science sévère les traite de rêveries, mais ce sont les rêveries d'un honnête homme, et elles sont remarquables par la beauté du style et la pureté des sentiments. La pensée de l'écrivain est tout entière dans ces paroles, qui sont le début de l'ouvrage: "O mon Dieu, donnez à ces travaux d'un homme je ne dis pas la durée ou l'esprit de vie, mais la fraîcheur du moindre de vos ouvrages! Que leurs grâces divines passent dans mes écrits, et ramènent mon siècle à vous, comme elles m'y ont ramené moi-même"!

Si la mode de ces écrits est un peu passée, il n'en est pas de même de son joli roman de Paul et Virginie. Ce roman est véritablement une œuvre de génie, et a cette grâce d'éternelle jeunesse que le temps ne flétrit pas.

POÉSIE.

Bien que le 18e siècle n'ait pas été très favorable à la culture de la poésie, il y eut un assez grand nombre d'écrivains en vers dignes d'éloges.

Voltaire, qu'on trouve presque partout, tient un rang éminent parmi eux par son poème de la Henriade, par ses tragédies et par ses petits poèmes, dont quelques uns sont des chefs-d'œuvre de grâce, de naturel et d'esprit.

POÈTES DRAMATIQUES.

CRÉBILLON. (1674–1762.)

Crébillon est, aprés Voltaire, le poète du 18e siècle qui eut le plus de succès au théâtre. On l'appelait le Noir à cause de son goût pour l'horrible. Il disait qu'après Corneille qui avait pris le ciel, et Racine qui s'était emparé de la terre, il ne restait plus que l'enfer. Son chef-d'œuvre est Rhadamiste. Crébillon ne manque pas d'une certaine originalité. Il a du feu, de l'énergie et du mouvement; mais ses vers sont durs,

son pathétique est pénible, et en forçant les moyens il dépasse le but.

DE BELLOY. (1727-1775.)

De Belloy est le premier auteur de tragédies nationales. Le Siège de Calais eut un grand succès. La guerre, qu'il y avait alors entre la France et l'Angleterre, y contribua sans doute en tendant la fibre patriotique. Il s'y trouve de belles scènes et de beaux vers; mais de Belloy a le style très inégal, et ignore l'art de développer un sujet naturellement.

DUCIS. (1733-1816.)

Ducis était à la fois un homme d'un grand caractère et d'un grand talent. Son caractère il le conserva intact en face de toutes les tentations. Son talent subit trop l'influence des idées étroites de ses amis et de la critique de son temps. D'indépendant et fier, qu'il était naturellement, il devint gauche et timide. Cela se voit surtout dans ses essais d'adapter Shakspeare à la scène française.

Il se montre avec plus d'avantage dans sa touchante tragédie d'Abufar, qu'il tira tout entière de sa propre âme. La beauté de cette âme se reflète encore dans ses Epîtres familières et des poésies fugitives très gracieuses.

DESTOUCHES. (1680-1754.)

Destouches occupe une belle place parmi les comiques du 18e siècle. Il est l'auteur d'un grand nombre de comédies, dont les meilleures sont le Glorieux et le Philosophe marié.

Il sait mieux développer les caractères d'après ses idées que selon la nature, ce qui est un défaut au théâtre; mais il amuse par le comique des situations, il plaît par le style, et il faut le louer d'avoir toujours respecté la morale et la religion dans un temps où il était de mode d'en rire.

PIRON. (1689-1773.)

Piron était un des hommes les plus spirituels de son temps. Ses bons mots et ses épigrammes sont bien connus; il y était d'une force presque égale à celle de Voltaire, quoique son inférieur en tout le reste. Il gaspilla son esprit en saillies et en essais de tout genre; la seule œuvre durable qu'il ait composée est la Métromanie. C'est une comédie bien conduite, gaie, pleine de verve et d'esprit, une des bonnes comédies de l'époque.

Une épigramme bien connue est celle qu'il fit contre l'Académie dans ce qu'il nomme son Epitaphe:

Ci-gît Piron qui ne fut rien,
Pas même Académicien.

GRESSET. (1709-1777.)

Gresset est un poète original et facile, qui se fit applaudir dans le monde par son poème de Vert-Vert, et sur le théâtre par sa comédie du Méchant.

Vert-Vert est un perroquet dont l'histoire est racontée en quatre chants avec un singulier mélange de grâce, de finesse et de charmante raillerie.

Gresset a encore composé dans le même genre la Chartreuse, le Lutrin vivant et le Carême impromptu. La facilité et l'agrément de son style le placent, dans la poésie légère, à côté de Voltaire qui en était jaloux.

POÈTES DESCRIPTIFS, DIDACTIQUES, SATIRIQUES ET LYRIQUES.

LOUIS RACINE. (1692-1763.)

Louis Racine honora le glorieux nom de son père par son poème de la Religion. La sévérité du sujet n'était pas de nature à attirer beaucoup de lecteurs, mais l'auteur l'a traité avec une onction pénétrante et une élégance toute classique. C'est comme un écho affaibli de l'harmonie, qui nous charme dans les vers d'Esther et d'Athalie.

DELILLE. (1738-1813.)

Delille déploya un rare talent descriptif dans plusieurs poèmes, dont le meilleur est l'Imagination, et donna une traduction fort estimée des Géorgiques et de l'Enéide de Virgile. Il traduisit aussi avec talent le Paradis Perdu de Milton. C'était un homme aimable et spirituel, un versificateur d'une facilité extraordinaire qui passa un moment pour un génie. Il n'est que le premier des poètes descriptifs, habile à enfiler des rimes et des périphrases, mais sans verve, sans inspiration, sans élan poétique.

FLORIAN. (1755-1794.)

Florian écrivit beaucoup en prose et en vers. Malgré cela il serait sans doute oublié, s'il n'avait écrit les Fables. Celles-ci on les lira toujours, et, ce qui n'est pas peu de chose, on les lira avec plaisir, même après la Fontaine. Florian avait le cœur tendre, l'esprit aimable, le caractère sympathique. C'est à lui que Ducis dédia Abufar, et son épître dédicatoire se termine par ces mots de Florian, qui venait de mourir: Lorsqu'on n'a plus longtemps à vivre, il faut se hâter de faire le bien.

GILBERT. (1751-1780.)

Gilbert dans une courte et malheureuse carrière fit preuve d'un vrai talent, qui n'eut pas le temps de mûrir. Les circonstances favorables, qui sont pour beaucoup dans le succès, lui manquèrent. Malgré cela il n'est qu'au-dessous de Voltaire comme poète satirique.

Ses deux satires le Dix-huitième siècle et mon Apologie ont du souffle et de la vigueur. La pièce de vers la plus connue de lui est Adieux à la vie. C'est la dernière qu'il composa, peu de jours avant sa mort, à l'âge de 29 ans dans la misère et l'abandon.

ANDRÉ CHÉNIER. (1762-1794.)

André Chénier n'était guère plus âgé quand il mourut. Il fut une des dernières victimes du régime de la

Terreur, et une des plus regrettables. C'était un poète de génie. Sa mère, qui était grecque, lui inspira le goût de la belle antiquité. Moderne et français par le sentiment, il était ancien et grec par l'art. Rien de plus charmant ni de plus gracieux que ses Idylles et ses Eglogues, rien de plus vigoureux que ses Iambes. Son ode de la Jeune Captive, écrite en attendant la mort dans la prison de Saint-Lazare, est un des poèmes les plus connus de la langue.

Ses vers sont beaux, touchants et harmonieux, mais il y manque le sentiment religieux. Il mourut sur l'échafaud, deux jours avant la chute de Robespierre, et sa dernière pièce de vers, inachevée, s'arrête au moment où il fut appelé par "le messager de mort."

FEMMES ÉCRIVAINS.

MADAME DU DEFFAND (1697–1789),

célèbre comme correspondante de Voltaire et de Lord H. Walpole et la maîtresse d'un salon qui fut, au 18e siècle, un brillant centre de sociabilité élégante et d'activité intellectuelle et littéraire.

MADAME DU CHÂTELET (1707–1749),

connue par sa vigilante amitié pour Voltaire, par de sérieux travaux scientifiques et par ses Lettres.

MADAME D'EPINAY (1725–1783),

l'amie et la bienfaitrice de J. J. Rousseau, auteur d'un bon livre d'éducation, les Conversations d'Emilie. Elle déploie aussi son talent délicat et ingénieux, mais avec moins d'originalité, dans des Lettres à son fils.

MADAME DE GENLIS (1746–1836)

dut à ses livres d'éducation, les Petits Emigrés, la Veillée du château, Adèle et Théodore, etc., une réputation que le temps semble avoir emporté dans son cours.

MADAME ROLAND (1756–1793),

femme du Girondin Roland, qui fut ministre de l'intérieur en 1792, fameuse par son grand caractère plus encore que par son esprit cultivé, une des plus intéressantes victimes du règne de la Terreur, écrivit, en prison, des Notices Historiques sur la Révolution et ses Mémoires.

C'est elle qui, passant devant la statue de la Liberté en allant à l'échafaud, dit ce mot célèbre, qui retentit dans l'histoire : "O Liberté, que de crimes on commet en ton nom!"

RÉVOLUTION FRANÇAISE.

LITTÉRATURE DE LA RÉVOLUTION.

On peut à peine dire qu'il y a eu une littérature de la Révolution. Il y avait alors en France une activité fiévreuse, dévorante et si dramatique que, quand on demandait au poète Lemierre pourquoi il ne faisait plus de tragédies, il répondait : "A quoi bon? La tragédie court la rue."

Les œuvres qui demandent du calme, du recueillement, de la méditation et du temps, ne pouvaient pas éclore dans une atmosphère surchauffée, au milieu du bouleversement général, sous le régime de la Terreur. On était trop pressé de vivre, et la vie était trop incertaine pour les travaux littéraires proprement dits. Cependant il y avait trop d'idées en l'air, trop de passions dans les cœurs, pour que les événements, qui s'accomplirent alors, n'aient pas fortement remué les hommes, formé ou déformé les caractères, et exercé, en les inspirant, une influence plus ou moins profonde sur certaines œuvres de l'esprit.

I.

Le premier effet, et le plus sensible, a été l'essor de l'éloquence appliquée à la discussion des questions politiques.

L'homme, qui éclipsa tous les autres à la tribune de l'Assemblée Constituante, est Mirabeau. Il a laissé la réputation d'un des orateurs les plus remarquables et les plus puissants depuis Démosthènes. Il l'était en effet; tous ceux, qui ont entendu "le monstre," portent témoignage de la force et de l'autorité irrésistibles de sa parole. Il avait tout ce qu'il fallait pour entraîner et pour dominer, sauf l'ascendant d'un caractère irréprochable. S'il avait eu cela, il aurait dirigé le peuple, réglé le cours des événements et détourné bien des malheurs et bien des crimes. Ses discours sont tout pleins du souffle puissant qui emportait alors les hommes et les choses. On en a retenu des mots bien connus, comme, par exemple, quand il dit au marquis de Dreux-Brézé, grand-maître des cérémonies, chargé par le roi de dissoudre les États-Généraux : "Allez dire à celui qui vous envoie que nous sommes ici par la volonté du peuple et qu'on ne nous en arrachera que par la puissance des baïonnettes," et encore, plus tard, dans une occasion bien différente et répondant à de graves accusations : "Et moi aussi, on voulait il y a peu de jours me porter en triomphe, et maintenant on crie dans les rues la grande trahison du comte de Mirabeau ! . . . . . Je n'avais pas besoin de cette leçon pour savoir qu'il est peu de distance du Capitole à la Roche Tarpéienne."

II.

Ce que les orateurs—Mirabeau, l'abbé Maury, les Girondins Vergniaud, Cazalès, Barnave et d'autres—demandaient à l'ascendant de la parole, quelques écrivains le demandèrent à la plume, en se faisant, dans des écrits politiques et dans des pamphlets célèbres, les organes des opinions, des aspirations et des espérances de leur parti.

Les plus remarquables sont l'abbé Sieyès et Camille Desmoulins.

Sieyès était surtout un penseur. Il serait un grand homme s'il avait eu pour l'action autant de capacité

que pour la pensée. Il ne laissa pas d'avoir sur les évènements une influence considérable. Sa fameuse brochure sur le Tiers-Etat en indiqua la signification et le but. Elle peut se résumer en ces mots : Qu'est-ce que le Tiers-Etat ? Rien. Que doit-il être ? Tout.

Camille Desmoulins, un des enfants terribles de la Révolution, était un pamphlétaire éloquent et un écrivain de talent. Il aurait pu se faire une renommée durable et respectée, s'il avait su régler l'usage de ses brillantes facultés, gouverner son imagination, écarter ses préjugés, modérer ses passions et sa colère. Il gaspilla son esprit et son temps dans d'innombrables écrits éphémères, au début le pamphlet de la France libre, et à la fin le Vieux Cordelier, où il essaya de réparer le mal qu'il avait fait dans l'intervalle ; c'est lui qui jeta à Mirabeau, son ami de la veille, qu'on soupçonnait avoir été acheté par la cour, ces sanglantes paroles : " Tu as beau me dire que tu n'as pas reçu d'or ; si tu en as reçu, je te méprise ; si tu n'en as pas reçu, je t'ai en horreur."

III.

La Némésis révolutionnaire, qui répandit des flots de sang, tarit, en quelque sorte, la source de la poésie. Elle a tué des poètes, elle n'en a pas produit. Ce n'est pas elle qui inspira la Marseillaise et le Chant du Départ ; c'est l'esprit patriotique. L'auteur du Chant du Départ était Marie Joseph Chénier, le frère d'André, une des dernières et des plus regrettables victimes du règne de la Terreur. Son génie, qui n'était d'ailleurs que de deuxième ordre, a quelquefois eu des accents de poète révolutionnaire. Il se manifeste avec ce caractère dans la tragédie de Timoléon. On y trouve des sentiments d'honnête homme et de citoyen courageux exprimés dans de beaux vers, comme quand Timoléon dit :

Songeons que la terreur ne fait que des esclaves;

et, en déplorant, sous le nom de Corinthe, les malheurs de la France,

La tyrannie altière et de meurtres avide,
D'un masque révéré couvrant son front livide,
Usurpant sans pudeur le nom de liberté,
Roule au sein de Corinthe son char ensanglanté.

IV.

Les événements de la Révolution, remplis pour nous d'un intérêt si dramatique, n'ont pas manqué de vivement impressionner les contemporains, et ils sont devenus une féconde source d'inspiration pour ceux qui en ont été les témoins intelligents ou les héroïques victimes.

Une de ces dernières a été Mme. Roland, la femme du ministre de l'intérieur Roland (1792) et l'ardente amie des Girondins. Elle partagea leurs luttes, leurs revers et leur triste sort. Enfermée dans la prison de l'Abbaye, ensuite dans celle de Sainte-Pélagie, elle y attendit, pendant cinq mois, avec une inébranlable fermeté, l'arrêt qui l'envoya à la guillotine. Elle occupa les loisirs de sa prison à divers écrits, dont le plus connu et le plus intéressant est ses Mémoires. Elle y raconte sa vie, depuis les jours de son enfance jusqu'à son entrée sur la scène de l'histoire, avec une si parfaite sérénité, avec une telle fraîcheur d'impressions, un tel charme de souvenirs, qu'on oublie en les lisant dans quel lieu ils furent écrits, dans quels jours et en quelle situation. Elle aurait pu se soustraire à l'horreur du supplice par le suicide, elle en avait eu l'idée, mais, au dernier moment, elle y renonça afin de laisser un exemple et une leçon de plus par une mort courageuse de victime.

V.

Quelques professeurs se sont inspirés de la Révolution dans leur enseignement, et quelques écrivains s'y rattachent, soit par le sujet qu'ils traitent, soit par les opinions qu'ils expriment, comme partisans ou comme adversaires du nouvel état des choses. La Harpe, dans son Cours de littérature, Mounier, dans son livre des

Recherches sur les causes qui ont empêché les Français d'être libres, le comte Joseph de Maistre dans ses Considérations sur la France, font, chacun à sa manière, le procès aux hommes, bien ou mal inspirés, qui, par leur initiative, leur coopération et leur influence, sont plus ou moins responsables de la chute de la monarchie et des événements qui la suivirent.

VI.

Les principes et les procédés de la Révolution française n'étaient pas faits pour plaire aux rois et aux potentats. Ils en craignaient la contagion, et se lancèrent sur la France à la tête de formidables coalitions. La conséquence en fut, chez les Français, une tension extraordinaire de la fibre patriotique.

Le pays eut besoin de soldats; des légions de volontaires répondirent à son appel, et l'on put dire, un certain moment, que ce qu'il y avait de plus noble en France était sous les drapeaux. Ces soldats avaient besoin de chefs habiles, ardents et enthousiastes. Ils les eurent, et, après l'éloquence politique, l'éloquence militaire prit un essor inusité. Des généraux de tout âge, et fréquemment sortis des plus humbles conditions, surent faire retentir, dans leurs proclamations, leurs bulletins et leurs ordres du jour des accents qui électrisaient les cœurs et exaltaient les courages. Celui, qui est au premier rang par ses victoires, l'est aussi par l'éloquence, le général Bonaparte. Malheureusement ses fières harangues et ses brillantes victoires sont un acheminement à l'empire. Le grand soldat de la République devient le despotique empereur Napoléon. On a dit de lui qu'il est la Révolution fait homme. Peut-être! Mais on y chercherait en vain ce qui devrait caractériser un vrai fils de cette révolution, l'incarnation des grands principes, qu'après la Révolution d'Amérique elle a proclamés au monde, sans pouvoir les y faire triompher : Liberté, Egalité, Fraternité.

GLANURES

Parmi les Prosateurs et les Poètes du 18e Siècle.

PROSATEURS.

VOLTAIRE.

LOUIS XIV ET GUILLAUME DE NASSAU.

Fin du Chapitre XVII.

Le roi Guillaume laissa la réputation d'un grand politique, quoiqu'il n'eût point été populaire, et d'un général à craindre, quoiqu'il eût perdu beaucoup de batailles. Toujours mesuré dans sa conduite, et jamais vif que dans un jour de combat, il ne régna paisiblement en Angleterre que parce qu'il ne voulut pas y être absolu. On l'appelait, comme on sait, le stathouder des Anglais et le roi des Hollandais. Il savait toutes les langues de l'Europe, et n'en parlait aucune avec agrément, ayant beaucoup plus de réflexion dans l'esprit que d'imagination. Son caractère était en tout l'opposé de Louis XIV; sombre, retiré, sévère, sec, silencieux autant que Louis était affable. Il haïssait les femmes autant que Louis les aimait. Louis faisait la guerre en roi, et Guillaume en soldat. Il avait combattu contre le Grand Condé et contre Luxembourg, laissant la victoire indécise entre Condé et lui à Senef, et réparant en peu de temps ses défaites à Steinkerque, à Nervinde; aussi fier que Louis XIV, mais de cette fierté triste et mélancolique qui rebute plus qu'elle n'impose. Si les beaux-arts fleurirent en France par le soin de son roi, ils furent négligés en Angleterre, où on ne connut plus qu'une politique dure et inquiète, conforme au génie du prince.

Ceux qui estiment plus le mérite d'avoir défendu sa patrie, et l'avantage d'avoir acquis un royaume sans aucun droit de la nature, de s'y être maintenu sans être aimé, d'avoir gouverné souverainement la Hol-

lande sans la subjuguer, d'avoir été l'âme et le chef de la moitié de l'Europe, d'avoir eu les ressources d'un général et la valeur d'un soldat, de n'avoir jamais persécuté personne pour la religion, d'avoir méprisé toutes les superstitions des hommes, d'avoir été simple et modeste dans ses mœurs; ceux-là sans doute donneront le nom de Grand à Guillaume plutôt qu'à Louis. Ceux qui sont plus touchés des plaisirs et de l'éclat d'une cour brillante, de la magnificence, de la protection donnée aux arts, du zèle pour le bien public, de la passion pour la gloire, du talent de régner; qui sont plus frappés de cette hauteur, avec laquelle des ministres et des généraux ont ajouté des provinces à la France, sur un ordre de leur roi; qui s'étonnent davantage d'avoir vu un seul Etat résister à tant de puissances; ceux qui estiment plus un roi de France qui sait donner l'Espagne à son petit-fils, qu'un gendre qui détrône son beau-père; enfin, ceux qui admirent davantage le protecteur que le persécuteur du roi Jacques, ceux-là donneront à Louis XIV la préférence.

(*Siècle de Louis XIV.*)

SUITE DES ANECDOTES.

Extraits du Chapitre XXVIII.

Louis XIV avait dans l'esprit plus de justesse et de dignité que de saillie; et d'ailleurs on n'exige pas qu'un roi dise des choses mémorables, mais qu'il en fasse. Ce qui est nécessaire à tout homme en place, c'est de ne laisser sortir personne mécontent de sa présence, et de se rendre agréable à tous ceux qui l'approchent. On ne peut faire du bien à tout moment, mais on peut toujours dire des choses qui plaisent. Il s'en était fait une heureuse habitude: c'était, entre lui et sa cour, un commerce continuel de tout ce que la majesté peut avoir de grâces, sans jamais se dégrader, et de tout ce que l'empressement de servir et de plaire peut avoir de finesse, sans l'air

de la bassesse. Il était, surtout avec les femmes, d'une attention et d'une politesse qui augmentait encore celle de ses courtisans, et il ne perdit jamais l'occasion de dire aux hommes de ces choses qui flattent l'amour propre en excitant l'émulation, et qui laissent un long souvenir.

Un jour madame la duchesse de Bourgogne, encore fort jeune, voyant à souper un officier qui était très-laid, plaisanta beaucoup et très-haut sur sa laideur. "Je le trouve, Madame, dit le roi encore plus haut, un des plus beaux hommes de mon royaume, car c'est un des plus braves."

Un officier général, homme un peu brusque, et qui n'avait pas adouci son caractère dans la cour même de Louis XIV, avait perdu un bras dans une action, et se plaignait au roi, qui l'avait pourtant récompensé autant qu'on peut le faire pour un bras cassé: "Je voudrais avoir perdu aussi l'autre, dit-il, et ne plus servir Votre Majesté. — J'en serais bien fâché pour vous et pour moi," lui répondit le roi; et ce discours fut suivi d'une grâce qu'il lui accorda. Il était si éloigné de dire des choses désagréables, qui sont des traits mortels dans la bouche d'un prince, qu'il ne se permettait pas même les plus innocentes et les plus douces railleries, tandis que des particuliers en font tous les jours de si cruelles et de si funestes.

Il se plaisait et se connaissait à ces choses ingénieuses, aux impromptus, aux chansons agréables; et quelquefois même il faisait sur-le-champ de petites parodies sur les airs qui étaient en vogue, comme celle-ci:

Chez mon cadet de frère
  Le chancelier Serrant
N'est pas trop nécessaire;
  Et le sage Boifranc
Est celui qui sait plaire.

Et cette autre qu'il fit en congédiant un jour le conseil:

Le conseil à ses yeux a beau se présenter;
Sitôt qu'il voit sa chienne, il quitte tout pour elle:
Rien ne peut l'arrêter
Quand la chasse l'appelle.

Ces bagatelles servent au moins à faire voir que les agréments de l'esprit faisaient un des plaisirs de sa cour, qu'il entrait dans ces plaisirs, et qu'il savait dans le particulier vivre en homme, aussi bien que représenter en monarque sur le théâtre du monde.

. . . . . .

Il aimait les louanges; et il est à souhaiter qu'un roi les aime, parce qu'alors il s'efforce de les mériter: mais Louis XIV ne les recevait pas toujours, quand elles étaient trop fortes. Lorsque notre académie, qui lui rendait toujours compte des sujets qu'elle proposait pour ses prix, lui fit voir celui-ci: "Quelle est, de toutes les vertus du roi, celle qui mérite la préférence?" le roi rougit, et ne voulut pas qu'un tel sujet fût traité. Il souffrit les prologues de Quinault; mais c'était dans les beaux jours de sa gloire, dans le temps où l'ivresse de la nation excusait la sienne. Virgile et Horace par reconnaissance, et Ovide par une indigne faiblesse, prodiguèrent à Auguste des éloges plus forts, et, si on songe aux proscriptions, bien moins mérités.

Si Corneille avait dit dans la chambre du cardinal de Richelieu, à quelqu'un des courtisans, "Dites à M. le cardinal que je me connais mieux en vers que lui," jamais ce ministre ne lui eût pardonné; c'est pourtant ce que Despréaux dit tout haut au roi, dans une dispute que s'éleva sur quelques vers que le roi trouvait bons, et que Despréaux condamnait. "Il a raison, dit le roi, il s'y connaît mieux que moi."

Le duc de Vendôme avait auprès de lui Villiers, un de ces hommes de plaisirs qui se font un mérite d'une liberté cynique; il le logeait à Versailles dans son appartement: on l'appelait communément Villiers-Vendôme. Cet homme condamnait hautement tous les goûts de Louis XIV, en musique, en peinture, en

architecture, en jardins. Le roi plantait-il un bosquet, meublait-il un appartement, construisait-il une fontaine, Villiers trouvait tout mal entendu, et s'exprimait en termes peu mesurés : "Il est étrange, disait le roi, que Villiers ait choisi ma maison pour venir s'y moquer de tout ce que je fais." L'ayant rencontré un jour dans les jardins : "Hé bien! lui dit-il en lui montrant un de ses nouveaux ouvrages, cela n'a donc pas le bonheur de vous plaire ? — Non, répondit Villiers. — Cependant, reprit le roi, il y a bien des gens qui n'en sont pas si mécontents. — Cela peut être, repartit Villiers, chacun a son avis." Le roi en riant répondit : "On ne peut pas plaire à tout le monde."

Un jour Louis XIV jouant au tric-trac, il y eut un coup douteux ; on disputait ; les courtisans demeuraient dans le silence : le comte de Grammont arrive. "Jugez-nous, lui dit le roi. — Sire, c'est vous qui avez tort, dit le comte. — Et comment pouvez-vous me donner le tort avant de savoir ce dont il s'agit ? — Eh ! sire, ne voyez-vous pas que, pour peu que la chose eût été seulement douteuse, tous ces messieurs vous auraient donné gain de cause ?"

(*Siècle de Louis XIV.*)

LETTRES.

A MILORD HARVEY, GARDE DES SCEAUX (1740).

Je fais compliment à votre nation, Milord, sur la prise de Porto-Bello et sur votre place de garde des sceaux. Vous voilà fixé en Angleterre ; c'est une raison pour moi d'y voyager encore. Je vous réponds bien que, si certain procès est gagné, vous verrez arriver à Londres une petite compagnie choisie de Newtoniens, à qui le pouvoir de votre attraction, et celui de milady Harvey, feront passer la mer. Ne jugez point, je vous prie, de mon Essai sur le siècle de Louis XIV par les deux chapitres imprimés en Hollande avec tant de fautes qui rendent mon ouvrage inintelligible. Si la traduction anglaise est faite sur

cette copie informe, le traducteur est digne de faire une version de l'Apocalypse ; mais surtout soyez un peu moins fâché contre moi de ce que j'appelle le siècle dernier le Siècle de Louis XIV. Je sais bien que Louis XIV n'a pas eu l'honneur d'être le maître ni le bienfaiteur d'un Bayle, d'un Newton, d'un Halley, d'un Addison, d'un Dryden ; mais dans le siècle qu'on nomme de Léon X, ce pape Léon X avait-il tout fait ? N'y avait-il pas d'autres princes qui contribuèrent à polir et à éclairer le genre humain ? Cependant le nom de Léon X a prévalu, parce qu'il encouragea les arts plus qu'aucun autre. Eh ! quel roi a donc rendu en cela plus de services à l'humanité, que Louis XIV ? Quel roi a répandu plus de bienfaits, a marqué plus de goût, s'est signalé par de plus beaux établissements ? Il n'a pas fait tout ce qu'il pouvait faire, sans doute, parce qu'il était homme ; mais il a fait plus qu'aucun autre, parce qu'il était un grand homme. Ma plus forte raison pour l'estimer beaucoup, c'est qu'avec des fautes connues il a plus de réputation qu'aucun de ses contemporains ; c'est que, malgré un million d'hommes dont il a privé la France, et que tous ont été intéressés à le décrier, toute l'Europe l'estime, et le met au rang des plus grands et des meilleurs monarques. Nommez-moi donc, milord, un souverain qui ait attiré chez lui plus d'étrangers habiles, et qui ait plus encouragé le mérite dans ses sujets. Soixante savants de l'Europe reçurent à la fois des récompenses de lui, étonnés d'en être connus.

"Quoique le roi ne soit pas votre souverain, leur écrivait M. Colbert, il veut être votre bienfaiteur ; il m'a commandé de vous envoyer la lettre de change ci-jointe, comme un gage de son estime." Un Bohémien, un Danois, recevaient de ces lettres datées de Versailles. Guglielmini bâtit une maison à Florence des bienfaits de Louis XIV ; il mit le nom de ce roi sur le frontispice, et vous ne voulez pas qu'il soit à la tête du siècle dont je parle !

Ce qu'il a fait dans son royaume doit servir à ja-

mais d'exemple. Il chargea de l'éducation de son fils et de son petit-fils les plus éloquents et les plus savants hommes de l'Europe. Il eut l'attention de placer trois enfants de Pierre Corneille, deux dans les troupes, et l'autre dans l'Eglise ; il excita le mérite naissant de Racine par un présent considérable pour un jeune homme inconnu et sans bien ; et, quand ce génie se fut perfectionné, ces talents qui souvent sont l'exclusion de la fortune, firent la sienne. Il eut plus que la fortune, il eut la faveur d'un maître dont un regard était un bienfait ; il était en 1688 et 1689 de ces voyages de Marly tant brigués par les courtisans ; il couchait dans la chambre du roi pendant ses maladies, et lui lisait ces chefs-d'œuvre d'éloquence et de poésie qui décoraient ce beau règne.

. . . . . .

Louis XIV songeait à tout ; il protégeait les Académies, et distinguait ceux qui se signalaient. Il ne prodiguait point ses faveurs à un genre de mérite, à l'exclusion des autres, comme tant de princes qui favorisent non ce qui est bon mais ce qui leur plaît ; la physique et l'étude de l'antiquité attirèrent son attention. Elle ne se ralentit pas même dans les guerres qu'il soutenait contre l'Europe ; car en bâtissant trois cents citadelles, en faisant marcher quatre cent mille soldats, il faisait élever l'Observatoire, et tracer une méridienne d'un bout du royaume à l'autre, ouvrage unique dans le monde. Il faisait imprimer dans son palais les traductions des bons auteurs grecs et latins; il envoyait des géomètres et des physiciens au fond de l'Afrique et de l'Amérique chercher de nouvelles connaissances. Songez, milord, que sans le voyage et les expériences de ceux qu'il envoya à Cayenne en 1672, et sans les mesures de M. Picard, jamais Newton n'eût fait ses découvertes sur l'attraction. Regardez, je vous prie, un Cassini et un Huygens, qui renoncent tous deux à leur patrie qu'ils honorent, pour venir en France jouir de l'estime et des bienfaits de Louis XIV. Et pensez-vous que les Anglais mêmes ne lui

aient pas d'obligation ? Dites-moi, je vous prie, dans quelle cour Charles II puisa tant de politesse et tant de goût. Les bons auteurs de Louis XIV n'ont-ils pas été vos modèles ? N'est-ce pas d'eux que votre sage Addison, l'homme de votre nation qui avait le goût le plus sûr, a tiré souvent ses excellentes critiques ? L'évêque Burnet avoue que ce goût, acquis en France par les courtisans de Charles II, réforma chez vous jusqu'à la chaire, malgré la différence de nos religions; tant la saine raison a partout d'empire ! Dites-moi si les bons livres de ce temps n'ont pas servi à l'éducation de tous les princes de l'empire ? Dans quelles cours de l'Allemagne n'a-t-on pas vu des théâtres français ? Quel prince ne tâchait pas d'imiter Louis XIV ? Quelle nation ne suivait pas alors les modes de la France ?

Vous m'apportez, milord, l'exemple du czar Pierre le Grand, qui a fait naître les arts dans son pays, et qui est le créateur d'une nation nouvelle ; vous me dites cependant que son siècle ne sera pas appelé dans l'Europe le siècle du czar Pierre ; vous en concluez que je ne dois appeler le siècle passé le Siècle de Louis XIV. Il me semble que la différence est bien palpable. Le czar Pierre s'est instruit chez les autres peuples ; il a porté leurs arts chez lui ; mais Louis XIV a instruit les nations ; tout, jusqu'à ses fautes, leur a été utile. Des protestants, qui ont quitté ses Etats, ont porté chez vous-mêmes une industrie qui faisait la richesse de la France. Comptez-vous pour rien tant de manufactures de soie et de cristaux ? Ces dernières surtout furent perfectionnées chez vous par nos réfugiés, et nous avons perdu ce que vous avez acquis.

Enfin la langue française, milord, est devenue presque la langue universelle. A qui en est-elle redevable ? Etait-elle aussi étendue du temps de Henri IV ? Non, sans doute ; on ne connaissait que l'italien et l'espagnol. Ce sont nos excellents écrivains qui ont fait ce changement. Mais qui a protégé, employé, encouragé

ces excellents écrivains ? C'était M. Colbert, me direz-vous ; je l'avoue, et je prétends bien que le ministre doit partager la gloire du maître. Mais qu'eût fait un Colbert sous un autre prince, sous votre roi Guillaume, qui n'aimait rien, sous le roi d'Espagne Charles II, sous tant d'autres souverains ?

Croiriez-vous bien, milord, que Louis XIV a réformé le goût de sa cour en plus d'un genre ? Il choisit Lulli pour son musicien, et ôta le privilège à Cambert, parce que Cambert était un homme médiocre, et Lulli un homme supérieur. Il savait distinguer l'esprit du génie ; il donnait à Quinault les sujets de ses opéras ; il dirigeait les peintures de Lebrun ; il soutenait Boileau, Racine et Molière contre leurs ennemis; il encourageait les arts utiles comme les beaux-arts, et toujours en connaissance de cause : il prêtait de l'argent à Van Robais pour établir ses manufactures ; il avançait des millions à la Compagnie des Indes qu'il avait formée ; il donnait des pensions aux savants et aux braves officiers. Non seulement il s'est fait de grandes choses sous son règne, mais c'est lui qui les faisait. Souffrez donc, milord, que je tâche d'élever à sa gloire un monument que je consacre encore plus à l'utilité du genre humain.

Je ne considère pas seulement Louis XIV parce qu'il a fait du bien aux Français, mais parce qu'il a fait du bien aux hommes; c'est comme homme, et non comme sujet, que j'écris; je veux peindre le dernier siècle, et non pas seulement un prince. Je suis las des histoires où il n'est question que des aventures d'un roi, comme s'il existait seul, ou que rien n'existât que par rapport à lui; en un mot, c'est encore plus d'un grand siècle que j'écris l'histoire que d'un grand roi.

Pélisson eût écrit plus éloquemment que moi; mais il était courtisan et il était payé. Je ne suis ni l'un ni l'autre; c'est à moi qu'il appartient de dire la vérité.

J'espère que, dans cet ouvrage, vous trouverez, milord, quelques uns de vos sentiments; plus je pen-

serai comme vous, plus j'aurai droit d'espérer l'approbation publique.

A M. HELVÉTIUS.

BRUXELLES, ce 20 de juin.

Je me gronde bien de ma paresse, mon cher et aimable ami, mais j'ai été si indignement occupé de prose depuis un mois, que j'osais à peine vous parler de vers. Mon imagination s'appesantit dans des études qui sont à la poésie ce que des garde-meubles sombres et poudreux sont à une salle de bal bien éclairée. Il faut secouer la poussière pour vous répondre.

Vous m'avez écrit, mon charmant ami, une lettre où je reconnais votre génie. Vous ne trouvez point Boileau assez fort; il n'a rien de sublime; son imagination n'est point brûlante, j'en conviens avec vous; mais il fait bien ce qu'il pouvait et ce qu'il voulait faire. Il a mis la raison en vers harmonieux, il est clair, conséquent, facile, heureux dans ses transitions; il ne s'élève pas, mais il ne tombe guère. Ses sujets ne comportent pas cette élévation dont ceux que vous traitez sont susceptibles. Vous êtes philosophe, vous voyez tout en grand, mais vos talents, quelque grands qu'ils soient, ne seront rien sans les siens. Je vous prêcherai éternellement cet art d'écrire que Despréaux a si bien connu et si bien enseigné, ce respect pour la langue, cette liaison, cette suite d'idées, cet air aisé avec lequel il conduit son lecteur, ce naturel qui est le fruit de l'art, et cette apparence de facilité qu'on ne doit qu'au travail. Les idées de Boileau, je l'avoue, ne sont jamais grandes, mais elles ne sont jamais défigurées. Pour être au-dessus de lui il faut commencer par écrire aussi nettement et aussi correctement que lui.

Vous sentez combien en vous parlant ainsi je m'intéresse à votre gloire et à celle des arts. Adieu, je vous aimerai toute ma vie.

M. LE COMTE DE TRESSAN.

A Paris, ce 21 d'août.

Je dois passer, monsieur, dans votre esprit pour un ingrat et pour un paresseux. Je ne suis pourtant ni l'un ni l'autre; je ne suis qu'un malade dont l'esprit est prompt et la chair très infirme.

J'ai été pendant un mois entier accablé d'une maladie violente, et d'une tragédie qu'on me faisait faire pour madame la Dauphine. C'était à moi naturellement de mourir, et c'est madame la Dauphine qui est morte, le jour que j'avais achevé ma pièce. Voilà comme on se trompe dans tous ses calculs !

Vous ne vous êtes assurément pas trompé sur Montaigne. Je vous remercie bien, Monsieur, d'avoir pris sa défense. Quelle injustice criante de dire que Montaigne n'a fait que commenter les anciens ! Il les cite à propos, et c'est ce que les commentateurs ne font pas; il pense, et ces messieurs ne pensent point; il appuie ses pensées de celles des grands hommes de l'antiquité, il les juge, il les combat, il converse avec eux, avec son lecteur, avec lui-même; toujours original dans la manière dont il présente les objets, toujours plein d'imagination, toujours peintre, et, ce que j'aime, sachant toujours douter. Je voudrais bien savoir d'ailleurs s'il a pris chez les anciens tout ce qu'il dit sur nos modes, sur nos usages, sur le Nouveau-Monde, découvert presque en son temps, sur les guerres civiles dont il était le témoin, sur le fanatisme qui désolait la France. Je ne pardonne à ceux qui s'élèvent contre cet homme charmant que parce qu'ils nous ont valu l'apologie que vous avez bien voulu en faire.

Je ne sais si la personne à qui vous avez envoyé votre dissertation, également instructive et polie, osera imprimer sa condamnation. Pour moi je conserverai chèrement l'exemplaire que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer. Pardonnez moi encore une fois d'avoir tant tardé à vous en faire mes remerciements. Je voudrais en vérité passer une partie de ma vie à

vous voir et à vous écrire; mais qui fait dans ce monde ce qu'il voudrait ?

Madame du Chatelet vous fait les plus sincères compliments; elle a un esprit trop juste pour n'être pas entièrement de votre avis; elle est contente de votre petit ouvrage à proportion de ses lumières, et c'est dire beaucoup.

Adieu, Monsieur; conservez à ce pauvre malade des bontés qui font sa consolation, et croyez que l'espérance de vous voir quelquefois et de jouir de votre commerce me soutient dans mes longues infirmités.

A MADAME DENIS.

A Berlin, 18 de janvier.

Nous avons perdu, au commencement de l'année, ce comte de Rothembourg qui voulait que vous vinssiez faire un petit tour à Berlin avec madame sa femme. Je ne sais si elle y viendra disputer son douaire. Il est mort à l'âge d'environ quarante ans. On dit toujours, quand on voit de ces morts prématurées, que la vie est un songe, que les hommes ne sont que des ombres passagères, qu'il ne faut pas compter sur un moment. On le dit, et puis on agit, on fait des projets comme si on était immortel.

Nous avons su, après la mort du comte de Rothembourg, qu'il ne nous épargnait pas toujours dans les petites conférences qu'il avait avec sa majesté. C'est là l'étiquette des cours; on dit du mal de son prochain aux rois, quand ce ne serait que pour les amuser. Je vois que tout le monde est courtisan.

Je me tâte pour savoir si je suis en vie. Cet hiver m'est encore plus fatal que le précédent. On n'a pourtant chaud en hiver que dans les pays froids. Vos petites cheminées de Paris, où l'on se rôtit les jambes pour avoir le dos gelé, ne valent pas nos poêles. Il semble qu'on ne se doute pas en France, pendant l'été, qu'il y a quatre saisons, et que l'hiver en est une.

C'est une chose plaisante de voir ici les courtisans monter l'escalier avec un grand manteau, doublé de peau de loup ou de renard, et très souvent la fourrure en dehors. Cette procession fourrée m'étonne toujours, tandis que les dames vont les bras nus, la gorge découverte et l'amplitude bouffante du panier ouverte à tous les vents. Je maintiens que les femmes ont plus de courage que les hommes, ou qu'elles ont plus de chaleur naturelle. Moi qui en ai fort peu, je reste chez moi comme à mon ordinaire.

Ce qu'on vous a dit contre l'orthographe du siècle de Louis XIV ne me convertira pas. Je suis toujours pour qu'on écrive comme on parle. Cette méthode serait bien plus facile pour les étrangers. Nous avons conservé l'habitude barbare d'écrire avec un *o* ce qu'on prononce avec un *a*, pourquoi ? parce qu'on prononçait durement tous ces *o* autrefois, parce que *voyoit*, *lisoit* rimait avec *exploit*. Nous avons adouci la prononciation; il faut donc aussi adoucir l'orthographe, afin que tout soit d'une même parure.

Pardon de la dissertation. Je vous embrasse de tout mon cœur.

A M. BAZIEUX.

BERLIN, 19 de décembre.

Votre lettre, Monsieur, vos offres touchantes, vos conseils font sur moi la plus vive impression, et me pénètrent de reconnaissance. Je voudrais pouvoir partir tout-à-l'heure, et venir me mettre entre vos mains et dans les bras de ma famille. J'ai apporté à Berlin environ une vingtaine de dents, il m'en reste à peu près six; j'ai apporté deux yeux, j'en ai presque perdu un; je n'avais point apporté d'érysipèle, et j'en ai gagné un que je ménage beaucoup. Je n'ai pas l'air d'un jeune homme à marier, mais je considère que j'ai vécu près de soixante ans et que cela est fort honnête, et que tout le monde n'est pas né pour aller dîner à l'autre bout de Paris, à 98 ans, comme Fonte-

nelle. La nature a donné à ce qu'on appelle mon âme un étui des plus minces et des plus misérables. Cependant j'ai enterré tous mes médecins. Il ne me manque plus que d'enterrer Codénius, médecin du roi de Prusse; mais celui-là a la mine de vivre plus longtemps que moi; du moins je ne mourrai pas de sa façon. Il me donne quelquefois de longues ordonnances en allemand; je les jette au feu, et je n'en suis pas plus mal. C'est un fort bon homme; il en sait autant que les autres, et quand il voit que mes dents tombent et que je suis attaqué du scorbut, il dit que j'ai une affection scorbutique. Il y a ici de grands philosophes qui prétendent qu'on peut vivre aussi longtemps que Mathusalem, en se bouchant tous les pores, et en vivant comme un ver à soie dans sa coque, car nous avons à Berlin des vers à soie et des beaux-esprits transplantés. Je ne sais pas si ces manufactures là réussiront; tout ce que je sais c'est que je ne suis point du tout en état de voyager cet hiver. Je me suis fait un printemps avec des poêles, et, quand le vrai printemps sera revenu, je compte bien, si je suis en vie, vous apporter mon squelette; vous le disséquerez, si vous voulez. Vous y trouverez un cœur qui palpitera encore des sentiments de reconnaissance et d'attachement que vous lui inspirez.

A M. J. J. ROUSSEAU.

30 auguste.

J'ai reçu, Monsieur, votre nouveau livre (le Discours sur l'inégalité des conditions) contre le genre humain; je vous en remercie. Vous plairez aux hommes à qui vous dites leurs vérités, mais vous ne les corrigerez pas. On ne peut peindre avec des couleurs plus fortes les horreurs de la société humaine, dont notre ignorance et notre faiblesse se promettent tant de consolations. On n'a jamais employé tant d'esprit à vouloir nous rendre bêtes; il prend envie de marcher à quatre pattes quand on lit votre ouvrage. Cepen-

dant comme il y a plus de soixante ans que j'en ai perdu l'habitude, je sens malheureusement qu'il m'est impossible de la reprendre, et je laisse cette allure naturelle à ceux qui en sont plus dignes que vous et moi. Je ne peux non plus m'embarquer pour aller trouver les sauvages du Canada, premièrement, parce que les maladies dont je suis accablé me retiennent auprès du plus grand médecin de l'Europe, et que je ne trouverais pas les mêmes secours chez les Missouris; secondement, parce que la guerre est portée dans ces pays-là, et que les exemples de nos nations ont rendu les sauvages presque aussi méchants que nous. Je me borne à être un sauvage paisible dans la solitude que j'ai choisie, auprès de votre patrie où vous devriez être.

Je conviens avec vous que les belles-lettres ont causé quelquefois beaucoup de mal.... Mais ces malheurs sont de ces petits malheurs particuliers, dont à peine la société s'aperçoit.... De toutes les amertumes répandues sur la vie humaine ce sont là les moins funestes. Les épines attachées à la littérature et à un peu de réputation ne sont que des fleurs en comparaison des autres maux, qui de tout temps ont inondé la terre. Avouez que ni Cicéron, ni Varron, ni Lucrèce, ni Virgile, ni Horace n'eurent la moindre part aux proscriptions. Marius était un ignorant. Le barbare Sylla, le crapuleux Antoine, l'imbécile Lépide lisaient peu Platon et Sophocle, et pour ce tyran sans courage, Octave Cépias, surnommé si lâchement Auguste, il ne fut un détestable assassin que dans les temps où il fut privé de la société des gens de lettres.

Avouez que Pétrarque et Boccace ne firent pas naître les troubles de l'Italie; avouez que le badinage de Marot n'a pas produit la Saint Barthélemy, et que la tragédie du Cid ne causa pas les troubles de la Fronde. Les grands crimes n'ont guère été commis que par de célèbres ignorants. Ce qui fait et fera toujours de ce monde une vallée de larmes, c'est l'insatiable cupidité et l'indomptable orgueil des

hommes depuis Thamas Kouli-Kan, qui ne savait pas lire, jusqu'à un commis de la douane qui ne sait que chiffrer. Les lettres nourrissent l'âme, la rectifient, la consolent; elles vous servent, Monsieur, dans le temps que vous écrivez contre elles; vous êtes comme Achille, qui s'emporte contre la gloire, et comme le père Malebranche dont l'imagination brillante écrivait contre l'imagination.

Si quelqu'un doit se plaindre des lettres, c'est moi, puisque, dans tous les temps et dans tous les lieux, elles ont servi à me persécuter. Mais il faut les aimer malgré l'abus qu'on en fait, comme il faut aimer la société, dont tant d'hommes méchants corrompent les douceurs, comme il faut aimer sa patrie, quelques injustices qu'on y essuie, comme il faut aimer et servir l'Etre Suprême malgré les superstitions et le fanatisme qui déshonorent si souvent son culte.

M. Chappuis m'apprend que votre santé est bien mauvaise ; il faudrait la venir rétablir dans l'air natal, jouir de la liberté, boire avec moi le lait de nos vaches, et brouter nos herbes.

Je suis très philosophiquement et avec la plus tendre estime, etc.

JEAN JACQUES ROUSSEAU.

DE LA VIE.

Vivre, ce n'est pas respirer, c'est agir ; c'est faire usage de nos organes, de nos sens, de nos facultés, de toutes les parties de nous-mêmes qui nous donnent le sentiment de notre existence. L'homme qui a le plus vécu n'est pas celui qui a compté le plus d'années, mais celui qui a le plus senti la vie. Tel s'est fait enterrer à cent ans, qui mourut de sa naissance. Il eût gagné de mourir jeune ; au moins eût-il vécu jusqu'à ce temps-là. Si nous étions immortels, nous serions des êtres très misérables. Il est dur de mourir, sans doute; mais il est doux d'espérer qu'on ne vivra pas toujours et qu'une meilleure vie finira les peines de celle-

ci. Si l'on nous offrait l'immortalité sur la terre, qui est-ce qui voudrait accepter ce triste présent ? Quelle ressource, quel espoir, quelle consolation nous resterait-il contre les rigueurs du sort et contre les injustices des hommes ? L'ignorant qui ne prévoit rien sent peu le prix de la vie, et craint peu de la perdre ; l'homme éclairé voit des biens d'un plus grand prix qu'il préfère à celui-là. Il n'y a que le demi-savoir et la fausse sagesse qui, prolongeant nos vues jusqu'à la mort et pas au-delà, en font pour nous le pire des maux. La nécessité de mourir n'est à l'homme sage qu'une raison pour supporter les peines de la vie. Si l'on n'était pas sûr de la perdre une fois, elle coûterait trop à conserver.

Les hommes disent que la vie est courte ; et je vois qu'ils s'efforcent de la rendre telle. Ne sachant pas l'employer, ils se plaignent de la rapidité du temps ; et je vois qu'il coule trop lentement à leur gré. Toujours pleins de l'objet auquel ils tendent, ils voient à regret l'intervalle qui les en sépare : l'un voudrait être à demain, l'autre au mois prochain, l'autre à dix ans de là, nul ne veut vivre aujourd'hui, nul n'est content de l'heure présente, tous la trouvent trop lente à passer....

Mortels, ne cesserez-vous jamais de calomnier la nature ? Pourquoi vous plaindre que la vie est courte, puisqu'elle ne l'est pas encore assez à votre gré ? S'il est un seul d'entre vous qui sache mettre assez de tempérance à ses désirs pour ne jamais souhaiter que le temps s'écoule, celui-là ne l'estimera point trop courte. Vivre et jouir seront pour lui la même chose, et, dût-il mourir jeune, il ne mourra que rassasié de jours.

DU BONHEUR.

Le bonheur parfait n'est pas sur la terre ; mais le plus grand des malheurs, et celui qu'on peut toujours éviter, est d'être malheureux par sa faute.

Il n'y a point de route plus sûre pour aller au bon-

heur, que celle de la vertu. Si l'on y parvient, il est plus sûr, plus solide, et plus doux par elle. Si on le manque, elle seule peut en dédommager.

Laissons dire les méchants, qui montrent leur fortune et cachent leur cœur ; et soyons sûrs que, s'il est un seul exemple du bonheur sur la terre, il se trouve dans un homme de bien.

Il faut être heureux, c'est la fin de tout être sensible; c'est le premier désir que nous imprima la nature, et le seul qui ne nous quitte jamais. Mais où est le bonheur? Qui le sait? Chacun le cherche, et nul ne le trouve. On use la vie à le poursuivre, et l'on meurt sans l'avoir atteint.

Tant que nous ignorons ce que nous devons faire, la sagesse consiste dans l'inaction. C'est de toutes les maximes celle dont l'homme a le plus grand besoin, et celle qu'il sait le moins suivre. Chercher le bonheur sans savoir où il est, c'est courir autant de risques contraires, qu'il y a de routes pour s'égarer. Mais il n'appartient pas à tout le monde de savoir ne point agir. Dans l'inquiétude où nous tient l'ardeur du bien-être, nous aimons mieux nous tromper à le poursuivre, que de ne rien faire pour le chercher ; et, sortis une fois de la place où nous pouvions le connaître, nous n'y savons plus revenir.

Voulez-vous vivre heureux et sage? n'attachez votre cœur qu'à la beauté qui ne périt point ; que votre condition borne vos désirs ; que vos devoirs aillent avant vos penchants ; étendez la loi de la nécessité aux choses morales ; apprenez à perdre ce qui peut vous être enlevé ; apprenez à tout quitter quand la vertu l'ordonne, à vous mettre au-dessus des événements, à détacher votre cœur sans qu'ils le déchirent, à être courageux dans l'adversité, afin de n'être jamais misérable, à être ferme dans votre devoir, afin de n'être jamais criminel. Alors vous serez heureux, malgré la fortune, et sage, malgré les passions....

Le monde réel a ses bornes ; le monde imaginaire est infini. Ne pouvant élargir l'un, rétrécissons l'autre;

car c'est de leur seule différence que naissent toutes les peines qui nous rendent vraiment malheureux. Otez la force, la santé, le bon témoignage de soi, tous les biens de cette vie sont dans l'opinion ; ôtez les douleurs du corps et les remords de la conscience, tous nos maux sont imaginaires. Ce principe est commun, dira-t-on : j'en conviens, mais l'application pratique n'en est pas commune. Les grands besoins, disait Favorin, naissent des grands biens; et souvent le meilleur moyen de se donner les choses dont on manque, est de s'ôter celles qu'on a. C'est à force de nous travailler pour augmenter notre bonheur, que nous le changeons en misère. Tout homme qui ne voudrait que vivre, vivrait heureux....

Nous jugeons trop du bonheur sur les apparences ; nous le supposons où il est le moins; nous le cherchons où il ne saurait être; la gaieté n'en est qu'un signe très équivoque. Un homme gai n'est souvent qu'un infortuné, qui cherche à donner le change aux autres, et à s'étourdir lui-même. Le vrai contentement n'est ni gai, ni folâtre. Jaloux d'un sentiment si doux, en le goûtant, on y pense, on le savoure, on craint de l'évaporer. Un homme vraiment heureux ne parle guère et ne rit guère; il resserre, pour ainsi dire, le bonheur autour de son cœur. Je ne conçois pas que celui qui n'a besoin de rien, puisse aimer quelque chose : je ne conçois pas que celui qui n'aime rien, puisse être heureux.

DE L'ÉDUCATION.

Nous commençons à nous instruire en commençant à vivre ; notre éducation commence avec nous ; notre premier précepteur est notre nourrice. Aussi ce mot *d'éducation* avait-il chez les anciens un autre sens, que nous ne lui donnons plus ; il signifiait : *nourriture.* Ainsi l'éducation, l'institution, l'instruction sont trois choses aussi différentes dans leur objet que la gouvernante, le précepteur et le maître.

Celui d'entre nous qui sait le mieux supporter les

biens et les maux de cette vie est, à mon gré, le mieux élevé. D'où il suit que la véritable éducation consiste moins en préceptes qu'en exercices....

Nous naissons faibles, nous avons besoin de forces: nous naissons dépourvus de tout, nous avons besoin d'assistance: nous naissons stupides, nous avons besoin de jugement. Tout ce que nous n'avons pas à notre naissance, et dont nous avons besoin étant grands, nous est donné par l'éducation. Cette éducation nous vient de la nature, ou des hommes, ou des choses. Le développement interne de nos facultés et de nos organes est l'éducation de la nature; l'usage qu'on nous apprend à faire de ce développement est l'éducation des hommes; et l'acquit de notre propre expérience sur les objets qui nous affectent, est l'éducation des choses. Chacun de nous est donc formé par trois sortes de maîtres. Le disciple dans lequel leurs diverses leçons se contrarient, est mal élevé, et ne sera jamais d'accord avec lui-même: celui dans lequel elles tombent toutes sur les mêmes points, et tendent aux mêmes fins, va seul à son but, et vit conséquemment: celui-là seul est bien élevé....

Pour changer un esprit, il faudrait changer l'organisation intérieure; pour changer un caractère, il faudrait changer le tempérament dont il dépend; et c'est en vain qu'on prétendrait y réussir. Il ne s'agit donc pas de changer le caractère d'un enfant et de plier son naturel; mais au contraire, de le pousser aussi loin qu'il peut aller, de le cultiver, et d'empêcher qu'il ne dégénère; car c'est ainsi qu'un homme devient tout ce qu'il peut être, et que l'ouvrage de la nature s'achève en lui par l'éducation.

Avant de cultiver le caractère, il faut l'étudier, attendre paisiblement qu'il se montre, lui fournir les occasions de se montrer, et toujours s'abstenir de rien faire, plutôt que d'agir mal à propos. A tel génie, il faut donner des ailes, à d'autres des entraves: l'un veut être pressé, l'autre retenu; l'un veut qu'on le flatte, et l'autre qu'on l'intimide; il faudrait tantôt éclairer,

tantôt abrutir. Tel homme est fait pour porter la connaissance humaine jusqu'à son dernier terme ; à tel autre, il est même funeste de savoir lire. Attendons la première étincelle de raison: c'est elle qui fait sortir le caractère et lui donne sa véritable forme; c'est par elle aussi qu'on le cultive, et il n'y a point, avant la raison, de véritable éducation pour l'homme.

Qu'arrive-t-il d'une éducation commencée dès le berceau, et toujours sous une même formule, sans égard à la prodigieuse diversité des esprits? Qu'on donne à la plupart des instructions nuisibles ou déplacées; qu'on les prive de celles qui leur conviendraient; qu'on gêne de toutes parts la nature, qu'on efface les grandes qualités de l'âme, pour en substituer de petites et d'apparentes qui n'ont aucune réalité; qu'en exerçant indistinctement aux mêmes choses tant de talents divers, on efface les uns par les autres, ou les confond tous; qu'après bien des soins perdus à gâter dans les enfants les vrais dons de la nature, on voit bientôt ternir cet éclat passager et frivole qu'on leur préfère; qu'on perd à la fois ce qu'on a détruit et ce qu'on a fait; qu'enfin, pour le prix de tant de peines indiscrètement prises, tous ces petits prodiges deviennent des esprits sans force, des hommes sans mérite, uniquement remarquables par leur faiblesse et leur inutilité.

La première éducation doit être purement négative. Elle consiste, non point à enseigner la vertu, ni la vérité, mais à garantir le cœur du vice, et l'esprit de l'erreur. Si vous pouviez ne rien faire, et ne laisser rien faire; si vous pouviez amener votre élève sain et robuste à l'âge de douze ans, sans qu'il sût distinguer sa main droite de sa main gauche, dès vos premières leçons, les yeux de son entendement s'ouvriraient à la raison ; sans préjugé, sans habitude, il n'aurait rien de lui qui pût contrarier l'effet de vos soins. Bientôt il deviendrait entre vos mains le plus sage des hommes, et en commençant par ne rien faire, vous auriez fait un prodige d'éducation....

Ne parlez jamais raison aux jeunes gens, même en

âge de raison, que vous ne les ayez premièrement mis en état de l'entendre. La plupart des discours perdus le sont bien plus par la faute des maîtres, que par celle des disciples. Le pédant et l'instituteur disent à peu près les mêmes choses ; mais le premier les dit à tout propos, le second ne les dit que quand il est sûr de leur effet. Comme un somnambule, errant durant son sommeil, marche, en dormant, sur les bords d'un précipice dans lequel il tomberait, s'il était éveillé tout-à-coup, de même un jeune homme, dans le sommeil de l'ignorance, échappe à des périls qu'il n'aperçoit pas ; si je l'éveille en sursaut, il est perdu ; tâchons premièrement de l'éloigner du précipice, et puis nous l'éveillerons pour le lui montrer de loin. Ne raisonnez jamais sèchement avec la jeunesse. Revêtez la raison d'un corps si vous voulez la lui rendre sensible. Faites passer par le cœur le langage de l'esprit, afin qu'il se fasse entendre. Les arguments froids peuvent déterminer nos opinions, non nos actions, ils nous font croire et non pas agir; on démontre ce qu'il faut penser, et non ce qu'il faut faire. Si cela est vrai pour tous les hommes, à plus forte raison l'est-il pour les jeunes gens encore enveloppés dans leurs sens, et qui ne pensent qu'autant qu'ils imaginent....

Il faut occuper les enfants ; l'oisiveté est pour eux le danger le plus à craindre. Que faut-il donc qu'ils apprennent ? Voilà, certes, une belle question ! ce qu'ils doivent faire étant hommes, et non ce qu'ils doivent oublier.

De toutes les facultés de l'homme, la mémoire est la première qui se développe et la plus commode à cultiver dans les enfants ; mais lequel est à préférer, de ce qu'il leur est aisé d'apprendre, ou de ce qu'il leur importe le plus de savoir ? Quand on réfléchit à l'usage qu'on fait en eux de cette faculté, à la violence qu'il faut leur faire, à l'éternelle contrainte où il faut les assujettir pour mettre leur mémoire en étalage, il est aisé de comparer l'utilité qu'ils en retirent, au mal qu'on leur fait souffrir pour cela. Quoi! forcer un en-

fant d'étudier des langues qu'il ne parlera jamais, même avant qu'il ait bien appris la sienne ! lui faire incessamment répéter et construire des vers qu'il n'entend point, et dont toute l'harmonie n'est pour lui qu'au bout de ses doigts ! embrouiller son esprit de cercles et de sphères dont il n'a pas la moindre idée ! l'accabler de mille noms de villes et de rivières qu'il confond sans cesse, et qu'il rapprend tous les jours ! est-ce cultiver sa mémoire au profit de son jugement ?

Si tout cela n'était qu'inutile, je m'en plaindrais moins, mais n'est-ce rien que d'instruire un enfant à se payer de mots, et à croire savoir ce qu'il ne peut comprendre ? Se pourrait-il qu'un tel amas ne nuisît point aux premières idées dont on doit meubler une tête humaine, et ne vaudrait-il pas mieux n'avoir point de mémoire, que de la meubler de tout ce fatras, au préjudice des connaissances nécessaires dont il tient la place ? Non, si la nature a donné au cerveau des enfants cette souplesse qui le rend propre à recevoir toutes sortes d'impressions, ce n'est pas pour qu'on y grave des noms de rois, des dates, des termes de blason, de sphère, de géographie, et tous ces mots sans aucun sens pour leur âge, et sans utilité pour quelque âge que ce soit, dont on accable leur triste et stérile enfance ; mais, c'est pour que, de toutes les idées relatives à l'état de l'homme, toutes celles qui se rapportent à son bonheur et l'éclairent sur ses devoirs, s'y tracent de bonne heure, en caractères ineffaçables, et lui servent à se conduire pendant la vie d'une manière convenable à son être et à ses facultés. Sans étudier dans les livres, la mémoire d'un enfant ne reste pas pour cela oisive; tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend le frappe, et il s'en souvient ; il tient registre en lui-même des actions, des discours des hommes; et tout ce qui l'environne est le livre dans lequel, sans y songer, il enrichit continuellement sa mémoire, en attendant que son jugement puisse en profiter. C'est dans le choix de ses objets, c'est dans le soin de lui présenter sans cesse ceux qu'il doit connaître,

et de lui cacher ceux qu'il doit ignorer, que consiste le véritable art de cultiver la première de ces facultés, et c'est par là qu'il faut tâcher de lui former un magasin de connaissances qui serve à son éducation durant sa jeunesse, et à sa conduite dans tous les temps. Cette méthode, il est vrai, ne forme point de petits prodiges, et ne fait pas briller les gouvernantes et les précepteurs, mais elle forme des hommes judicieux et robustes, sains de corps et d'entendement, qui, sans s'être fait admirer étant jeunes, se font honorer étant grands....

LETTRE* À VOLTAIRE.

PARIS, le 10 septembre 1755.

C'est à moi, Monsieur, de vous remercier à tout égard. En vous offrant l'ébauche de mes tristes rêveries, je n'ai point cru vous faire un présent digne de vous, mais m'acquitter d'un devoir et vous rendre un hommage que nous vous devons tous comme à notre chef. Sensible, d'ailleurs, à l'honneur que vous faites à ma patrie, je partage la reconnaissance de mes concitoyens, et j'espère qu'elle ne fera qu'augmenter encore lorsqu'ils auront profité des instructions que vous pouvez leur donner. Embellissez l'asile que vous avez choisi; éclairez un peuple digne de vos leçons; et vous qui savez si bien peindre les vertus et la liberté, apprenez-nous à les chérir dans nos murs comme dans vos écrits. Tout ce qui vous approche doit apprendre de vous le chemin de la gloire.

Vous voyez que je n'aspire pas à nous rétablir dans notre bêtise, quoique je regrette beaucoup, pour ma part, le peu que j'en ai perdu. A votre égard, Monsieur, ce retour serait un miracle si grand à la fois et si nuisible, qu'il n'appartiendrait qu'à Dieu de le faire, et qu'au diable de le vouloir. Ne tentez donc pas de

* Cette lettre est en réponse à celle que lui avait écrite Voltaire après avoir reçu son Discours sur l'inégalité des conditions.

retomber à quatre pattes: personne au monde n'y réussirait moins que vous. Vous nous redressez trop bien sur nos deux pieds pour cesser de vous tenir sur les vôtres.

Quant à moi, si j'avais suivi ma première vocation, et que je n'eusse ni lu ni écrit, j'en aurais sans doute été plus heureux.

Cependant si les lettres étaient maintenant anéanties, je serais privé du seul plaisir qui me reste. C'est dans leur sein que je me console de tous mes maux: c'est parmi ceux qui les cultivent que je goûte les douceurs de l'amitié, et que j'apprends à jouir de la vie sans craindre la mort. Je leur dois le peu que je suis; je leur dois même l'honneur d'être connu de vous. Mais consultons l'intérêt de nos affaires et la vérité de nos écrits. Quoiqu'il faille des philosophes, des historiens, des savants pour éclairer le monde et conduire ses aveugles habitants, si le sage Memnon m'a dit vrai, je ne connais rien d'aussi fou qu'un peuple de sages.

Convenez-en, Monsieur, s'il est bon que les grands génies instruisent les hommes, il faut que le vulgaire reçoive leurs instructions: si chacun se mêle d'en donner, qui les voudra recevoir? "Les boiteux, dit Montaigne, sont mal propres aux exercices du corps, et aux exercices de l'esprit les âmes boiteuses;" mais en ce siècle savant, on ne voit que boiteux vouloir apprendre à marcher aux autres.

Le peuple reçoit les écrits des sages pour les juger, non pour s'instruire. Jamais on ne vit tant de dandins. Le théâtre en fourmille; les cafés retentissent de leurs sentences; il les affichent dans les journaux; les quais sont couverts de leurs écrits, et j'entends critiquer *l'Orphelin*, parce qu'on l'applaudit, à tel grimaud si peu capable d'en voir les défauts, qu'à peine en sent-il les beautés.

Recherchons la première source des désordres de la société, nous trouverons que tous les maux des hommes leur viennent de l'erreur bien plus que de

l'ignorance, et que ce que nous ne savons point, nous nuit beaucoup moins que ce que nous croyons savoir. Or, quel plus sûr moyen de courir d'erreurs en erreurs que la fureur de savoir tout? Si l'on n'eût prétendu savoir que la terre ne tournait pas, on n'eût point puni Galilée pour avoir dit qu'elle tournait. Si les seuls philosophes en eussent réclamé le titre, l'encyclopédie n'eût point eu de persécuteurs. Si cent mirmidons n'aspiraient à la gloire, vous jouiriez en paix de la vôtre, ou du moins vous n'auriez que des rivaux dignes de vous.

Ne soyez donc pas surpris de sentir quelques épines inséparables des fleurs qui couronnent les grands talents. Les injures de vos ennemis sont les acclamations satiriques qui suivent le cortège des triomphateurs: c'est l'empressement du public pour tous vos écrits qui produit les vols dont vous vous plaignez: mais les falsifications n'y sont plus faciles, car le fer ni le plomb ne s'allient pas avec l'or. Permettez-moi de vous le dire, par l'intérêt que je prends à votre repos et à votre instruction: méprisez de vaines clameurs par lesquelles on cherche moins à vous faire mal qu'à vous détourner de bien faire. Plus on vous critiquera, plus vous devez vous faire admirer. Un bon livre est une terrible réponse à des injures imprimées; et qui vous oserait attribuer des écrits que vous n'aurez point faits, tant que vous n'en ferez que d'inimitables?

Je suis sensible à votre invitation; et si cet hiver me laisse en état d'aller, au printemps, habiter ma patrie, j'y profiterai de vos bontés. Mais j'aimerais mieux boire de l'eau de votre fontaine que du lait de vos vaches; et, quant aux herbes de votre verger, je crains bien de n'y en trouver d'autres que le lotos, qui n'est pas la pâture des bêtes, et le moly, qui empêche les hommes de le devenir.

Je suis de tout mon cœur et avec respect, etc.

BUFFON.

DISCOURS PRONONCÉ À L'ACADÉMIE FRANÇAISE LE JOUR DE SA RÉCEPTION (25 AOÛT 1753).

(*Extraits.*)

Messieurs : Vous m'avez comblé d'honneur en m'appelant à vous; mais la gloire n'est un bien qu'autant qu'on en est digne, et je ne me persuade pas que quelques essais écrits sans art, et sans autre ornement que celui de la nature, soient des titres suffisants pour oser prendre place parmi les maîtres de l'art, parmi les hommes éminents qui représentent ici la splendeur littéraire de la France, et dont les noms, célébrés aujourd'hui par la voix des nations, retentiront encore avec éclat dans la bouche de nos derniers neveux. Vous avez eu, messieurs, d'autres motifs en jetant les yeux sur moi; vous avez voulu donner à l'illustre compagnie à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir depuis longtemps, une nouvelle marque de considération : ma reconnaissance, quoique partagée, n'en sera pas moins vive. Mais comment satisfaire au devoir qu'elle m'impose en ce jour ? Je n'ai, messieurs, à vous offrir que votre propre bien : ce sont quelques idées sur le style, que j'ai puisées dans vos ouvrages; c'est en vous lisant, c'est en vous admirant, qu'elles ont été conçues; c'est en les soumettant à vos lumières qu'elles se produiront avec quelque succès.

Il s'est trouvé dans tous les temps des hommes qui ont su commander aux autres par la puissance de la parole. Ce n'est, néanmoins, que dans les siècles éclairés que l'on a bien écrit et bien parlé. La véritable éloquence suppose l'exercice du génie et la culture de l'esprit. Elle est bien différente de cette facilité naturelle de parler qui n'est qu'un talent, une qualité accordée à tous ceux dont les passions sont fortes, les organes souples et l'imagination prompte. Ces hommes sentent vivement, s'affectent de même,

le marquent fortement au dehors; et, par une impression purement mécanique, ils transmettent aux autres leur enthousiasme et leurs affections. C'est le corps qui parle au corps; tous les mouvements, tous les signes, concourent et servent également. Que faut-il pour émouvoir la multitude et l'entraîner? que faut-il pour ébranler la plupart même des autres hommes et les persuader? Un ton véhément et pathétique, des gestes expressifs et fréquents, des paroles rapides et sonnantes. Mais pour le petit nombre de ceux dont la tête est ferme, le goût délicat et le sens exquis, et qui, comme vous, messieurs, comptent pour peu le ton, les gestes et le vain son des mots, il faut des choses, des pensées, des raisons; il faut savoir les présenter, les nuancer, les ordonner; il ne suffit pas de frapper l'oreille et d'occuper les yeux; il faut agir sur l'âme, et toucher le cœur en parlant à l'esprit. Le style n'est que l'ordre et le mouvement qu'on met dans ses pensées. Si on les enchaine étroitement, si on les serre, le style devient ferme, nerveux et concis; si on les laisse se succéder lentement, et ne se joindre qu'à la faveur des mots, quelque élégants qu'ils soient, le style sera diffus, lâche et traînant.

Mais avant de chercher l'ordre dans lequel on présentera ses pensées, il faut s'en être fait un autre plus général et plus fixe, où ne doivent entrer que les premières vues et les principales idées: c'est en marquant leur place sur ce premier plan qu'un sujet sera circonscrit, et que l'on en connaîtra l'étendue; c'est en se rappelant sans cesse ces premiers linéaments qu'on déterminera les justes intervalles qui séparent les idées principales, et qu'il naîtra des idées accessoires et moyennes qui serviront à les remplir....

... Tout sujet est un; et quelque vaste qu'il soit, il peut être renfermé dans un seul discours....

Pourquoi les ouvrages de la nature sont-ils si parfaits? c'est que chaque ouvrage est un tout, et qu'elle travaille sur un plan éternel dont elle ne s'écarte jamais; elle prépare en silence les germes de ses pro-

ductions; elle ébauche, par un acte unique, la forme primitive de tout être vivant; elle la développe, elle la perfectionne par un mouvement continu, et dans un temps prescrit. L'ouvrage étonne; mais c'est l'empreinte divine dont il porte les traits qui doit nous frapper. L'esprit humain ne peut rien créer; il ne produira qu'après avoir été fécondé par l'expérience et la méditation; ses connaissances sont les germes de ses productions: mais s'il imite la nature dans sa marche et dans son travail, s'il s'élève par la contemplation aux vérités les plus sublimes, s'il les réunit, s'il les enchaine, s'il en forme un tout, un système par la réflexion, il établira sur des fondements inébranlables des monuments immortels.

C'est faute de plan, c'est pour n'avoir pas assez réfléchi sur son objet, qu'un homme d'esprit se trouve embarrassé, et ne sait par où commencer à écrire. Il aperçoit à la fois un grand nombre d'idées; et comme il ne les a ni comparées ni subordonnées, rien ne le détermine à préférer les unes aux autres; il demeure donc dans la perplexité: mais lorsqu'il se sera fait un plan, lorsqu'une fois il aura rassemblé et mis en ordre toutes les pensées essentielles à son sujet, il s'apercevra aisément de l'instant auquel il doit prendre la plume; il sentira le point de maturité de la production de l'esprit, il sera pressé de la faire éclore, il n'aura même que du plaisir à écrire: les idées se succéderont aisément, et le style sera naturel et facile; la chaleur naîtra de ce plaisir, se répandra partout, et donnera la vie à chaque expression; tout s'animera de plus en plus, le ton s'élèvera, les objets prendront de la couleur; et le sentiment, se joignant à la lumière, l'augmentera, la portera plus loin, la fera passer de ce que l'on a dit à ce que l'on va dire, et le style deviendra intéressant et lumineux....

Bien écrire, c'est tout à la fois bien penser, bien sentir et bien rendre; c'est avoir en même temps de l'esprit, de l'âme et du goût. Le style suppose la réunion et l'exercice de toutes les facultés intellectu-

elles: les idées seules forment le fond du style; l'harmonie des paroles n'en est que l'accessoire, et ne dépend que de la sensibilité des organes. Il suffit d'avoir un peu d'oreille pour éviter les dissonances; de l'avoir exercée, perfectionnée par la lecture des poëtes et des orateurs, pour que mécaniquement on soit porté à l'imitation de la cadence poétique et des tours oratoires. Or jamais l'imitation n'a rien créé: aussi cette harmonie des mots ne fait ni le fond ni le ton du style, et se trouve souvent dans des écrits vides d'idées....

Les ouvrages bien écrits seront les seuls qui passeront à la postérité. La multitude des connaissances, la singularité des faits, la nouveauté même des découvertes, ne sont pas de sûrs garants de l'immortalité; si les ouvrages qui les contiennent ne roulent que sur de petits objets, s'ils sont écrits sans goût, sans noblesse et sans génie, ils périront, parce que les connaissances, les faits et les découvertes s'enlèvent aisément, se transportent, et gagnent même à être mis en œuvre par des mains plus habiles. Ces choses sont hors de l'homme; le style est l'homme même....

DE LA NATURE.

Première Vue.

La Nature Sauvage et la Nature Cultivée.

La nature est le trône extérieur de la magnificence divine: l'homme qui la contemple, qui l'étudie, s'élève par degrés au trône intérieur de la toute-puissance; fait pour adorer le Créateur, il commande à toutes les créatures; vassal du ciel, roi de la terre, il l'anoblit, la peuple et l'enrichit; il établit entre les êtres vivants l'ordre, la subordination, l'harmonie; il embellit la nature même, il la cultive, l'étend et la polit, en élague le chardon et la ronce, y multiplie le raisin et la rose. Voyez ces plages désertes, ces tristes contrées, où l'homme n'a jamais résidé, couvertes ou plutôt hérissées de bois épais et noirs dans toutes les parties élevées; des arbres

sans écorce et sans âme, courbés, rompus, tombant de vétusté; d'autres, en plus grand nombre, gisant auprès des premiers, pour pourrir sur des monceaux déjà pourris, étouffent, ensevelissent les germes prêts à éclore. La nature, qui partout ailleurs brille par sa jeunesse, parait ici dans la décrépitude; la terre, surchargée par le poids, surmontée par les débris de ces productions, n'offre, au lieu d'une verdure florissante, qu'un espace encombré, traversé de vieux arbres chargés de plantes parasites, de lichens, d'agarics, fruits impurs de la corruption: dans toutes les parties basses, des eaux mortes et croupissantes, faute d'être conduites et dirigées; des terrains fangeux, qui, n'étant ni solides ni liquides, sont inabordables, et demeurent également inutiles aux habitants de la terre et des eaux; des marécages qui, couverts de plantes aquatiques et fétides, ne nourrissent que des insectes venimeux, et servent de repaires aux animaux immondes. Entre ces marais infects qui occupent les lieux bas, et les forêts décrépites qui couvrent les terres élevées, s'étendent des espèces de landes, des savanes qui n'ont rien de commun avec nos prairies; les mauvaises herbes y surmontent, y étouffent les bonnes; ce n'est point ce gazon fin qui semble faire le duvet de la terre, ce n'est point cette pelouse émaillée qui annonce sa brillante fécondité; ce sont des végétaux agrestes, des herbes dures, épineuses, entrelacées les unes dans les autres, qui semblent moins tenir à la terre qu'elles ne tiennent entre elles, et qui, se desséchant et repoussant successivement les unes sur les autres, forment une bourre grossière, épaisse de plusieurs pieds. Nulle route, nulle communication, nul vestige d'intelligence dans ces lieux sauvages: l'homme, obligé de suivre les sentiers de la bête farouche, s'il veut les parcourir; contraint de veiller sans cesse pour éviter d'en devenir la proie, effrayé de leurs rugissements, saisi du silence même de ces profondes solitudes, il rebrousse chemin, et dit: La nature brute est hideuse et mourante: c'est moi, moi seul qui peux la rendre agréable et vivante:

desséchons ces marais, animons ces eaux mortes en les faisant couler: formons-en des ruisseaux, des canaux; employons cet élément actif et dévorant qu'on nous avait caché, et que nous ne devons qu'à nous-mêmes; mettons le feu à cette bourre superflue, à ces vieilles forêts déjà à demi consommées; achevons de détruire avec le fer ce que le feu n'aura pu consumer: bientôt au lieu du jonc, du nénuphar, dont le crapaud composait son venin, nous verrons paraître la renoncule, le trèfle, les herbes douces et salutaires; des troupeaux d'animaux bondissants fouleront cette terre jadis impraticable; ils y trouveront une subsistance abondante, une pâture toujours renaissante; ils se multiplieront pour se multiplier encore: servons-nous de ces nouveaux aides pour achever notre ouvrage; que le bœuf, soumis au joug, emploie ses forces et le poids de sa masse à sillonner la terre; qu'elle rajeunisse par la culture; une nature nouvelle va sortir de nos mains. Qu'elle est belle cette nature cultivée! que par les soins de l'homme, elle est brillante et pompeusement parée! Il en fait lui-même le principal ornement, il en est la production la plus noble: en se multipliant, il en multiplie le germe le plus précieux; elle-même aussi semble se multiplier avec lui; il met au jour par son art tout ce qu'elle recélait dans son sein: que de trésors ignorés! que de richesses nouvelles! les fleurs, les fruits, les grains perfectionnés, multipliés à l'infini, les espèces utiles d'animaux, transportées, propagées, augmentées sans nombre; les espèces nuisibles réduites, confinées, reléguées; l'or, et le fer plus nécessaire que l'or, tirés des entrailles de la terre; les torrents contenus; les fleuves dirigés, resserrés; la mer soumise, reconnue, traversée d'un hémisphère à l'autre; la terre accessible partout, partout rendue aussi vivante que féconde; dans les vallées, de riantes prairies; dans les plaines, de riches pâturages ou des moissons encore plus riches; les collines chargées de vignes et de fruits, leurs sommets couronnés d'arbres utiles et de jeunes forêts; les déserts devenus des cités habitées par un

peuple immense, qui, circulant sans cesse, se répand de ces centres jusqu'aux extrémités; des routes ouvertes et fréquentes, des communications établies partout comme autant de témoins de la force et de l'union de la société; mille autres monuments de puissance et de gloire démontrent assez que l'homme, maître du domaine de la terre, en a changé, renouvelé la surface entière, et que de tout temps il en a partagé l'empire avec la nature.

Cependant il ne règne que par droit de conquête: il jouit plutôt qu'il ne possède; il ne conserve que par des soins toujours renouvelés; s'ils cessent, tout languit, tout s'altère, tout change, tout rentre sous la main de la nature; elle reprend ses droits, efface les ouvrages de l'homme, couvre de poussière et de mousse ses plus fastueux monuments, les détruit avec le temps, et ne lui laisse que le regret d'avoir perdu par sa faute ce que ses ancêtres avaient conquis par leurs travaux. Ces temps où l'homme perd son domaine, ces siècles de barbarie pendant lesquels tout périt, sont toujours préparés par la guerre, et arrivent avec la disette et la dépopulation. L'homme, qui ne peut que par le nombre, qui n'est fort que par sa réunion, qui n'est heureux que par la paix, a la fureur de s'armer pour son malheur, et de combattre pour sa ruine; excité par l'insatiable avidité, aveuglé par l'ambition encore plus insatiable, il renonce aux sentiments d'humanité, tourne toutes ses forces contre lui-même, cherche à s'entre-détruire, se détruit en effet, et, après ces jours de sang et de carnage, lorsque la fumée de la gloire s'est dissipée, il voit d'un œil triste la terre dévastée, les arts ensevelis, les nations dispersées, les peuples affaiblis, son propre bonheur ruiné, et sa puissance réelle anéantie.

LES ANIMAUX.

Le Cheval.

La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite est celle de ce fier et fougueux animal, qui partage

avec lui les fatigues de la guerre et la gloire des combats: aussi intrépide que son maître, le cheval voit le péril et l'affronte; il se fait au bruit des armes, il l'aime, il le cherche et s'anime de la même ardeur: il partage aussi ses plaisirs; à la chasse, aux tournois, à la course, il brille, il étincelle. Mais, docile autant que courageux, il ne se laisse point emporter à son feu; il sait réprimer ses mouvements: non seulement il fléchit sous la main de celui qui le guide, mais il semble consulter ses désirs, et, obéissant toujours aux impressions qu'il en reçoit, il se précipite, se modère ou s'arrête: c'est une créature qui renonce à son être pour n'exister que par la volonté d'un autre, qui sait même la prévenir: qui, par la promptitude et la précision de ses mouvements, l'exprime et l'exécute; qui sent autant qu'on le désire, et ne rend qu'autant qu'on veut; qui, se livrant sans réserve, ne se refuse à rien, sert de toutes ses forces, s'excède, et même meurt pour mieux obéir. Voilà le cheval dont les talents sont développés, dont l'art a perfectionné les qualités naturelles, qui, dès le premier âge, a été soigné et ensuite exercé, dressé au service de l'homme: c'est par la liberté que commence son éducation, et c'est par la contrainte qu'elle s'achève.

. . . . . .

Le Chien.

La grandeur de la taille, l'élégance de la forme, la force du corps, la liberté des mouvements, toutes les qualités extérieures, ne sont pas ce qu'il y a de plus noble dans un être animé; et comme nous préférons dans l'homme l'esprit à la figure, le courage à la force, les sentiments à la beauté, nous jugeons aussi que les qualités intérieures sont ce qu'il y a de plus relevé dans l'animal: c'est par elles qu'il diffère de l'automate, qu'il s'élève au-dessus du végétal, et s'approche de nous: c'est le sentiment qui ennoblit son être, qui le régit, qui le vivifie, qui commande aux organes, rend les membres actifs, fait naître le désir, et donne

à la matière le mouvement progressif, la volonté, la vie.

La perfection de l'animal dépend donc de la perfection du sentiment; plus il est étendu, plus l'animal a de facultés et de ressources, plus il existe, plus il a de rapports avec le reste de l'univers: et lorsque le sentiment est délicat, exquis, lorsqu'il peut encore être perfectionné par l'éducation, l'animal devient digne d'entrer en société avec l'homme; il sait concourir à ses desseins, veiller à sa sûreté, l'aider, le défendre, le flatter; il sait, par des services assidus, par des caresses réitérées, se concilier son maître, le captiver, et de son tyran se fait un protecteur.

Le chien, indépendamment de la beauté de sa forme, de la vivacité, de la force, de la légèreté, a par excellence toutes les qualités intérieures qui peuvent lui attirer les regards de l'homme. Un naturel ardent, colère, même féroce et sanguinaire, rend le chien sauvage redoutable à tous les animaux, et cède dans le chien domestique aux sentiments les plus doux, au plaisir de s'attacher et au désir de plaire; il vient en rampant mettre aux pieds de son maître son courage, sa force, ses talents; il attend ses ordres pour en faire usage; il le consulte, il l'interroge, il le supplie; un coup d'œil suffit, il entend les signes de sa volonté. Sans avoir, comme l'homme, la lumière de la pensée, il a toute la chaleur du sentiment; il a de plus que lui la fidélité, la constance dans ses affections, nulle ambition, nul intérêt, nul désir de vengeance, nulle crainte que celle de déplaire; il est tout zèle, tout ardeur, et tout obéissance. Plus sensible au souvenir des bienfaits qu'à celui des outrages, il ne se rebute pas par les mauvais traitements; il les subit, les oublie, ou ne s'en souvient que pour s'attacher davantage: loin de s'irriter ou de fuir, il s'expose de lui-même à de nouvelles épreuves; il lèche cette main, instrument de douleur, qui vient de le frapper; il ne lui oppose que la plainte, et la désarme enfin par la patience et la soumission.

Plus docile que l'homme, plus souple qu'aucun des animaux, non seulement le chien s'instruit en peu de temps, mais même, il se conforme aux mouvements, aux manières, à toutes les habitudes de ceux qui le commandent: il prend le ton de la maison qu'il habite; comme les autres domestiques, il est dédaigneux chez les grands, et rustre à la campagne. Toujours empressé pour son maître, et prévenant pour ses seuls amis, il ne fait aucune attention aux gens indifférents, et se déclare contre ceux qui par état ne sont faits que pour importuner; il les connait aux vêtements, à la voix, à leurs gestes, et les empêche d'approcher. Lorsqu'on lui a confié la nuit la garde de la maison, il devient plus fier et quelquefois féroce: il veille, il fait la ronde; il sent de loin les étrangers; et pour peu qu'ils s'arrêtent ou tentent de franchir les barrières, il s'élance, s'oppose, et, par des aboiements réitérés, des efforts et des cris de colère, il donne l'alarme, avertit et combat: aussi furieux contre les hommes de proie que contre les animaux carnassiers, il se précipite sur eux, les blesse, les déchire, leur ôte ce qu'ils s'efforçaient d'enlever; mais, content d'avoir vaincu, il se repose sur les dépouilles, n'y touche pas, même pour satisfaire son appétit, et donne en même temps des exemples de courage, de tempérance et de fidélité.

L'OISEAU-MOUCHE.

De tous les êtres animés, voici le plus élégant pour la forme, et le plus brillant pour les couleurs. Les pierres et les métaux polis par notre art, ne sont pas comparables à ce bijou de la nature; elle l'a placé dans l'ordre des oiseaux au dernier degré de grandeur, *maxime miranda in minimis;* son chef-d'œuvre est le petit oiseau-mouche; elle l'a comblé de tous les dons qu'elle n'a fait que partager à tous les autres oiseaux; légèreté, rapidité, prestesse, grâce et riche parure, tout appartient à ce petit oiseau favori. L'émeraude, le rubis, la topaze brillent sur ses habits,

il ne les souille jamais de la poussière de la terre, et, dans sa vie tout aérienne, on le voit à peine toucher le gazon par instants; il est toujours en l'air, volant de fleurs en fleurs; il a leur fraîcheur comme il a leur éclat; il vit de leur nectar et n'habite que les climats, où sans cesse elles se renouvellent.

C'est dans les contrées les plus chaudes du nouveau monde que se trouvent toutes les espèces d'oiseaux-mouches: elles sont assez nombreuses et paraissent confinées entre les deux tropiques, car ceux qui s'avancent en été dans les zones tempérées n'y font qu'un court séjour; ils semblent suivre le soleil, s'avancer, se retirer avec lui, et voler sur l'aile des zéphirs à la suite d'un printemps éternel.

Pour le volume, les petites espèces de ces oiseaux sont au-dessous de la grande mouche asile (le taon) pour la grandeur, et du bourdon pour la grosseur. Leur bec est une aiguille fine, et leur langue un fil délié ; leurs petits yeux noirs ne paraissent que deux points brillants; les plumes de leurs ailes sont si délicates qu'elles en paraissent transparentes ; à peine aperçoit-on leurs pieds, tant ils sont courts et menus; ils en font peu d'usage, ils ne se posent que pour passer la nuit, et se laissent pendant le jour emporter dans les airs; leur vol est continu, bourdonnant et rapide. Le battement de leurs ailes est si vif, que l'oiseau s'arrêtant dans les airs parait non-seulement immobile, mais tout-à-fait sans action; on le voit s'arrêter ainsi quelques instants devant une fleur, et partir comme un trait pour aller à une autre; il les visite toutes, plongeant sa petite langue dans leur sein, les flattant de ses ailes, sans jamais s'y fixer, mais aussi sans les quitter jamais; il ne presse ses inconstances que pour mieux suivre ses amours et multiplier ses jouissances innocentes, car cet amant léger des fleurs, vit à leurs dépens sans les flétrir; il ne fait que pomper leur miel, et c'est à cet usage que sa langue parait uniquement destinée.

Rien n'égale la vivacité de ces petits oiseaux, si ce

n'est leur courage, ou plutôt leur audace; on les voit poursuivre avec furie des oiseaux vingt fois plus gros qu'eux, s'attacher à leur corps, et se laissant emporter par leur vol, les becqueter à coups redoublés, jusqu'à ce qu'ils aient assouvi leur petite colère. Quelquefois même ils se livrent entre eux de très vifs combats. L'impatience parait être leur âme: s'ils s'approchent d'une fleur, et qu'ils la trouvent fanée, ils lui arrachent les pétales avec une précipitation qui marque leur dépit. Ils n'ont point d'autre voix qu'un petit cri, *screp*, *screp*, fréquent et répété ; ils le font entendre dans les bois dès l'aurore, jusqu'à ce qu'aux premiers rayons du soleil tous prennent l'essor, et se dispersent dans les campagnes.

MONTESQUIEU.

LETTRES PERSANES.

RICA À IBBEN, À SMYRNE.

Nous sommes à Paris depuis un mois, et nous avons toujours été dans un mouvement continuel. Il faut bien des affaires avant qu'on soit logé, qu'on ait trouvé les gens à qui on est adressé, et qu'on se soit pourvu des choses nécessaires qui manquent toutes à la fois.

Paris est aussi grand qu'Ispahan: les maisons y sont si hautes qu'on jugerait qu'elles ne sont habitées que par des astrologues. Tu juges bien qu'une ville bâtie en l'air, qui a six ou sept maisons les unes sur les autres, est extrêmement peuplée ; et que, quand tout le monde est descendu dans la rue, il s'y fait un bel embarras.

Tu ne le croiras pas peut-être, depuis un mois que je suis ici, je n'y ai encore vu marcher personne. Il n'y a point de gens au monde qui tirent mieux parti de leur machine que les Français; ils courent; ils volent; les voitures lentes d'Asie, le pas réglé de nos chameaux, les feraient tomber en syncope. Pour moi, qui ne suis point fait à ce train, et qui vais sou-

vent à pied sans changer d'allure, j'enrage quelquefois comme un chrétien: car encore passe qu'on m'éclabousse depuis les pieds jusqu'a la tête, mais je ne puis pardonner les coups de coude que je reçois régulièrement et périodiquement. Un homme qui vient après moi et qui me passe me fait faire un demi tour; et un autre qui me croise de l'autre côté me remet soudain où le premier m'avait pris; et je n'ai pas fait cent pas, que je suis plus brisé que si j'avais fait dix lieues.

Ne crois pas que je puisse, quant à présent, te parler à fond des mœurs et des coutumes européennes : je n'en ai moi-même qu'une légère idée, et je n'ai eu à peine que le temps de m'étonner.

Le roi de France est le plus puissant prince de l'Europe. Il n'a point de mines d'or comme le roi d'Espagne son voisin ; mais il a plus de richesses que lui, parce qu'il les tire de la vanité de ses sujets, plus inépuisable que les mines. On lui a vu entreprendre ou soutenir de grandes guerres, n'ayant d'autres fonds que des titres d'honneur à vendre ; et, par un prodige de l'orgueil humain, ses troupes se trouvaient payées, ses places munies, et ses flottes équipées.

D'ailleurs ce roi est un grand magicien : il exerce son empire sur l'esprit même de ses sujets ; il les fait penser comme il veut. S'il n'a qu'un million d'écus dans son trésor, et qu'il en ait besoin de deux, il n'a qu'à leur persuader qu'un écu en vaut deux, et ils le croient. S'il a une guerre difficile à soutenir, et qu'il n'a point d'argent, il n'a qu'à leur mettre dans la tête qu'un morceau de papier est de l'argent, et ils en sont aussitôt convaincus.

J'ai ouï raconter du roi des choses qui tiennent du prodige, et je ne doute pas que tu ne balances à les croire.

On dit que, pendant qu'il faisait la guerre à ses voisins, qui s'étaient tous ligués contre lui, il avait dans son royaume un nombre innombrable d'ennemis invisibles qui l'entouraient; on ajoute qu'il les a cherchés

pendant plus de trente ans, et que, malgré les soins infatigables de certains dervis qui ont sa conscience, il n'en a pu trouver un seul. Ils vivent avec lui, ils sont à sa cour, dans sa capitale, dans ses troupes, dans ses tribunaux ; et cependant on dit qu'il aura le chagrin de mourir sans les avoir trouvés. On dirait qu'ils existent en général et qu'ils ne sont plus rien en particulier : c'est un corps, mais point de membres. Sans doute que le ciel veut punir ce prince de n'avoir pas été assez modéré envers les ennemis qu'il a vaincus, puisqu'il lui en donne d'invisibles, et dont le génie et le destin sont au-dessus du sien.

Je continuerai à t'écrire, et je t'apprendrai des choses bien éloignées du caractère et du génie persan. C'est bien la même terre qui nous porte tous deux ; mais les hommes du pays où je vis, et ceux du pays où tu es, sont des hommes bien différents.

De Paris, le 4 de la lune de Bebiad 2, 1712.

RICA AU MÊME, À SMYRNE.

Les habitants de Paris sont d'une curiosité qui va jusqu'à l'extravagance. Lorsque j'arrivai, je fus regardé comme si j'avais été envoyé du ciel : vieillards, hommes, femmes, enfants, tous voulaient me voir. Si je sortais, tout le monde se mettait aux fenêtres ; si j'étais aux Tuileries, je voyais aussitôt un cercle se former autour de moi ; les femmes même faisaient un arc-en-ciel nuancé de mille couleurs, qui m'entourait. Si j'étais aux spectacles, je voyais aussitôt cent lorgnettes dressées contre ma figure ; enfin jamais homme n'a tant été vu que moi. Je souriais quelquefois d'entendre des gens qui n'étaient presque jamais sortis de leur chambre, qui disaient entre eux : "Il faut avouer qu'il a l'air bien persan." Chose admirable ! je trouvais de mes portraits partout ; je me voyais multiplié dans toutes les boutiques, sur toutes les cheminées, tant on craignait de ne m'avoir pas assez vu. Tant d'honneurs ne laissent pas d'être à charge ; je ne croyais pas un homme si curieux et si rare ; et

quoique j'aie très bonne opinion de moi, je ne me serais jamais imaginé que je dusse troubler le repos d'une grande ville, où je n'étais point connu. Cela me fit résoudre à quitter l'habit persan, et à en endosser un à l'européenne, pour voir s'il resterait encore dans ma physionomie quelque chose d'admirable. Cet essai me fit connaître ce que je valais réellement. Libre de tous les ornements étrangers, je me vis apprécié au plus juste. J'eus sujet de me plaindre de mon tailleur, qui m'avait fait perdre en un instant l'attention et l'estime publique, car j'entrai tout-à-coup dans un néant affreux. Je demeurais quelquefois une heure dans une compagnie sans qu'on m'eût regardé, et qu'on m'eût mis en occasion d'ouvrir la bouche; mais, si quelqu'un par hasard apprenait que j'étais Persan, j'entendais aussitôt autour de moi un bourdonnement: "Ah! oh! monsieur est Persan! C'est une chose bien extraordinaire! Comment peut-on être Persan?"

A Paris, le 6 de la lune de Chalval, 1712.

RICA À USBEK.

Je me trouvai l'autre jour dans une compagnie où je vis un homme bien content de lui. Dans un quart d'heure, il décida trois questions de morale, quatre problèmes historiques, et cinq points de physique. Je n'ai jamais vu un décisionnaire si universel; son esprit ne fut jamais suspendu par le moindre doute. On laissa les sciences; on parla des nouvelles du temps; il décida sur les nouvelles du temps. Je voulus l'attraper, et je dis en moi-même: il faut que je me mette dans mon fort; je vais me réfugier dans mon pays. Je lui parlai de la Perse; mais à peine lui eus-je dit quatre mots, qu'il me donna deux démentis, fondés sur l'autorité de Mlle. Tavernier et Chardin. Ah! bon Dieu! dis-je en moi-même, quel homme est-ce là? Il connaîtra tout à l'heure les rues d'Ispahan mieux que moi! Mon parti fut bientôt pris: je me tus, je le laissai parler, et il décide encore.

A Paris, le 8 de la lune de Zelcadé, 1715.

RICA À ***

Je fus hier aux Invalides: j'aimerais autant avoir fait cet établissement, si j'étais prince, que d'avoir gagné trois batailles. On y trouve partout la main d'un grand monarque. Je crois que c'est le lieu le plus respectable de la terre.

Quel spectacle que de voir dans un même lieu rassemblées toutes ces victimes de la patrie, qui ne respirent que pour la défendre, et qui, se sentant le même cœur et non pas la même force, ne se plaignent que de l'impuissance où elles sont de se sacrifier encore pour elle !

Quoi de plus admirable que de voir ces guerriers débiles, dans cette retraite observer une discipline aussi exacte que s'ils y étaient contraints par la présence d'un ennemi, chercher leur dernière satisfaction dans cette image de la guerre, et partager leur cœur et leur esprit entre les devoirs de la religion et ceux de l'art militaire ! Je voudrais que les noms de ceux qui meurent pour la patrie fussent écrits et conservés dans les temples, dans des registres qui fussent comme la source de la gloire et de la noblesse.

A Paris, le 15 de la lune de Gemmadi 1, 1715.

RICA À RHÉDI, À VENISE.

Je trouve les caprices de la mode, chez les Français, étonnants. Ils ont oublié comment ils étaient habillés cet été; ils ignorent encore plus comment ils le seront cet hiver; mais surtout on ne saurait croire combien il en coûte à un mari pour mettre sa femme à la mode.

Que me servirait de te faire une description exacte de leur habillement et de leurs parures? une mode nouvelle viendrait détruire tout mon ouvrage.

Une femme, qui quitte Paris pour aller passer six mois à la campagne, en revient aussi antique que si elle s'y était oubliée trente ans. Le fils méconnait le

portrait de sa mère, tant l'habit avec lequel elle est peinte lui paraît étranger; il s'imagine que c'est quelque Américaine qui y est représentée, ou que le peintre a voulu exprimer quelqu'une de ses fantaisies.

Quelquefois les coiffures montent insensiblement, et une révolution les fait descendre tout-à-coup. Il a été un temps que leur hauteur immense mettait le visage d'une femme au milieu d'elle-même ; dans un autre, c'étaient les pieds qui occupaient cette place; les talons faisaient un piédestal qui les tenait en l'air. Qui pourrait le croire ? les architectes ont été souvent obligés de hausser, de baisser, et d'élargir leurs portes, selon que les parures des femmes exigeaient d'eux ce changement; et les règles de leur art ont été asservies à ces fantaisies. On voit quelquefois sur un visage une quantité prodigieuse de mouches, et elles disparaissent toutes le lendemain. Autrefois les femmes avaient de la taille et des dents; aujourd'hui il n'en est pas question. Dans cette changeante nation, quoiqu'en dise le critique, les filles se trouvent autrement faites que leurs mères.

A Paris, le 8 de la lune de Saphar, 1717.

Portrait de Montesquieu par lui-même.

(*Extraits.*)

Une personne de ma connaissance disait: "Je vais faire une assez sotte chose, c'est mon portrait : je me connais assez bien."

Ma machine est si heureusement construite, que je suis frappé par tous les objets assez vivement pour qu'ils puissent me donner du plaisir, pas assez pour qu'ils puissent me donner de la peine.

J'ai l'ambition qu'il faut pour me faire prendre part aux choses de cette vie; je n'ai point celle qui pourrait me faire trouver du dégoût dans le poste où la nature m'a mis.

L'étude a été pour moi le souverain remède contre les dégoûts de la vie, n'ayant jamais eu de chagrin qu'une heure de lecture n'ait dissipé.

Je suis presque aussi content avec des sots qu'avec des gens d'esprit; car il y a peu d'hommes si ennuyeux qui ne m'aient amusé; très souvent il n'y a rien de si amusant qu'un homme ridicule.

J'ai eu naturellement de l'amour pour le bien et l'honneur de ma patrie, et peu pour ce qu'on appelle la gloire; j'ai toujours senti une joie secrète lorsqu'on a fait quelque règlement qui allait au bien commun.

Quand j'ai voyagé dans les pays étrangers, je m'y suis attaché comme au mien propre, j'ai pris part à leur fortune, et j'aurais souhaité qu'ils fussent dans un état florissant.

J'aime les maisons où je puis me tirer d'affaire avec mon esprit de tous les jours.

Pour la plupart des gens, j'aime mieux les approuver que de les écouter.

Quand je me fie à quelqu'un, je le fais sans réserve; mais je me fie à très peu de personnes.

Je n'ai jamais vu couler de larmes sans en être attendri.

Je suis amoureux de l'amitié.

Quand je vois un homme de mérite, je ne le décompose jamais; un homme médiocre qui a quelques bonnes qualités, je le décompose.

J'ai eu pour principe de ne jamais faire par autrui, ce que je pouvais par moi-même: c'est ce qui m'a porté à faire ma fortune par les moyens que j'avais dans ma main, la modération et la frugalité, et non par des moyens étrangers, toujours bas ou injustes.

Je n'ai jamais été tenté de faire un couplet de chansons contre qui que ce soit. J'ai fait en ma vie bien des sottises, et jamais de méchancetés.

Je ne me consolerais point de n'avoir pas fait fortune, si j'étais né en Angleterre; je ne suis point fâché de ne l'avoir pas faite en France.

J'ai la maladie de faire des livres, et d'en être honteux quand je les ai faits.

Si je savais quelque chose qui me fût utile et qui fût préjudiciable à ma famille, je le rejetterais de mon

esprit. Si je savais quelque chose qui fût utile à ma famille, et qui ne le fût pas à ma patrie, je chercherais à l'oublier. Si je savais quelque chose utile à ma patrie, et qui fût préjudiciable à l'Europe et au genre humain, je le regarderais comme un crime.

Je souhaite avoir des manières simples, recevoir des services le moins que je puis, et en rendre le plus qu'il m'est possible.

Pensées Diverses.

Aimer à lire, c'est faire un échange des heures d'ennui que l'on doit avoir en sa vie, contre des heures délicieuses.

Voici comme je définis le talent : un don que Dieu nous a fait en secret, et que nous révélons sans le savoir.

Quand on court après l'esprit, on attrape la sottise.

Je disais à Madame du Châtelet : " Vous vous empêchez de dormir pour apprendre la philosophie ; il faudrait au contraire étudier la philosophie pour apprendre à dormir.

Il faut avoir beaucoup étudié pour savoir peu.

J'aime les paysans; ils ne sont pas assez savants pour raisonner de travers.

Ce qui manque aux orateurs en profondeur, ils vous le donnent en longueur.

Presque toutes les vertus sont un rapport particulier d'un certain homme à un autre; par exemple, l'amitié, l'amour de la patrie, la pitié sont des rapports particuliers; mais la justice est un rapport général. Or, toutes les vertus qui détruisent ce rapport ne sont point des vertus.

Il ne faut point faire par les lois ce qu'on peut faire par les mœurs.

J'ai toujours vu que pour réussir dans le monde il fallait avoir l'air fou et être sage.

En fait de parure, il faut toujours rester au-dessous de ce qu'on peut.

Si on ne voulait qu'être heureux, cela serait bientôt

fait; mais on veut être plus heureux que les autres, et cela est presque toujours difficile, parce que nous croyons les autres plus heureux qu'ils ne sont.

Une belle action est celle qui a de la bonté, et qui demande de la force pour la faire.

La plupart des hommes sont plus capables de grandes actions que de bonnes.

D'abord les ouvrages donnent de la réputation à l'ouvrier, et ensuite l'ouvrier aux ouvrages.

Quand, dans un royaume, il y a plus d'avantage à faire sa cour qu'à faire son devoir, tout est perdu.

Les vieillards qui ont étudié dans leur jeunesse n'ont besoin que de se ressouvenir, et non d'apprendre. Cela est bien heureux.

J'ai ouï dire au cardinal Imperiali: "Il n'y a point d'homme que la fortune ne vienne visiter une fois dans sa vie; mais lorsqu'elle ne le trouve pas prêt à la recevoir, elle entre par la porte et sort par la fenêtre."

Les ouvrages qui ne sont point de génie ne prouvent que la mémoire ou la patience de l'auteur.

Tout homme doit être poli, mais aussi il doit être libre.

Il y a trois tribunaux qui ne sont presque jamais d'accord: celui des lois, celui de l'honneur, celui de la religion.

Un flatteur est un esclave qui n'est bon pour aucun maître.

MME. DE STAAL-DELAUNAY.*

MÉSAVENTURES D'UNE FEMME DE CHAMBRE.

Je me rendis à Sceaux . . . Je fus étrangement surprise en voyant la demeure qui m'était destinée. C'était un entresol si bas et si sombre, que j'y marchais pliée et à tâtons ; on ne pouvait y respirer, faute d'air, ni

* Lasse du patronage aussi stérile que bruyant de la maréchale de La Ferté, Mlle. Delaunay s'était confiée à celui de M. de Malézieux, qui se faisait fort de lui obtenir un emploi digne de son mérite chez la duchesse du Maine. Mais celle-ci, facile à promettre et oublieuse, se souciait peu de tenir. Après plusieurs mois d'attente, Mlle. Delaunay s'était vue enfin appelée au palais de Sceaux, mais pour hé-

s'y chauffer, faute de cheminée. Ce logement me parut si insoutenable, que j'en voulus faire quelque représentation à M. de Malézieux. Il ne m'écouta pas. A toutes les prévenances qu'il m'avait faites, à toute l'estime qu'il m'avait témoignée succédèrent les dédains qu'on a pour la valetaille. Je ne m'y exposai plus. Tous ceux, qui m'avaient recherchée dans la maison, m'abandonnèrent de même, dès que j'y fus mise à si bas prix.

J'entrai en fonction. On me donna pour mon partage ce qui s'appelle, en termes de l'art, les chemises à bâtir. Je me trouvai fort embarrassée. Je n'avais jamais fait que les petits ouvrages dont on s'amuse dans les couvents, et je n'entendais rien aux autres. Je passai la journée tant à prendre les mesures qu'à exécuter cette grande entreprise ; et quand Mme. la duchesse du Maine eut mis sa chemise, elle trouva dans le bras ce qui devait être au coude. Elle demanda qui avait fait cette belle opération: on répondit que c'était moi. Elle dit sans s'émouvoir que je ne savais pas travailler; et qu'il fallait laisser ce soin à une autre. Je me consolai du mauvais succès par ses suites. Il est pourtant vrai que, de la meilleure foi du monde, j'avais fait tout le mieux qu'il m'avait été possible ; mais avec cette bonne volonté, je remplissais mal mon ministère. J'ai cent fois admiré la patience avec laquelle cette princesse, quoique peu endurante, supportait mes balourdises.

La première fois que je lui donnai à boire, je versai l'eau sur elle, au lieu de la mettre dans le verre. Le défaut de ma vue, entièrement basse, joint au trouble où j'étais toujours en l'approchant, me faisait paraître dépourvue de toute compréhension pour les choses les plus simples. Elle me dit un jour de lui apporter du rouge et une petite tasse avec de l'eau, qui était sur sa toilette; j'entrai dans sa chambre, où je demeurai

---

riter auprès de la princesse d'un emploi de femme de chambre vacant. Elle avait accepté faute de mieux, cette humble condition.

éperdue, sans savoir de quel côté tourner. La princesse de Guise y passa par hasard; et, surprise de me trouver dans cet égarement: "Que faites-vous donc là?" me dit-elle.—"Eh! Madame, lui dis-je, du rouge, une tasse, une toilette, je ne vois rien de tout cela." Touchée de ma désolation, elle me mit en main ce que, sans son secours, j'aurais inutilement cherché.

Je dirai encore quelques-unes de mes bévues plus singulières, et qui semblaient tenir de l'imbécillité. Madame la duchesse du Maine, étant à sa toilette, me demanda de la poudre; je pris la boîte par le couverele; elle tomba comme de raison, et toute la poudre se répandit sur la toilette et sur la princesse, qui me dit fort doucement: "Quand vous prenez quelque chose il faut que ce soit par en bas." Je retins si bien cette leçon, qu'à quelques jours de là, m'ayant demandé sa bourse, je la pris par le fond, et je fus fort étonnée de voir une centaine de louis qui étaient dedans, couvrir le parquet: je ne savais plus par où rien prendre.

Je jetai aussi follement un paquet de pierreries que je pris tout au beau milieu. On peut juger avec quel mépris mes compagnes, adroites et stylées, regardaient mes inepties.

Je fis ce que je pus pour gagner leurs bonnes grâces. La bienséance me portait à vivre avec elles; la nécessité m'y contraignait. Le froid commençait à se faire sentir; il n'y avait qu'une garde-robe commune pour se chauffer; je passais donc une partie du jour dans leur entretien. J'y conformai le mien. Je leur disais ce que je croyais leur convenir; mais, soit que je ne rencontrasse pas heureusement, soit que je ne prisse pas assez naturellement leur ton, j'encourus leur aversion. Je n'en avais point pour elles, mais un peu de dégoût; et j'aimai mieux me réduire à supporter le froid que l'inconvénient de leurs humeurs et l'ennui de leur conversation. Je me renfermai donc dans ma spélonque,* et trouvai ma consolation dans la lecture.

---

* Dans ma caverne, vieux mot calqué sur le latin.

A MADAME DU DEFFAND.

J'espérais apprendre hier de vos nouvelles, ma reine.* Si je n'en ai pas demain, je serai tout-à-fait en peine de vous. Notre princesse † a écrit au président, ‡ et l'invite à venir ici, et à vous y amener: vous savez cela sans doute? J'ai fait ce que j'ai pu pour la détourner de cette démarche, qui pourra être infructueuse, et dont le mauvais succès la fâchera. Si votre santé et les dispositions du président se trouvent favorables, cela sera charmant; en tout cas, on vous garde un bon appartement: c'est celui dont Mme. Du Châtelet, après une revue exacte de toute la maison, s'était emparée. § Il y aura un peu moins de meubles, qu'elle n'y en avait mis, car elle avait dévasté tous ceux par où elle avait passé, pour garnir celui-là. On y a retrouvé six ou sept tables: il lui en faut de toutes les grandeurs, d'immenses pour étaler ses papiers, de solides pour soutenir son nécessaire, de plus légères pour les pompons, pour les bijoux; et cette belle ordonnance ne l'a pas garantie d'un accident pareil à celui qui arriva à Philippe II, quand, après avoir passé une nuit à écrire, ou répandit une bouteille d'encre sur ses dépêches. La dame ne s'est pas piquée d'imiter la modération de ce prince; aussi n'avait-il écrit que sur des affaires d'Etat; et ce qu'on lui a barbouillé, c'était de l'algèbre, bien plus difficile à remettre au net.

En voilà trop sur un même sujet,‖ qui doit être épuisé: je vous en dirai pourtant encore un mot, et cela sera fini. Le lendemain du départ, je reçois une lettre de quatre pages, de plus un billet dans le même

---

* Ces deux femmes d'esprit étaient liées d'étroite amitié et s'écrivaient familièrement.

† La duchesse du Maine.

‡ Le président Hénault.

§ Mme. Du Châtelet et Voltaire venaient de passer quelque temps à la cour de cette princesse.

‖ Ce sujet, c'est le séjour de Voltaire et de Mme. Du Châtelet à Anet, dont elle a déjà entretenu Mme. Du Deffand, sur le ton plaisant, dans ses dernières lettres.

paquet, qui m'annonce un grand désarroi. M. de Voltaire a égaré sa pièce,* oublié de retirer les rôles et perdu le prologue; il m'est enjoint de retrouver le tout, d'envoyer au plus vite le prologue, non par la poste, parce qu'on le *copierait;* de garder les rôles, crainte du même accident, et d'enfermer la pièce *sous cent clefs.* J'aurais cru un loquet suffisant pour garder ce trésor. J'ai bien et dûment exécuté les ordres reçus.

Vous avez grand tort de croire que je sois fâchée contre vous, et qu'en conséquence je suspende mes lettres. Je vous ai écrit tous les ordinaires.... Mais je suis véritablement affligée de l'état où vous êtes; tâchez d'en sortir, mais ne vous abstenez pas de m'en parler; il n'y a rien que je veuille si bien savoir que tout ce qui vous regarde. Je viens de lire votre lettre, qui est charmante, à S. A.: † elle s'est beaucoup divertie de votre récit, et m'a paru véritablement touchée du témoignage de votre amitié. Elle m'a chargée de vous donner toute sorte d'assurance de la sienne: elle meurt d'envie de vous voir, et, s'il vous est absolument impossible de venir ici, elle se fera un grand plaisir de vous trouver à Sceaux.... Adieu, je vous aime mieux qu'à moi n'appartient, et en vérité fort tendrement.

VAUVENARGUES.

RÉFLEXIONS ET MAXIMES.

Il faut permettre aux hommes d'être un peu inconséquents, afin qu'ils puissent retourner à la raison quand ils l'ont quittée, et à la vertu quand ils l'ont trahie.

L'utilité de la vertu est si manifeste, que les méchants la pratiquent par intérêt.

Rien n'est si utile que la réputation, et rien ne donne la réputation si sûrement que le mérite.

---

* Le comte de Boursouffle. Cette petite comédie venait d'être jouée au château d'Anet devant la cour de la duchesse du Maine. Voltaire et Mme. Du Châtelet y avaient rempli les principaux rôles.

† La duchesse du Maine.

Nous querellons les malheureux pour nous dispenser de les plaindre.

Il n'y a rien que la crainte ou l'espérance ne persuade aux hommes.

La servitude avilit l'homme au point de s'en faire aimer.

La clarté orne les pensées profondes.

Nous n'avons pas le droit de rendre misérables ceux que nous ne pouvons rendre bons.

Quelques auteurs traitent la morale comme on traite la nouvelle architecture, où l'on cherche avant toutes choses la commodité.

On doit se consoler de n'avoir pas les grands talents, comme on se console de n'avoir pas les grandes places. On peut être au-dessus de l'un et de l'autre par le cœur.

Il faut entretenir la vigueur du corps pour conserver celle de l'esprit.

Les hommes ont la volonté de rendre service jusqu'à ce qu'ils en aient le pouvoir.

Nos plus sûrs protecteurs sont nos talents.

Les grands hommes entreprennent les grandes choses parce qu'elles sont grandes, et les fous parce qu'ils les croient faciles.

Les grandes pensées viennent du cœur.

Le prétexte ordinaire de ceux qui font le malheur des autres est qu'ils veulent leur bien.

Si nos amis nous rendent des services, nous pensons qu'à titre d'amis ils nous les doivent, et nous ne pensons pas du tout qu'ils ne nous doivent pas leur amitié.

L'activité fait plus de fortunes que la prudence.

Celui qui serait né pour obéir obéirait jusque sur le trône.

Si l'ordre domine dans le genre humain, c'est une preuve que la raison et la vertu y sont les plus forts.

Le fruit du travail est le plus doux des plaisirs.

Ce n'est point un grand avantage d'avoir l'esprit vif, si on ne l'a juste. La perfection d'une pendule n'est pas d'aller vite, mais d'être réglée.

La vigueur d'esprit ou l'adresse ont fait les premières fortunes. L'inégalité des conditions est née de celle des génies et des courages.

Il est faux que l'égalité soit une loi de la nature. La nature n'a rien fait d'égal. Sa loi souveraine est la subordination et la dépendance.

Il faut de grandes ressources dans l'esprit et dans le cœur pour goûter la sincérité lorsqu'elle blesse, ou pour la pratiquer sans qu'elle offense. Peu de gens ont assez de fond pour souffrir la vérité et pour la dire.

La nécessité modère plus de peines que la raison.

La patience est l'art d'espérer.

Il est aisé de critiquer un auteur, mais il est difficile de l'apprécier.

Il ne faut point juger des hommes par ce qu'ils ignorent, mais par ce qu'ils savent, et par la manière dont ils le savent.

Il nous est plus facile de nous teindre d'une infinité de connaissances que d'en bien posséder un petit nombre.

Est-il vrai que les qualités dominantes excluent les autres? Qui a plus d'imagination que Bossuet, Montaigne, Descartes, Pascal, tous grands philosophes? Qui a plus de jugement et de sagesse que Racine, Boileau, La Fontaine, Molière, tous poètes pleins de génie?

C'est un malheur que les hommes ne puissent d'ordinaire posséder aucun talent sans avoir quelque envie d'abaisser les autres. S'ils ont la finesse, ils décrient la force; s'ils sont géomètres, ou physiciens, ils écrivent contre la poésie et l'éloquence; et les gens du monde, qui ne pensent pas que ceux qui ont excellé dans quelque genre jugent mal d'un autre talent, se laissent prévenir par leurs décisions. Ainsi, quand la métaphysique ou l'algèbre sont à la mode, ce sont des métaphysiciens ou des algébristes qui font la réputation des poètes et des musiciens, ou tout au contraire:

l'esprit dominant assujettit les autres à son tribunal, et la plupart du temps à ses erreurs.

C'est une maxime inventée par l'envie, et trop légèrement adoptée par les philosophes, *qu'il ne faut point louer les hommes avant leur mort.* Je dis, au contraire, que c'est pendant leur vie qu'il faut les louer, lorsqu'ils ont mérité de l'être. C'est pendant que la jalousie et la calomnie, animées contre leur vertu ou leurs talents, s'efforcent de les dégrader, qu'il faut oser leur rendre témoignage. Ce sont les critiques injustes qu'il faut craindre de hasarder, et non les louanges sincères.

La médiocrité d'esprit et la paresse font plus de philosophes que la réflexion.

Le commerce est l'école de la tromperie.

Nos actions ne sont ni si bonnes ni si vicieuses que nos volontés.

L'art de plaire est l'art de tromper.

Nous sommes trop inattentifs ou trop occupés de nous-mêmes pour nous approfondir les uns les autres. Quiconque a vu des masques dans un bal danser amicalement ensemble, et se tenir par la main sans se connaître, pour se quitter le moment d'après, et ne plus se voir ni se regretter, peut se faire une idée du monde.

Les premiers jours du printemps ont moins de grâce que la vertu naissante d'un jeune homme.

Les choses qu'on sait le mieux sont celles qu'on n'a pas apprises.

Lorsque nous appelons les réflexions, elles nous fuient; et quand nous voulons les chasser, elles nous obsèdent, et tiennent malgré nous nos yeux ouverts pendant la nuit.

Il n'y a point d'homme qui ait assez d'esprit pour n'être jamais ennuyeux.

Le plus sage et le plus courageux de tous les hommes, M. de Turenne, a respecté la religion; et une infinité d'hommes obscurs se placent au rang des

génies et des âmes fortes, seulement à cause qu'ils la méprisent.

La raison fait des philosophes, et la gloire fait des héros; la seule vertu fait des sages.

Lorsque notre âme est pleine de sentiments nos discours sont pleins d'intérêt.

Le faux présenté avec art nous surprend et nous éblouit; mais le vrai nous persuade et nous maîtrise.

Ceux qui viendront après nous sauront peut-être plus que nous, et ils s'en croiront plus d'esprit, mais seront-ils plus heureux ou plus sages? Nous mêmes, qui savons beaucoup, sommes-nous meilleurs que nos pères, qui savaient si peu?

Les gens vains ne peuvent être habiles; car ils n'ont pas la force de se faire.

Il est peut-être plus utile, dans les grandes places, de savoir et de vouloir se servir de gens instruits que de l'être soi-même.

Les hommes actifs supportent plus impatiemment l'ennui que le travail.

Ceux qui méprisent l'homme ne sont pas de grands hommes.

La vanité est ce qu'il y a de plus naturel dans les hommes, et ce qui les fait sortir le plus souvent de la nature.

Les passions des hommes sont autant de chemins ouverts pour aller à eux.

POÈTES.

VOLTAIRE.

ALZIRE (ACTE V, SCENE VII).

Le gouverneur espagnol du Pérou, D. Gusman, a épousé Alzire, fille du chef péruvien Montèze, convertie comme son père au christianisme. L'Américain Zamore, à qui la main d'Alzire avait été autrefois promise, et qui voit à la fois dans Gusman un rival heureux, l'ennemi de ses dieux et l'oppresseur de sa

patrie, vient de l'assassiner. Par un effort héroïque de vertu chrétienne, Gusman, avant de mourir, pardonne à son meurtrier.

ZAMORE, À GUSMAN.

Tu veux donc jusqu'au bout consommer ta fureur !
Viens, vois couler mon sang, puisque tu vis encore,
Viens apprendre à mourir en regardant Zamore.

GUSMAN, À ZAMORE.

Il est d'autres vertus que je veux t'enseigner:
Je dois un autre exemple, et je viens le donner.
(*A Alvarez.*)
Le ciel, qui veut ma mort, et qui l'a suspendue,
Mon père, en ce moment m'amène à votre vue.
Mon âme fugitive, et prête à me quitter,
S'arrête devant vous.... mais pour vous imiter.
Je meurs; le voile tombe; un nouveau jour m'éclaire:
Je ne me suis connu qu'au bout de ma carrière;
J'ai fait, jusqu'au moment qui me plonge au cercueil,
Gémir l'humanité du poids de mon orgueil,
Le ciel venge la terre: il est juste; et ma vie
Ne peut payer le sang dont ma main s'est rougie.
Le bonheur m'aveugla, la mort m'a détrompé.
Je pardonne à la main par qui Dieu m'a frappé.
J'étais maître en ces lieux, seul j'y commande encore;
Seul je puis faire grâce, et la fais à Zamore.
Vis, superbe ennemi, sois libre, et te souvien
Quel fut, et le devoir, et la mort d'un chrétien.
(*A Montèze, qui se jette à ses pieds.*)

Montèze, Américains, qui fûtes mes victimes
Songez que ma clémence a surpassé mes crimes.
Instruisez l'Amérique; apprenez à ses rois
Que les chrétiens sont nés pour leur donner des lois.
(*A Zamore.*)

Des dieux que nous servons connais la différence:
Les tiens t'ont commandé le meurtre et la vengeance;

Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,
M'ordonne de te plaindre et de te pardonner.

A MADAME DU CHATELET (1741).

Si vous voulez que j'aime encore,
Rendez-moi l'âge des amours;
Au crépuscule de mes jours
Rejoignez, s'il se peut, l'aurore.

Des beaux lieux où le dieu du vin
Avec l'Amour tient son empire,
Le Temps, qui me prend par la main,
M'avertit que je me retire.

De son inflexible rigueur
Tirons au moins quelque avantage.
Qui n'a pas l'esprit de son âge
De son âge a tout le malheur.

Laissons à la belle jeunesse
Ses folâtres emportements;
Nous ne vivons que deux moments;
Qu'il en soit un pour la sagesse.

Quoi pour toujours vous me fuyez,
Tendresse, illusion, folie,
Dons du ciel, qui me consoliez
Des amertumes de la vie !

On meurt deux fois, je le vois bien:
Cesser d'aimer et d'être aimable,
C'est une mort insupportable;
Cesser de vivre, ce n'est rien.

Ainsi je déplorais la perte
Des erreurs de mes premiers ans;
Et mon âme, aux désirs ouverte,
Regrettait ses égarements.

Du ciel alors daignant descendre,
L'Amitié vint à mon secours;
Elle était peut-être aussi tendre,
Mais moins vive que les Amours.

Touché de sa beauté nouvelle,
Et de sa lumière éclairé,
Je la suivis; mais je pleurai
De ne pouvoir plus suivre qu'elle.

STANCES OU QUATRAINS.

Tout annonce d'un Dieu l'éternelle existence;
On ne peut le comprendre, on ne peut l'ignorer.
La voix de l'univers annonce sa puissance,
Et la voix de nos cœurs dit qu'il faut l'adorer.

Mortels, tout est pour votre usage;
Dieu vous comble de ses présents.
Ah ! si vous êtes son image,
Soyez comme lui bienfaisants.

Pères, de vos enfants guidez le premier âge;
Ne forcez point leur goût, mais dirigez leurs pas.
Etudiez leurs mœurs, leurs talents, leur courage:
On conduit la nature, on ne la change pas.

Enfant, crains d'être ingrat; sois soumis, doux, sincère:
Obéis, si tu veux qu'on t'obéisse un jour.
Vois ton Dieu dans ton père; un Dieu veut ton amour.
Que celui qui t'instruit te soit un nouveau père.

Qui s'élève trop s'avilit:
De la vanité naît la honte.
C'est par l'orgueil qu'on est petit:
On est grand quand on le surmonte.

L'esprit fut en tout temps le fils de la Nature.
Il faut dans ses atours de la simplicité;
Ne lui donnez jamais de trop grande parure:
Quand on veut trop l'orner on cache sa beauté.

PENSÉES DÉTACHÉES.

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux.
Œdipe, Acte I, Sc. 1ere.

Pourqu'on vous obéisse, obéissez aux lois.
Brutus, Ac. III, Sc. 5e.

Du triomphe à la chute il n'est souvent qu'un pas.
La Mort de César, Ac. I, Sc. 1ere.

Les mortels sont égaux: ce n'est point la naissance,
C'est la seule vertu qui fait leur différence.
Le Fanatisme, Ac. I, Sc. 4.

Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux.
Mérope, Ac. I, Sc. 3.

La parole donnée, y manquer est un crime.
Tancrède, Ac. I, Sc. 2.

A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère !
Ac. III, Sc. 1.

Tel brille au second rang qui s'éclipse au premier.
La Henriade, Chant I.

Les œuvres des humains sont fragiles comme eux.
Chant I.

C'est un poids bien pesant qu'un nom trop tôt fameux.
Chant III.

Dieu t'a fait pour l'aimer, et non pour le comprendre.
Chant VII.

Dieu fit la douce illusion
Pour les heureux fous du bel âge,
Pour les vieux fous l'ambition,
Et la retraite pour le sage.
Epître à M. de Boufflers.

Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.
Ep. à l'auteur du livre des Trois Imposteurs.

Les biens sont loin de nous, et les maux sont ici.
Ep. au roi de la Chine.

Inscription pour une Statue de l'Amour.

Qui que tu sois, voici ton maître;
Il l'est, le fut ou le doit être.

Le plaisir de l'esprit passe celui des yeux.
Sat. : les trois empereurs en Sorbonne.

Le bonheur nous appelle et fuit devant nos pas.
Le Temps présent.

Le malheur est partout, mais le bonheur aussi.

Discours sur l'homme, I.

Ferme en tes sentiments et simple dans ton cœur,
Aime la vérité, mais pardonne à l'erreur;
Fuis les emportements d'un zèle atrabilaire:
Ce mortel qui s'égare est un homme, est ton frère.
Sois sage pour toi seul, compatissant pour lui,
Fais ton bonheur enfin par le bonheur d'autrui.

Discours 2.

La modération est le trésor du sage.

Dis. 4.

Le travail est souvent le père du plaisir.

Dis. 4.

Il n'est point ici-bas de moisson sans culture.

Dis. 4.

Si du Dieu qui nous fit l'éternelle puissance
Eût à deux jours au plus borné notre existence,
Il nous aurait fait grâce; il faudrait consumer
Ces deux jours de la vie à lui plaire, à l'aimer.

Dis. 6.

C'est n'être bon à rien de n'être bon qu'à soi.

Dis. 7.

Le ciel même
A daigné tout nous dire en ordonnant qu'on aime.

Dis. 7.

Le ciel fit la vertu, l'homme en fit l'apparence.
Il peut la revêtir d'imposture et d'erreur,
Il ne peut la changer; son juge est dans son cœur.

Loi naturelle, 1ère partie.

On fuit le bien qu'on aime, on hait le mal qu'on fait.

2e partie.

La clémence a raison, et la colère a tort.

3e partie.

Le premier des devoirs, sans doute, est d'être juste,
Et le premier des biens est la paix de nos cœurs.

4e partie.

La loi dans tout état doit être universelle:
Les mortels, quels qu'ils soient, sont égaux devant elle.

4e partie.

PIERRE NÉRICAULT DESTOUCHES.

FRAGMENT DU PHILOSOPHE MARIÉ.

ACTE IV, SCÈNE III.

Géronte. Qu'est-ce qu'un philosophe? Un fou, dont le langage
N'est qu'un tissu confus de faux raisonnements;
Un esprit de travers, qui, par ses arguments,
Prétend en plein midi faire voir des étoiles;
Toujours après l'erreur courant à pleines voiles,
Quand il croit follement suivre la vérité;
Un bavard inutile à la société,
Coiffé d'opinions et gonflé d'hyperboles,
Et qui, vide de sens, n'abonde qu'en paroles.
Ariste. Modérez, s'il vous plaît, cette injuste fureur;
Vous êtes, je le vois, dans la commune erreur;
Vous peignez un pédant, et non un philosophe.
Géronte. Mais je les crois tous deux taillés en même étoffe.
Ariste. Non pas; le philosophe est sobre en ses discours,
Et croit que les meilleurs sont toujours les plus courts;
Que de la vérité l'on atteint l'excellence
Par la réflexion et le profond silence.
Le but d'un philosophe est de si bien agir
Que de ses actions il n'ait point à rougir.
Il ne tend qu'à pouvoir se maîtriser soi-même,
C'est là qu'il met sa gloire et son bonheur suprême.
Sans vouloir imposer par ses opinions
Il ne parle jamais que par ses actions.
Loin qu'en systèmes vains son esprit s'alambique,
Etre vrai, juste, bon, c'est son système unique.

Humble dans le bonheur, grand dans l'adversité,
Dans la seule vertu trouvant la volupté,
Faisant d'un doux loisir ses plus chères délices,
Plaignant les vicieux et détestant les vices,
Voilà le philosophe, et, s'il n'est ainsi fait,
Il usurpe un beau titre et n'en a pas l'effet.

JEAN PIERRE CLARIS DE FLORIAN.

LES DEUX VOYAGEURS.

Le compère Thomas et son ami Lubin
Allaient à pied tous deux à la ville prochaine.
Thomas trouve sur son chemin
Une bourse de louis pleine;
Il l'empoche aussitôt. Lubin d'un air content
Lui dit: Pour nous la bonne aubaine!
Non, répond Thomas froidement,
Pour nous n'est pas bien dit; pour moi, c'est différent.
Lubin ne souffle plus: mais, en quittant la plaine,
Ils trouvent des voleurs cachés au bois voisin.
Thomas tremblant, et non sans cause,
Dit: Nous sommes perdus! Non, lui répond Lubin,
Nous n'est pas le vrai mot; mais toi, c'est autre chose
Cela dit, il s'échappe à travers les taillis.
Immobile de peur, Thomas est bientôt pris:
Il tire la bourse, et la donne.

Qui ne songe qu'à soi, quand la fortune est bonne,
Dans le malheur n'a point d'amis.

LA BREBIS ET LE CHIEN.

La brebis et le chien, de tous les temps amis,
Se racontaient un jour leur vie infortunée.
Ah! disait la brebis, je pleure et je frémis,
Quand je songe aux malheurs de notre destinée.
Toi, l'esclave de l'homme, adorant des ingrats,
Toujours soumis, tendre et fidèle,
Tu reçois, pour prix de ton zèle,

Des coups, et souvent le trépas.
Moi, qui tous les ans les habille,
Qui leur donne du lait et qui fume leurs champs,
Je vois chaque matin quelqu'un de ma famille
Assassiné par ces méchants.
Leurs confrères les loups dévorent ce qui reste.
Victimes de ces inhumains,
Travailler pour eux seuls, et mourir par leurs mains,
Voilà notre destin funeste!
Il est vrai, dit le chien : mais crois-tu plus heureux
Les auteurs de notre misère?
Va, ma sœur, il vaut encor mieux
Souffrir le mal que de le faire.

LE VOYAGE.

Partir avant le jour, à tâtons, sans voir goutte,
Sans songer seulement à demander sa route,
Aller de chute en chute, et, se traînant ainsi,
Faire un tiers du chemin jusqu'à près de midi;
Voir sur sa tête alors s'amasser les nuages,
Dans un sable mouvant précipiter ses pas,
Courir, en essuyant orages sur orages,
Vers un but incertain où l'on n'arrive pas;
Détrompé vers le soir, chercher une retraite,
Arriver haletant, se coucher, s'endormir:
On appelle cela naître, vivre et mourir.
La volonté de Dieu soit faite!

LE SINGE QUI MONTRE LA LANTERNE MAGIQUE.

Un homme, qui montrait la lanterne magique,
Avait un singe dont les tours
Attirait chez lui grand concours.
Jacqueau, c'était son nom, sur la corde élastique
Dansait et voltigeait au mieux,
Puis faisait le saut périlleux,
Et puis sur un cordon, sans que rien le soutienne,
Le corps droit, fixe, d'aplomb,
Notre Jacqueau fait tout au long
L'exercice à la prussienne.

Un jour qu'au cabaret son maître était resté,
(C'était, je crois, un jour de fête),
Notre singe en liberté
Veut faire un coup de sa tête.
Il s'en va rassembler les divers animaux
Qu'il peut rencontrer dans la ville;
Chiens, chats, poulets, dindons, pourceaux
Arrivent bientôt à la file.
Entrez, entrez, Messieurs, criait notre Jacqueau.
C'est ici, c'est ici qu'un spectacle nouveau
Vous charmera gratis. Oui, Messieurs, à la porte
On ne prend point d'argent, je fais tout pour l'honneur.
A ces mots chaque spectateur
Va se placer, et l'on apporte
La lanterne magique ; on ferme les volets,
Et, par un discours fait exprès,
Jacqueau prépare l'auditoire.
Ce morceau vraiment oratoire
Fit baîller, mais on applaudit.
Content de son succès, notre singe saisit
Un verre peint, qu'il met dans sa lanterne.
Il sait comment on le gouverne,
Et crie, en le poussant: Est-il rien de pareil?
Messieurs, vous voyez le soleil,
Ses rayons, et toute sa gloire.
Voici présentement la lune, et puis l'histoire
D'Adam, d'Eve et des animaux.
Voyez, Messieurs, comme ils sont beaux!
Voyez la naissance du monde,
Voyez.... Les spectateurs, dans une nuit profonde,
Ecarquillaient les yeux, et ne pouvaient rien voir;
L'appartement, le mur, tout était noir.
Ma foi, disait un chat, de toutes les merveilles
Dont il étourdit nos oreilles,
Le fait est que je ne vois rien.
— Ni moi non plus, disait un chien.
— Moi, disait un dindon, je vois bien quelque chose;
Mais je ne sais pour quelle cause
Je ne distingue pas très bien.

Pendant tout ce discours, le Cicéron moderne
Parlait éloquemment, et ne se lassait point;
Il n'avait oublié qu'un point:
C'était d'eclairer sa lanterne.

GILBERT.

ADIEUX À LA VIE.

J'ai révélé mon cœur au dieu de l'innocence;
Il a vu mes pleurs pénitents;
Il guérit mes remords, il m'arme de constance;
Les malheureux sont ses enfants.

Mes ennemis, riant, ont dit dans leur colère:
Qu'il meure, et sa gloire avec lui!
Mais à mon cœur calmé le Seigneur dit en père:
Leur haine sera ton appui.

A tes plus chers amis ils ont prêté leur rage;
Tout trompe ta simplicité;
Celui que tu nourris court vendre ton image
Noire de sa méchanceté.

Mais Dieu t'entend gémir, Dieu vers qui te ramène
Un vrai remords né des douleurs,
Dieu qui pardonne enfin à la nature humaine
D'être faible dans les malheurs.

J'éveillerai pour toi la pitié, la justice
De l'incorruptible avenir;
Eux-même épureront, par leur long artifice,
Ton honneur qu'ils pensent ternir.

Soyez béni, mon Dieu, vous qui daignez me rendre
L'innocence et son noble orgueil,
Vous qui, pour protéger le repos de ma cendre,
Veillerez près de mon cercueil!

Au banquet de la vie infortuné convive
J'apparus un jour, et je meurs.
Je meurs, et sur ma tombe, où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.

Salut, champs que j'aimais, et vous, douce verdure,
Et vous, riant exil des bois!
Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,
Salut pour la dernière fois!

Ah! puissent voir longtemps votre beauté sacrée
Tant d'amis sourds à mes adieux!
Qu'ils meurent pleins de jours, que leur mort soit pleurée,
Qu'un ami leur ferme les yeux!

LEFRANC DE POMPIGNAN (1709-1784).

Ce poète est peut-être moins connu par ses œuvres que par l'épigramme de Voltaire sur ses poèmes sacrés:

Sacrés ils sont, car personne n'y touche.

Mais Voltaire était son ennemi, et néanmoins il applaudit un jour la strophe suivante d'une ode sur la mort de Jean Baptiste Rousseau; il ignorait que Lefranc de Pompignan en fût l'auteur·

Le Nil a vu sur ses rivages
Les noirs habitants des déserts
Insulter, par leurs cris sauvages,
L'astre éclatant de l'univers.
Cris impuissants, fureurs bizarres!
Tandis que ces monstres barbares
Poussaient d'insolentes clameurs,
Le dieu, poursuivant sa carrière,
Versa des torrents de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs.

PIRON.

ÉPITAPHE.

Ci-gît . . . qui? . . . Peu de chose . . . rien.
Partant, amis, si désirez connaître
Ce que je fus? . . . Je ne voulus rien être.
Je vécus nul, et certes je fis bien.
Car, après tout, bien fou qui se propose,
De rien venu, puis redevenant rien,
D'être ici-bas, en passant, quelquechose.

ÉPIGRAMME SUR M. DE LA CONDAMINE, REÇU À L'ACADÉMIE.

La Condamine est aujourd'hui
Reçu dans la troupe immortelle.
Il est bien sourd : tant mieux pour lui;
Mais non muet : tant pis pour elle.

ÉPIGRAMME SUR LA TRADUCTION DES LAMENTATIONS DE JÉRÉMIE PAR M. D'ARNAUD.

Savez-vous pourquoi Jérémie
Se lamentait toute sa vie ?
C'est qu'en prophète il prévoyait
Qu'Arnaud le traduirait.

ECOUCHARD LEBRUN,

surnommé Lebrun-Pindare, 1729–1807, a composé des Odes, des Elégies, des Epitres et des Epigrammes. D'un caractère caustique et peu honorable, il est surtout connu par ces dernières, et par son Ode sur le vaisseau le Vengeur.

ÉPIGRAMMES.

I.

Eglé, belle et poète, a deux petits travers:
Elle fait son visage, et ne fait pas ses vers.

II.

Dialogue entre un pauvre poète et l'auteur.

On vient de me voler.—Que je plains ton malheur !
—Tous mes vers manuscrits.—Que je plains le voleur !

III.

Sur un mauvais auteur.

En prose, en vers, Lubin compose.
Et je ne sais par quel travers
Il met trop de vers dans sa prose,
Et trop de prose dans ses vers.

IV.

Défense de La Harpe.

Non, La Harpe au serpent jamais n'a ressemblé;
Le serpent siffle, et La Harpe est sifflé.

V.

Pourquoi, sans l'écouter, applaudis-tu Clitandre ?
— C'est que j'aime bien mieux l'applaudir que l'entendre.

VI.

Au médecin Bouvard.

Puisqu'il faut qu'on m'expédie,
J'aime autant, docte assassin,
Mourir de la maladie
Que mourir du médecin.

VII.

Bon Dieu! l'aimable siècle où l'homme dit à l'homme:
Soyons frères . . . ou je t'assomme.

VIII.

Impromptu.

Le papillon, chose frivole,
Près de la fleur coquette est assez bien placé:
Le papillon est une fleur qui vole,
La fleur un papillon fixé.

Les épigrammes de Lebrun lui valaient quelquefois de bonnes ripostes. Il avait dit du poète Baour-Lormian:

Sottise entretient la santé:
Baour s'est toujours bien porté.

Celui-ci répondit:

Lebrun de gloire se nourrit,
Aussi voyez comme il maigrit.

Il faut ajouter que Lebrun trouva le moyen de riposter subtilement, en changeant l'orthographe de ce dernier mot:

Aussi voyez comme il m'aigrit.

LOUIS MARCELLIN DE FONTANES (1761-1821).

Poète élégant et pur, Fontanes a cultivé le genre descriptif et a écrit le Jour des morts, les Tombeaux de St. Denis et une traduction de l'Essai sur l'homme de Pope. Il était grand-maître de l'Université sous Napoléon, et encouragea les premiers essais de Chateaubriand, qu'il aida à voir clair dans sa propre intelligence.

MON ANNIVERSAIRE.

La vieillesse déjà vient avec les souffrances ;
Que m'offre l'avenir ? De courtes espérances;
Que m'offre le passé ? Des fautes, des regrets.
Tel est le sort de l'homme. Il s'éclaire avec l'âge;
Mais que sert d'être sage,
Quand le terme est si près ?

Le passé, le présent, l'avenir, tout m'afflige.
La vie à son déclin est pour moi sans prestige;
Dans le miroir du temps elle perd ses appas.
Plaisirs, allez chercher l'amour et la jeunesse;
Laissez-moi ma tristesse,
Et ne l'insultez pas.

ANDRIEUX (1759-1833).

François-Guillaume-Jean-Stanislas Andrieux, né à Strasbourg, professeur de littérature au Collège de France et Secrétaire perpétuel de l'Académie, a laissé la réputation d'un homme d'esprit et du caractère le plus aimable. Il écrivit quelques amusantes comédies et des contes spirituels, dont les plus connus sont le Meunier de Sans-Souci et la Promenade de Fénelon.

LE MEUNIER DE SANS-SOUCI.

L'homme est dans ses écarts un étrange problème.
Qui de nous en tout temps est fidèle à soi-même?
Le commun caractère est de n'en point avoir:
Le matin incrédule, on est dévot le soir.
Tel s'élève et s'abaisse, au gré de l'atmosphère,
Le liquide métal balancé dans le verre.
L'homme est bien variable, et ces malheureux rois,
Dont on dit tant de mal, ont du bon quelquefois.
J'en conviendrai sans peine, et ferai mieux encore,
J'en citerai pour preuve un trait qui les honore.
Il est de ce héros, de Frédéric second,
Qui, tout roi qu'il était, fut un penseur profond,
Redouté de l'Autriche, envié dans Versailles,
Cultivant les beaux-arts au sortir des batailles,
D'un royaume nouveau la gloire et le soutien,
Grand roi, bon philosophe, et fort mauvais chrétien.

Il voulait se construire un agréable asile,
Où, loin d'une étiquette arrogante et futile,
Il pût, non végéter, boire et courir les cerfs,
Mais des faibles humains méditer les travers,
Et, mêlant la sagesse à la plaisanterie,
Souper avec d'Argens, Voltaire et Lamettrie.

Sur le riant coteau par le prince choisi
S'élevait le moulin du meunier Sans-Souci.
Le vendeur de farine avait pour habitude
D'y vivre au jour le jour, exempt d'inquiétude,
Et, de quelque côté que vint souffler le vent,
Il y tournait son aile, et s'endormait content.

Fort bien achalandé grâce à son caractère,
Le moulin prit le nom de son propriétaire.
Et des hameaux voisins les filles, les garçons
Allaient à Sans-Souci pour danser aux chansons,
Sans-Souci ! . . . ce doux nom d'un favorable augure
Devait plaire aux amis des dogmes d'Epicure.
Frédéric le trouva conforme à ses projets,
Et du nom d'un moulin honora son palais.

Hélas ! est-ce une loi sur notre pauvre terre
Que toujours deux voisins auront entre eux la guerre ;
Que la soif d'envahir et d'étendre ses droits
Tourmentera toujours les meuniers et les rois ?
En cette occasion le roi fut le moins sage;
Il lorgna du voisin le modeste héritage.
On avait fait des plans fort beaux sur le papier,
Où le chétif enclos se perdait tout entier.
Il fallait sans cela renoncer à la vue,
Rétrécir les jardins, et masquer l'avenue.

Des bâtiments royaux l'ordinaire intendant
Fit venir le meunier, et d'un ton important:
"Il nous faut ton moulin; que veux-tu qu'on t'en donne ?
— Rien du tout, car j'entends ne le vendre à personne.
Il vous faut est fort bon.... mon moulin est à moi
Tout aussi bien au moins que la Prusse est au roi.
— Allons, ton dernier mot, bonhomme, et prends y garde.
— Faut-il vous parler clair ? — Oui. — C'est que je le garde.
Voilà mon dernier mot." Ce refus effronté
Avec un grand scandale au prince est raconté.
Il mande auprès de lui le meunier indocile,
Presse, flatte, promet; ce fut peine inutile.
Sans-Souci s'obstinait. "Entendez la raison,
Sire, je ne peux pas vous vendre ma maison.
Mon vieux père y mourut, mon fils y vient de naître;
C'est mon Potsdam à moi. Je suis tranchant peut-être;
Ne l'êtes-vous jamais ? Tenez, mille ducats
Au bout de vos discours ne me tenteraient pas.
Il faut vous en passer; je l'ai dit, j'y persiste."

Les rois malaisément souffrent qu'on leur résiste.
Frédéric, un moment par l'humeur emporté:
"Parbleu ! de ton moulin c'est bien être entêté;
Je suis bon de vouloir t'engager à le vendre.
Sais-tu que sans payer je pourrais bien le prendre ?

Je suis le maître! — Vous!... de prendre mon moulin?
Oui, si nous n'avions pas des juges à Berlin.

Le monarque à ce mot revient de son caprice.
Charmé que sous son règne on crût à la justice,
Il rit, et se tournant vers quelques courtisans:
"Ma foi, Messieurs, je crois qu'il faut changer nos plans.
Voisin, garde ton bien; j'aime fort ta réplique."

Qu'aurait-on fait de mieux dans une république?
Le plus sûr est pourtant de ne pas s'y fier?
Ce même Frédéric, juste envers un meunier,
Se permit mainte fois telle autre fantaisie:
Témoin ce certain jour qu'il prit la Silésie,
Qu'à peine sur le trône, avide de lauriers,
Epris du vain renom qui séduit les guerriers,
Il mit l'Europe en feu. Ce sont là jeux de prince:
On respecte un moulin, on vole une province.

ROUGET DE L'ISLE (1760–1836).

Joseph Rouget de l'Isle est célèbre comme l'auteur du chant patriotique, connu sous le nom de la Marseillaise. Il la composa, pendant qu'il était en garnison à Strasbourg, pour répondre aux projets d'envahissement de l'étranger. Elle devint un des chants nationaux de la France. En voici quelques strophes:

Allons, enfants de la patrie,
Le jour de gloire est arrivé.
Contre nous de la tyrannie
L'étendard sanglant est levé.
Entendez-vous dans les campagnes
Mugir ces féroces soldats?
Ils viennent jusque dans nos bras
Egorger nos fils, nos compagnes!
Aux armes, citoyens! Formez vos bataillons!
Marchons! Qu'un sang impur abreuve nos sillons!

Que veut cette horde d'esclaves,
Contre nous en vain conjurés?

Pour qui ces ignobles entraves,
Ces fers dès longtemps préparés?
Français, pour nous! ah! quel outrage!
Quels transports il doit exciter!
C'est nous qu'on ose méditer
De rendre à l'antique esclavage.
Aux armes, citoyens! Formez vos bataillons!
Marchons! Qu'un sang impur abreuve nos sillons!

Tremblez, tyrans, et vous, perfides,
L'opprobre de tous les partis,
Tremblez! vos projets parricides
Vont enfin recevoir leur prix.
Tout est soldat pour vous combattre:
S'ils tombent, nos jeunes héros,
La terre en produit de nouveaux
Contre vous tout prêts à se battre.
Aux armes, citoyens! Formez vos bataillons!
Marchons! Qu'un sang impur abreuve nos sillons!

Amour sacré de la patrie,
Conduis, soutiens nos bras vengeurs.
Liberté, liberté chérie,
Combats avec tes défenseurs.
Sous nos drapeaux que la victoire
Accoure à tes mâles accents,
Que tes ennemis expirants
Voient ton triomphe et notre gloire!
Aux armes, citoyens! Formez vos bataillons!
Marchons! Qu'un sang impur abreuve nos sillons!

ANDRÉ CHÉNIER.

LA JEUNE CAPTIVE.

"L'épi naissant mûrit de la faulx respecté;
Sans crainte du pressoir, le pampre tout l'été
Boit les doux présents de l'aurore;
Et moi, comme lui belle, et jeune comme lui,
Quoi que l'heure présente ait de trouble et d'ennui,
Je ne veux point mourir encore.

"Qu'un stoïque aux yeux secs vole embrasser la mort,
Moi je pleure et j'espère; au noir souffle du nord
Je plie et relève ma tête.
S'il est des jours amers, il en est de si doux!
Hélas! quel miel jamais n'a laissé de dégoûts?
Quelle mer n'a point de tempête?

"L'illusion féconde habite dans mon sein.
D'une prison sur moi les murs pèsent en vain,
J'ai les ailes de l'espérance.
Echappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,
Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel
Philomèle chante et s'élance.

"Est-ce à moi de mourir? Tranquille je m'endors,
Et tranquille je veille, et ma veille au remords
Ni mon sommeil ne sont en proie.
Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux;
Sur des fronts abattus mon aspect dans ces lieux
Ranime presque de la joie.

"Mon beau voyage encore est si loin de sa fin!
Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin
J'ai passé les premiers à peine.
Au banquet de la vie à peine commencé
Un instant seulement mes lèvres ont pressé
La coupe en mes mains encor pleine.

"Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la moisson,
Et comme le soleil, de saison en saison,
Je veux achever mon année.
Brillante sur ma tige et l'honneur du jardin,
Je n'ai vu luire encor que les feux du matin,
Je veux achever ma journée.

"O mort! tu peux attendre; éloigne, éloigne-toi;
Va consoler les cœurs que la honte, l'effroi,
Le pâle désespoir dévore.
Pour moi Palès encore a des asiles verts,
Les amours des baisers, les Muses des concerts!
Je ne veux point mourir encore!"

Ainsi, triste et captif, ma lyre toutefois
S'éveillait, écoutant ces plaintes, cette voix,
Ces vœux d'une jeune captive,
Et, secouant le faix de mes jours languissants,
Aux douces lois des vers je pliai les accents
De sa bouche aimable et naïve.

Ces chants, de ma prison témoins harmonieux,
Feront à quelque amant des loisirs studieux
Chercher quelle fut cette belle:
La grâce décorait son front et ses discours,
Et, comme elle, craindront de voir finir leurs jours
Ceux qui les passeront près d'elle.

ARNAULT.

A. V. Arnault, 1766–1834, composa les tragédies de Marius, de Lucrèce et de Germanicus, des fables et des poésies diverses. Le charmant petit poème suivant est connu de tout le monde:

LA FEUILLE.

"De ta tige détachée,
Pauvre feuille desséchée,
Où vas-tu?—Je n'en sais rien.
L'orage a brisé le chêne
Qui seul était mon soutien;
De son inconstante haleine
Le zéphyr ou l'aquilon,
Depuis ce jour, me promène
De la forêt à la plaine,
De la montagne au vallon.
Je vais où le vent me mène,
Sans me plaindre ou m'effrayer;
Je vais où va toute chose,
Où va la feuille de rose
Et la feuille de laurier."

MILLEVOYE.

Ch. H. Millevoye, 1788–1816, est un poète descriptif et élégiaque, qui a eu quelques heureuses inspira-

tions, pleines de grâce, de tendresse et de mélancolie. Son chef-d'œuvre est l'élégie suivante :

LA CHUTE DES FEUILLES.

De la dépouille de nos bois,
  L'automne avait jonché la terre :
  Le bocage était sans mystère,
Le rossignol était sans voix.

Triste et mourant, à son aurore
  Un jeune malade, à pas lents,
Parcourait une fois encore
  Le bois cher à ses premiers ans.
" Bois, que j'aime ! adieu . . . je succombe;
  Votre deuil me prédit mon sort;
Et dans chaque feuille qui tombe
  Je vois un présage de mort.
Fatal oracle d'Epidaure,
  Tu m'as dit: — Les feuilles des bois
A tes yeux jauniront encore,
  Mais c'est pour la dernière fois.
L'éternel cyprès t'environne :
Plus pâle que la pâle automne
  Tu t'inclines vers le tombeau.
Ta jeunesse sera flétrie
Avant l'herbe de la prairie
  Avant les pampres du coteau —
Et je meurs! . . . . De leur froide haleine
  M'ont touché les sombres autans,
Et j'ai vu comme une ombre vaine
  S'évanouir mon beau printemps.
Tombe, tombe, feuille éphémère !
  Voile aux yeux ce triste chemin,
Cache au désespoir de ma mère
  La place où je serai demain.
Mais vers la solitaire allée,

Si mon amante, échevelée,
  Venait pleurer quand le jour fuit,
  Eveille par ton léger bruit
Mon ombre un instant consolée!"

Il dit, s'éloigne.... et sans retour!....
  La dernière feuille qui tombe
A signalé son dernier jour.
  Sous le chêne on creusa sa tombe....
Mais son amante ne vint pas
  Visiter la pierre isolée,
  Et le pâtre de la vallée
Troubla seul du bruit de ses pas
  Le silence du mausolée.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

Le 18e siècle se termine par la grande Révolution française. Celle-ci, ensanglantée par le règne de la Terreur et amoindrie par les petits hommes du Directoire, aboutit au despotisme de l'Empire.

Napoléon rétablit l'ordre, et gouverna par la force. Ambitieux de toutes les gloires, il aurait bien voulu les couronner par celle des lettres et des arts. Mais les chefs-d'œuvre ne sont pas marchandises de commande. Il ne suffit pas, pour en faire éclore, d'être maître et de vouloir. Certaines conditions sont indispensables, desquelles la principale est peut-être la liberté.

Ce n'est qu'après la chute de Napoléon, sous la monarchie tempérée de liberté, de 1815 à 1848, que se produisit en France le grand mouvement des idées au 19e siècle. Il y eut alors une véritable explosion d'activité intellectuelle, de passion littéraire. Un des signes en fut l'apparition d'une nouvelle doctrine, qu'on a appelée le romantisme. C'était la revanche de l'imagination et du sentiment sur l'esprit de discipline et de tradition. Malheureusement cette réaction de la liberté individuelle contre l'autorité et la règle eut le sort de toutes les réactions effrénées : elle mourut de ses propres excès.

D'un autre côté, à la suite de l'impulsion donnée aux études scientifiques, la science, avec sa rigidité de méthode et son indifférence à l'idéal, pénétra dans la littérature. La critique, l'histoire, les travaux d'érudition en profitèrent ; il n'en fut pas de même de la

poésie et des œuvres de fiction. Là l'esprit scientifique donna naissance au réalisme.

Si cette forme de l'art s'était contentée d'être un viril et loyal effort vers le vrai, tout eût été pour le mieux ; mais les partisans des méthodes nouvelles versèrent dans un naturalisme grossier. Impatients de tout frein, de toute règle, ils oublièrent même celles du bon goût et du bon sens.

Ainsi, à la fin du siècle, en regardant en arrière, on voit, après les transports d'une activité fiévreuse et les élans des plus nobles aspirations, plus de vaines prétentions que de promesses réalisées, de belles tentatives sans grands résultats, de beaux jours sans lendemain.

Cependant le 19e siècle ne le cède à aucun autre sous le rapport du nombre et de l'importance des productions littéraires ; il est même au premier rang par la valeur de ses travaux historiques et critiques, et par ses nouveautés en poésie et dans le roman.

Deux illustres écrivains marquent d'une manière éclatante la transition du 18e siècle au 19e; c'est M. de Chateaubriand et Mme. de Staël.

CHATEAUBRIAND.

Chateaubriand naquit en 1768, une année avant Napoléon. Il avait vingt ans quand éclata la Révolution française. Royaliste par tradition de famille, il eut à vivre hors de son pays jusqu'en 1800, quand Bonaparte ouvrit aux émigrés les portes de la France. Il avait passé la plus grande partie de son temps en Angleterre.

Napoléon aurait voulu attacher Chateaubriand à sa fortune, mais il ne le put. Chateaubriand se tint à l'écart, voyageant et écrivant, jusqu'après la Restauration des Bourbons en 1815.

Il servit la cause de ces derniers avec zèle et dévouement, fut pair de France, ministre des affaires étrangères, ambassadeur en Angleterre.

A la révolution de 1830, qui renversa la branche

aînée des Bourbons, il rentra dans la vie privée et n'en sortit plus. Il mourut à l'avénement de la deuxième république en 1848.

Ses principales œuvres sont : le Génie du Christianisme, Atala, René, le dernier des Abencérages, les Martyrs, l'Itinéraire de Paris à Jérusalem et les Mémoires d'Outre-tombe.

Chateaubriand est de l'école de Jean Jacques Rousseau, sentimental, éloquent, et quelque peu déclamateur. Il est poète par l'imagination. Son style est brillant. Il excelle dans les descriptions.

De caractère il était porté à l'orgueil et à l'égoïsme, quoique fidèle à ses convictions et dévoué à ses amis.

MME. DE STAËL.

Mme. de Staël était la fille unique de Necker, banquier de Genève et ensuite ministre des finances du roi Louis XVI. Elle naquit à Paris en 1766.

A de brillantes qualités intellectuelles elle unissait un grand cœur. Son talent de conversation était prodigieux. Quelqu'un disait après l'avoir entendue causer : Si j'étais roi, j'ordonnerais que Mme. de Staël me parlât toujours.

Elle était l'ennemie de tout despotisme. Napoléon lui fit sentir le sien en la persécutant. Il lui interdit le séjour de Paris, l'éloigna de ses amis, lui rendit la France inhabitable. Elle la quitta et s'enfuit de l'envahisseur de l'Europe en Suisse, en Allemagne, en Russie, en Angleterre. Elle ne revint qu'après sa chute en 1815 et mourut en 1819.

Ses principales œuvres sont : L'influence des passions, la Littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales, Delphine, Corinne, l'Allemagne, Considérations sur la Révolution française et Dix années d'exil.

L'impression qu'elles font a quelquechose d'élevé et de bienfaisant. On y admire la richesse de l'imagination, la chaleur du sentiment et une force d'intelligence qui se rencontre rarement chez une femme.

POÉSIE.

BÉRANGER.

Béranger naquit à Paris en 1780, chez son grand-père, et fut élevé par une tante qu'il aima comme une mère. Il fut tour-à-tour garçon d'auberge, imprimeur, et commis dans les bureaux de l'Université.

C'est en imprimant les autres qu'il apprit la grammaire, l'orthographe et la versification. L'amour de la France le fit poète, et, comme La Fontaine pour s'immortaliser avait trouvé la fable, Béranger trouva la chanson.

Il en composa plusieurs volumes. Quelques unes sont des chefs-d'œuvre de sentiment, d'esprit et de style. Les plus connues sont : Le roi d'Yvetot, la Sainte alliance des peuples, les Oiseaux, mon Ame, mon Habit, la Bonne Vieille, les Etoiles qui filent, le Cinq Mai, les Hirondelles, le Vieux Sergent, le Voyage imaginaire, les Souvenirs du Peuple, les Fous, Souvenirs d'enfance.

Béranger aurait pu être riche, s'il l'avait voulu; il se contenta d'être indépendant. Il fut modéré, bienveillant et sage. Le seul mauvais service qu'il rendit au pays, ce fut d'aider à donner un regain de popularité au nom fatal de Napoléon. Il ne savait pas ce que ce nom cachait de pièges, de trahisons et de malheurs.

Il mourut en 1857, et le gouvernement fit au poète-citoyen, qui n'avait jamais voulu rien être, de pompeuses funérailles aux frais de l'Etat.

LAMARTINE.

Alphonse de Lamartine naquit en 1790 à Mâcon. Sa mère tendre et pieuse exerça une profonde influence sur son caractère et sur son talent. L'un et l'autre sont marqués par une noblesse et une élévation peu communes dans le monde.

En 1820 il publia les Premières Méditations. C'est

un des événements de l'époque. L'auteur y gagna d'un coup la célébrité, la langue française un de ses plus touchants chefs-d'œuvre.

Il est à regretter que Lamartine ait jamais quitté la poésie pour la politique. Le rôle actif, et un moment utile et glorieux qu'il joua pendant la révolution de 1848, fut de courte durée ; il en sortit désenchanté, ruiné, et, dans sa vieillesse, condamné, pour relever sa fortune et son nom, à un travail qui était au-dessus de ses forces et à des humiliations qu'il n'avait pas méritées. Il mourut en 1869.

Ses principales œuvres sont : les Méditations poétiques, les Harmonies religieuses, le Voyage en Orient, Jocelyn, l'Histoire des Girondins, les Confidences (Graziella).

Un des grands charmes de la poésie de Lamartine, c'est qu'elle est sincère. Elle vient du cœur. L'émotion en est entraînante, la magnificence d'expression et l'harmonie incomparables. Si l'auteur de pièces telles que le Lac, la Prière, l'Ode à Byron, le Crucifix, avait eu, pour modérer son imagination et châtier son éloquence, une raison plus forte et un goût plus sûr, s'il avait été moins abondant, plus laborieux et plus sévère pour lui-même, il aurait été le premier poète de sa génération, dont il fut un des plus illustres.

VICTOR HUGO.

Victor Hugo commença en 1802 une des carrières les plus longues et les plus glorieuses de l'histoire des lettres. Il naquit à Besançon. Son génie poétique s'annonça de bonne heure. Chateaubriand l'appelait un enfant sublime.

Cet enfant, en avançant en âge, eut l'ambition non seulement d'être un grand poète, mais un chef d'école, un oracle. Il fut celui de l'école romantique.

Le besoin de faire du nouveau et d'être original était une condition de ce rôle dangereux. Cela lui fit produire des œuvres, où se rencontrent les plus grandes beautés et les plus grandes difformités.

On y est frappé par les variations de sa foi religieuse et politique. Il commença par être royaliste et catholique, et finit par adopter les doctrines les plus radicales de la démocratie moderne.

Sa haine implacable de Napoléon III, qu'il appelle Napoléon le petit, est bien connue, ainsi que son exil de France depuis l'avénement jusqu'à la chute de l'empire.

Victor Hugo est certainement un génie extraordinaire ; mais il ne garde de mesure en rien. Il avait sa secte, ses adorateurs. Parmi eux on l'appelait "le maître," et l'on applaudissait à tout ce qu'il disait ou écrivait, même quand cela n'avait pas le sens commun.

La critique n'a jamais eu d'action sur lui ; il se croyait infaillible. Ses défauts se font le plus sentir dans ses romans et dans ses drames. Ce sont les œuvres d'un artiste qui se place trop au-dessus des règles de son art.

Comme poète lyrique il est admirable. Plus que tout autre il a le souffle puissant, l'accent ému, le trait hardi, le mot pittoresque, la rime sonore, la force et la grâce, et le don suprême de convertir l'idée en image.

Ses principales œuvres poétiques sont : les Odes et Ballades, les Orientales, les Feuilles d'automne, les Voix Intérieures, les Chants du Crépuscule, les Rayons et Ombres, les Contemplations, les Châtiments, la Légende des siècles et l'Année terrible. Son drame le plus estimé est Hernani, et parmi ses romans celui de Notre-Dame de Paris est considéré comme le meilleur ; celui des Misérables en est le plus populaire.

Il mourut le 22 mai 1885 à l'âge de 83 ans.

ALFRED DE MUSSET.

Alfred de Musset naquit le 11 décembre 1810. Pour connaître sa vie il suffit en quelque sorte de lire ses ouvrages. On y trouve l'histoire de son cœur.

Il fit de bonnes études au collège Bourbon, publia son premier volume à 18 ans, fut célèbre à vingt et un, donna en dix ans dix volumes de vers, de romans et

de théâtre, au milieu de la vie mondaine la plus agitée et la plus troublante, à partir de sa trentième année ne produisit plus que quelques œuvres légères en prose et en vers, et mourut le premier mai 1857, à 46 ans, d'une maladie de cœur, dont le dénouement fatal fut haté par sa manière de vivre. Il avait été reçu à l'Académie en 1852.

Il eut pour amis Victor Hugo et les hommes de lettres qui l'entouraient, George Sand, Mlle. Rachel, des hommes et des femmes du monde, surtout M. Buloz, le fondateur de la Revue des Deux Mondes, dans laquelle presque tous ses ouvrages ont paru avant la publication en volumes.

Ses principaux ouvrages sont: en vers, Premières poésies, Poésies nouvelles; en prose, les Caprices de Marianne, Fantasio, On ne badine pas avec l'amour, la Confession d'un enfant du siècle, le Chandelier, Il ne faut jurer de rien, le Caprice, Croisilles, Mimi Pinson, Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée.

Ses œuvres dramatiques ne devinrent populaires qu'à partir du succès du Caprice avec la célèbre comédienne Madame Allan, en 1847, après dix ans de publication.

Alfred de Musset eut beaucoup de succès comme homme du monde. Il avait tout ce qu'il fallait pour cela, belle figure, manières distinguées, élégance de gentilhomme spirituel et sympathique. Excessif dans ses sentiments, il était tourmenté du besoin de plaire et d'être aimé. Incapable d'ailleurs d'aimer sérieusement et avec constance, il éprouva des déceptions amères. Il n'eut pas la force de se sauver par l'action, par un travail salutaire, et, après avoir cherché dans le plaisir ce qui n'y est pas, dégoûté de tout, il quitta la vie disant qu'il n'y avait connu rien de bon "que d'avoir quelquefois pleuré."

C'est à la sincérité de son émotion que tient le charme de sa poésie. On le lit avec un sentiment que peu de poètes ont le don d'inspirer, la confiance. Il a une profonde sensibilité, une grande fraîcheur d'ima-

gination, une grâce piquante, infiniment d'esprit et une pointe de fantaisie délicieuse.

Ses poèmes les plus populaires sont des élégies d'amour, et pour lui l'élégie est la peinture de la souffrance morale sous toutes les formes. C'est une des âmes qu'on ait vues les plus naïvement curieuses de douleurs, un talent à la fois simple et raffiné, qui a touché au génie par la profondeur et la puissance de la sensibilité.

Henri Heine disait : La muse de la comédie l'a baisé sur les lèvres, et la muse de la tragédie sur le cœur.

Ses poèmes les plus connus se trouvent dans le recueil des Poésies nouvelles et sont : les Nuits de Mai, d'Août, d'Octobre et de Décembre, la Lettre à Lamartine, les Stances à la Malibran, l'Espoir en Dieu, Tristesse et le Souvenir.

AUTRES POÈTES.

CASIMIR DELAVIGNE. (1773-1843.)

Les Messéniennes. — Les Vêpres Siciliennes, les Enfants d'Edouard (Tragédies). — L'Ecole des Vieillards (Comédie).

ALFRED DE VIGNY. (1799-1863.)

Eloa et autres poèmes. — Les Destinées. Il est aussi l'auteur des romans de Cinq-Mars et de Stello, et des drames de la Maréchale d'Ancre et de Chatterton.

THÉOPHILE GAUTIER. (1808-1872.)

Emaux et Camées.

VICTOR DE LAPRADE. (1812-1883.)

Odes et poèmes. — Poèmes evangéliques. — Symphonies. — Pernette. — Le Livre d'un père.

CHARLES MARIE RENÉ LECONTE DE L'ISLE.
(1818–1894.)

Poèmes antiques. — Poèmes barbares. — Poèmes tragiques.

EUGÈNE MANUEL. (1823–)

Pages intimes. — Les Ouvriers. — Pendant la guerre, Poèmes populaires.

RENÉ FRANÇOIS ARMAND SULLY-PRUDHOMME.
(1839–)

Stances et Poèmes. — Les Épreuves. — Les Solitudes. — La Justice. — Le Bonheur.

FRANÇOIS COPPÉE. (1842–)

Le Reliquaire. — Intimités. — Poèmes modernes. — Récits et Elégies.

PAUL DEROULÈDE. (1846–)

Les Chants du Soldat.

ROMAN.

GEORGE SAND.

Lucile Aurore Dupin, baronne Dudevant par son mariage, et connue comme écrivain sous le nom de plume de George Sand, naquit à Paris en 1804. Elle fut élevée quelque temps par sa mère, puis par sa grand'mère Mme. Dupin. Ni l'une ni l'autre n'eurent sur elle une influence durable, et l'on peut dire qu'elle s'éleva à peu près seule.

Son enfance et son adolescence se passèrent dans le Berri, dans ces ravins mystérieux, ces landes mélancoliques, ces traînes (chemins creux) qu'elle a toujours adorées.

A seize ans on la maria. M. Dudevant ne semble avoir eu d'autre défaut que d'être un homme ordi-

naire, défaut capital aux yeux d'une femme supérieure.

Après dix années de vie commune ils se séparèrent à l'amiable, et Mme. Dudevant avec ses deux enfants, un garçon et une fille, alla à Paris vivre de son travail.

Connaissant M. de Latouche, son compatriote et directeur d'un petit journal littéraire, elle s'exerça d'abord au journalisme. Latouche s'apercevant que ce n'était pas la voie de son talent la poussa au roman. Elle essaya, et réussit. C'était là sa vocation. En collaboration avec Jules Sandeau, elle écrivit le petit roman de Rose et Blanche. Seule ensuite elle lança quelques mois après Indiana, signée George Sand. Le succès fut considérable. La baronne Dudevant n'existait plus, George Sand la fit oublier.

Dès lors elle ne quitta plus la plume. Elle produisit avec une fécondité intarissable, avec une ponctualité de notaire, comme disait son ami Buloz, directeur de la Revue des Deux Mondes. En moyenne elle écrivit deux volumes par an. Sa facilité de travail était incroyable; elle ne relisait guère, et ne raturait jamais. Elle aimait à s'instruire, lisait beaucoup, causait bien et écoutait mieux encore. Ses opinions, un peu changeantes et ouvertes à l'influence de ses amis, étaient quelquefois de celles qui étonnent dans une femme. Il y avait quelque chose de romanesque dans son caractère et dans sa vie. Elle en passa la dernière partie dans son château de Nohant en Berri, vigoureuse, infatigable, bienfaisante, vénérée et aimée. On l'appelait la bonne dame de Nohant. Elle mourut le 8 juin 1876. Le dernier mot de sa mère, un peu vaine, avait été : "Arrange-moi les cheveux ;" ses dernières paroles à elle, furent : "Ne détruisez pas la verdure." Elle songeait sans doute à ces beaux paysages de campagne qu'elle avait si bien décrits et tant aimés.

George Sand, qui, dans un certain sens, n'était pas une femme irréprochable, était en somme une per-

sonnalité remarquable et fort bien équilibrée. Elle avait l'imagination ardente, et avec cela un très solide bon sens. Elle était bien plus sage que ses lectrices, et a inspiré bien plus de folies qu'elle n'en a fait. A l'une d'elles, qu'un de ses livres enflamme un peu trop, elle dit : N'allez pas vous aviser de copier mon héroïne. Admirez la si vous voulez, et, le livre fermé, soyez une bonne femme toute simple.

Si elle a eu des liaisons compromettantes, elle eut des amitiés qui lui font le plus grand honneur, des amitiés de la vie, d'une fidélité inaltérable, d'un dévouement continu. Jamais femme n'a poussé plus loin les hautes qualités de l'honnête homme.

Elle a écrit des romans à grands sentiments, des romans a théories, à symboles et à idées, et de simples romans sans ambition ni prétention, faits d'une douce aventure de cœur, de véritables idylles. Ces derniers sont les meilleurs, la famille de Germandre, Nanon, la Petite Fadette, la Mare au diable, les Maîtres sonneurs, les Maîtres mosaïstes, la Ville noire, Mont-Revêche, le Marquis de Villemer, Contes fantastiques.

Son style est abondant, riche, souple, plein d'éclat et de chaleur, éloquent et poétique : on sent qu'avant de prendre la plume elle a beaucoup lu et sans doute beaucoup goûté J. J. Rousseau et Chateaubriand.

BALZAC.

Honoré de Balzac est un des écrivains qui ont le plus d'admirateurs et le plus de détracteurs. C'est là le signe d'une force. Quoi qu'on pense de lui, il faut reconnaître sa puissance.

Il naquit à Tours en 1799. Sa jeunesse ne fit rien pressentir de sa future grandeur. Il était assez mauvais élève, quoique remarquable par sa passion pour la lecture. Il dévorait tous les livres qui lui tombaient sous la main, et, au collège des Oratoriens de Vendôme, se faisait, dit-on, fréquemment mettre au cachot pour pouvoir lire sans être dérangé. Walter Scott était un de ses auteurs favoris. Il com-

pléta ses études à Paris. Son père et sa mère étaient opposés à ce qu'il suivit la carrière des lettres ; ils pensaient que c'était le plus sûr chemin à l'hôpital. Mais il était déterminé à s'y faire une place et un nom parmi les plus grands. Rien ne put ébranler sa résolution. On eut beau lui peindre l'avenir en noir ; les épreuves, les privations, les souffrances eurent beau se multiplier, il avait foi dans le succès final, et ne perdit jamais courage.

Il était vigoureux, plein de santé, d'un tempérament sanguin, fort, et fier de sa force. Au-dessous de la taille moyenne il aimait à dire que tous les grands hommes sont petits. Son orgueil immense n'a jamais douté de lui.

C'était un des plus grands travailleurs qu'il y ait eu. En dix ans il écrivit quelque soixante volumes. Il usa sa constitution de fer par de pareils excès, et mourut au moment où lui arrivaient fortune et bonheur, le 20 août 1850, quatre mois après son mariage avec la comtesse Hanska. La rue dans laquelle se trouve la maison qu'il habitait alors a été nommée rue Balzac.

Quand après beaucoup de tâtonnements il eut une vision un peu nette de son œuvre, il eut l'ambition d'en faire un monument imposant par ses dimensions et son caractère. Il lui donna le titre de Comédie humaine, avec les sous-titres de Scènes de la vie privée, de la vie parisienne, de la vie de province, etc. Ces subdivisions comprennent les romans dont le sujet et le lieu d'action marquent la place, tels que Eugénie Grandet, le Père Goriot, Modeste Mignon, Ursule Mirouet, le Médecin de Campagne, le Curé de village, etc.

La société n'étant à ses yeux qu'un immense théâtre où les hommes et les femmes jouent la comédie, il la retrace sans préférence pour le bien ou le mal, telle qu'il la voit, ou plutôt telle qu'il croit la voir. Il ne se propose aucun but moral. Il ne semble avoir de préférence que pour la force. Cela

est inévitable lorsqu'on ne voit dans la société que des instincts, des appétits et des forces.

Son procédé psychologique, qui prend chaque homme comme poussé par une passion unique a l'avantage de tracer des personnages d'une netteté et d'un relief étonnants. Ils se fixent dans l'esprit et y restent à jamais. Mais la nature humaine n'est pas si simple. L'homme n'est pas une passion unique, mais un jeu et souvent un conflit de passions diverses qu'il faut peindre chacune avec sa valeur relative : voilà en quoi consiste le vrai réalisme, et aussi la grande difficulté de l'art.

Puis, ce qu'il ne faut pas amoindrir dans un caractère d'homme, c'est l'action de la volonté : toute grandeur morale prend sa source là. Ce qui fait un caractère élevé, c'est, non pas une passion belle, mais une belle passion qui triomphe des mauvaises.

Balzac est considéré comme le chef de l'école réaliste. Ses romans sont en effet d'un réalisme saisissant. Il poussait si loin l'amour de l'exactitude qu'il ne dépeignait jamais un pays sans l'avoir visité. Mais les romanciers qui l'ont suivi l'ont de beaucoup dépassé de son plus mauvais côté, et il n'en reconnaîtrait que peu pour disciples.

Dans son amour-propre naïf il disait : Il n'y a à Paris que trois hommes qui sachent écrire, Hugo, Gautier et moi. La critique n'accepte pas ce jugement. Le style de Balzac est irrégulier, quelquefois incorrect. Il est faible surtout quand il a la prétention de bien écrire. Le langage de ses hommes et de ses femmes du monde sonne faux. Il est au mieux dans les scènes populaires.

Taine a dit : "Avec Shakespeare et St. Simon Balzac est le plus grand magasin de documents que nous ayons sur la nature humaine," et Paul Albert : "Balzac a montré tout ce que peut la nature humaine la plus forte, quand elle est absolument dépourvue d'idéal, et l'art, sous quelque forme que ce soit, ne peut pas s'en passer."

ALEXANDRE DUMAS.

Alexandre Dumas a eu une grande place parmi les romanciers de son temps. Il a beaucoup amusé ceux qui l'ont lu, et il amusera toujours ceux qui le liront ; mais parmi les innombrables livres signés de son nom il n'en est pas un seul, dont on puisse dire : Voilà une œuvre de génie sûre d'obtenir les suffrages et l'admiration de la postérité.

Il naquit à Villers-Coteret en 1803. Fils d'un général de la république, il avait pour grand-père le marquis de la Pailleterie et pour grand'mère une négresse. Sa première éducation fut négligée : peu de travail de tête et beaucoup d'action, d'exercice, de chasse, de courses au grand air. De là une santé de fer, de la gaieté et une grande force d'endurance.

Quand la passion des lettres le prit, il travailla d'abord pour le théâtre. Son drame de Henri III le 10 fevrier, 1829, inaugura le drame moderne, du moins comme il le comprenait, après avoir lu Shakespeare, Calderon, Molière et Schiller. Il ne connut que les modernes et ne s'inspira que d'eux. Son ignorance des anciens était à peu près complète, mais si son intelligence était peu cultivée, elle était singulièrement active, prompte à saisir les choses, à les retenir et à les approprier. Il avait une verve intarissable, une intrépidité qui ne doutait de rien, une grande vivacité d'esprit, une fécondité inépuisable et une belle humeur que rien ne pouvait troubler.

Ses drames se distinguent par la brutalité de l'action et une liberté de peinture qui était inconnue sur la scène et souvent choquante. Son défaut fut de ne donner ni assez de temps ni assez de soin à ses œuvres, et le temps ne respecte que les œuvres qu'on a faites avec lui.

De tout ce qu'il fit pour le théâtre son drame d'Anthony est le plus violent et sa comédie Mademoiselle de Belle-Isle celle qui réussit le mieux.

C'est surtout comme romancier que Dumas est

connu. Ses romans ont enchanté toute une génération de lecteurs; la liste en est interminable. On y trouve les mêmes qualités et les mêmes défauts que dans ses drames: imagination, verve, rapidité d'action, entrain du dialogue, intérêt soutenu ; même manque de réflexion et de profondeur, même légèreté, même négligence, même indifférence à la morale.

Il a trop écrit ; c'est là son tort et la source de ses défauts. Ce grand prodigue avait beaucoup de besoins ; il lui fallait de l'argent, beaucoup d'argent. Pour en gagner il mit à contribution non seulement son talent et ses forces, mais aussi ceux des autres. Il employait des collaborateurs, des ouvriers anonymes, dont il signait les productions. De pareilles conditions de travail sont excellentes pour produire beaucoup de livres, détestables pour produire de bons livres.

Il mourut le 5 décembre, 1879, à Puits, près de Dieppe, chez son fils, digne héritier d'un nom, dont il rehaussa la gloire.

Les plus populaires de ses romans sont : le Comte de Monte-Cristo, les trois Mousquetaires, Vingt ans après, le Vicomte de Bragelonne, Joseph Balsamo, le Collier de la reine, la Comtesse de Charny, le Chevalier de Maison rouge, les Mohicans de Paris.

OCTAVE FEUILLET.

Octave Feuillet, un des romanciers français contemporains les plus justement populaires, naquit à St. Lô en Normandie en 1812, et mourut le 28 décembre 1890.

Sa vie fit peu de bruit et eut peu d'éclat.

Il se fit remarquer de bonne heure par ses aptitudes littéraires. Il suivit d'abord les traces des écrivains qui paraissaient être les maîtres du jour, G. Sand, Musset, Balzac et Sandeau. Cela se voit par ci par là dans ses premières œuvres, Scènes et Proverbes; mais ce qu'on y remarque surtout, c'est l'élégance, la vérité et une rare justesse d'accent. Un autre carac-

tère—c'est que chacune de ses pièces avait un sens; elle tendait à prouver quelquechose, et le prouvait.

Ses romans, plus que ceux d'aucun autre romancier, ont les qualités propres aux pièces de théâtre: peu de descriptions, peu de portraits, mais des faits, des sentiments, des discours ou des actions.

Il avait l'art du dialogue et le talent de le faire servir à la peinture des caractères et des passions. Il avait l'imagination romanesque et le tour d'esprit optimiste.

Le romanesque et l'optimisme n'ont pas consisté pour lui à croire que les choses finissent par s'arranger. Personne n'a écrit des romans plus tragiques, à dénouements plus cruels, sanglants et irréparables. Il ne le manifeste non plus par l'invraisemblance des événements ni par l'idéalisation des personnages. La plupart de ses écrits sont des scènes de la vie réelle, et quelques uns de ses personnages très près d'être de simples criminels. Ce qu'on peut dire, c'est qu'il a commencé par croire la vie plus facile et l'humanité meilleure qu'elles ne le sont, le devoir plus agréable et la passion plus aisée à diriger.

Il y avait en lui un goût inné pour la distinction. Son éducation et son instinct l'éloignaient de tout ce qui est grossier et vulgaire. Il sentait le besoin d'un idéal, et il le défendit contre les attaques du naturalisme et du positivisme. Il revendique pour l'art en général et pour le roman en particulier le droit de discuter les idées les plus hautes; il s'en est servi pour aborder des questions intéressantes et répandre certaines idées. Il serait étrange de lui en faire un reproche. Quiconque écrit a le droit de donner son opinion sur les choses, et les idées qu'un romancier croit justes il n'a pas besoin, plus qu'un autre homme, de les cacher ou de les laisser en dehors de son œuvre, sous prétexte que cela ne se convient pas dans une œuvre d'art. L'art est plus humain que cela, et l'artiste a le droit de se préoccuper de tout ce qui agite et remue la société.

Une préoccupation a passé pour Octave Feuillet avant toutes les autres; c'est celle de la condition des femmes dans notre société moderne. Il s'est constitué leur avocat, et dans ceux même de ses romans où il les maltraite, c'est leur cause qu'il plaide.

Il s'est limité à la peinture du monde, surtout du beau monde, et aimait aussi peu à disserter qu'à décrire. Mais tout en demeurant le plus mondain des romanciers, il en est le plus hardi et le plus pathétique. A part le Roman d'un jeune homme pauvre, un Mariage dans le monde et les Amours de Philippe, tous ses romans finissent mal. Nul ne s'est moins soucié que lui de punir le vice ou de récompenser la vertu, mais nul n'a plus sûrement apprécié ce qui fait l'honneur des hommes et la vertu des femmes.

Il avait l'âme noble et naturellement haute. Ceux-là même qui n'ont point beaucoup d'admiration pour son œuvre conviennent qu'Octave Feuillet était un modèle de galant homme.

Peu d'artistes ont reçu sa forte éducation morale, peu d'artistes ont travaillé plus patiemment, plus constamment à la perfectionner; c'est pourquoi il y en a peu qui aient laissé une œuvre plus noble en son ensemble, et où l'on voie plus distinctement ce que peut l'alliance du talent et du caractère.

Ses principales œuvres dramatiques sont: la Crise, Rédemption, la Partie de dames, la Clé d'or, le Village, le Cheveu blanc, Dalila, le Pour et le Contre, Péril en la demeure, la Fée, la Tentation, Montjoye, le Roman d'un jeune homme pauvre et le Sphinx. Ses principaux romans: le Roman d'un jeune homme pauvre, la Petite Comtesse, les Amours de Philippe, Sibylle, un Mariage dans le monde, la Morte et Honneur d'artiste.

AUTRES ROMANCIERS.

XAVIER DE MAISTRE. (1764–1852.)

Voyage autour de ma chambre. — La jeune Sibérienne. — Les Prisonniers du Caucase.

JOSEPH XAVIER SAINTINE. (1798–1865.)

Picciola.

EMILE SOUVESTRE. (1806–1854.)

Au Coin du feu.—Un Philosophe sous les toits. — Le Mémorial de famille. — Souvenirs d'un vieillard, la dernière étape.

JULES SANDEAU. (1811–1883.)

Sacs et Parchemins. — Mlle. de la Seiglière. — La Maison de Penarvan.

ERCKMANN-CHATRIAN.

(Emile Erckmann, 1822–. Alexandre Chatrian, 1826–1890.)

Madame Thérèse. — L'ami Fritz. — Histoire d'un Conscrit de 1813. — Histoire d'un paysan.—Histoire d'un sous-maître.

EDMOND ABOUT. (1828–1885.)

Le roi des Montagnes. — Le roman d'un brave homme.

VICTOR CHERBULIEZ. (1829–)

Le Comte Kostia. — Meta Holdenis. — Le Fiancé de Mlle. St. Maur. — La Ferme du Chocquart. — Le Secret du Précepteur.

LUDOVIC HALÉVY. (1834–)

Souvenirs et récits de guerre. — L'abbé Constantin. — Un mariage d'amour.

EMILE ZOLA. (1840–)

L'Assommoir. — Le Rêve. — La Débâcle.

ALPHONSE DAUDET. (1840–)

Lettres de mon moulin. — Contes. — Les aventures merveilleuses de Tartarin de Tarascon. — Le petit Chose. — La belle Nivernaise. — A travers ma vie et mes livres. — Souvenirs d'un homme de lettres.

PIERRE LOTI. (1850–)

(Nom de plume de LOUIS MARIE JULIEN VIAUD.)

Mon frère Yves. — Pêcheurs d'Islande.

PAUL BOURGET. (1852–)

Crime d'amour. — André Cornelis. — Un cœur de femme. — Cosmopolis. — Etudes et portraits.

HISTOIRE.—ELOQUENCE.

THIERS.

C'est en 1823 que le nom d'Adolphe Thiers frappa pour la première fois les yeux du public, ou du moins fut pour la première fois imprimé sur la couverture d'un livre : le titre était les Pyrénées et le Midi de la France.

Il naquit à Marseille le 15 avril, 1797. Il avait quelques gouttes du sang d'André Chénier dans les veines. Après des classes brillantes il fit ses études de droit. Le don de la parole, naturel apanage de son tempérament méridional, présageait dès lors pour lui de brillants succès au barreau ou à la tribune.

A peine licencié, en 1820, il concourut pour un prix proposé par l'Académie d'Aix. Son discours, un éloge de Vauvenargues, est une œuvre de jeunesse remarquable par la vivacité du style et la maturité du jugement.

Fidèle et dévoué dans ses amitiés, il se lia de bonne heure avec Mignet, comme lui destiné à se faire un

nom célèbre parmi les historiens. Le contraste entre ces deux hommes était grand, physiquement et intellectuellement, mais ils furent attirés l'un vers l'autre par une vive sympathie naturelle. Avocats tous les deux, ils comprirent bientôt qu'ils n'étaient point faits pour le barreau et allèrent chercher fortune à Paris.

Dès lors l'existence de Thiers se partagea entre le journalisme, les travaux littéraires et la politique. Il écrivit pour les journaux libéraux le Globe, le Constitutionnel. De 1823 à 1827 il publia avec une activité prodigieuse des Salons, une biographie d'actrice, un travail sur Law, d'innombrables articles dans les journaux et les revues, et dix volumes de l'histoire de la Révolution, de l'année 1789 au 18 brumaire, 1799.

Il faisait peu de cas de la littérature qui consiste à décrire les impressions que font sur un auteur les choses ou les idées. Il parlait directement des choses et des idées. C'etait essentiellement un homme du midi, à l'esprit net, sûr et prompt. Il procédait de Voltaire et apparaît le plus français des jeunes gens d'avenir d'alors.

Rien n'altérait ou du moins ne chassait sa bonne humeur, grande qualité chez un homme politique. C'est lui qui a dit dans une circonstance solennelle : Il faut prendre tout au sérieux, rien au tragique.

C'est à partir de 1830, avec le règne de Louis Philippe, qu'il prit tout son essor, et d'homme de plume devint homme d'action. Il vint lui-même chercher le nouveau roi à Neuilly, et rédigea tout entière la protestation contre les ordonnances de Juillet qui coûtèrent le trône et la France à Charles X.

Il n'avait pas l'extérieur qui plaît et impose: petite taille, tournure peu élégante, yeux cachés derrière des lunettes, voix un peu nasillarde et perçante. Rien de tout cela ne l'a gêné ni desservi dans sa carrière publique, même à la tribune.

Désigné pour les honneurs et les fonctions les plus élevées sous la monarchie constitutionnelle qu'il avait

aidé à fonder, il fut ministre de l'intérieur en 1832. A la chambre et au cabinet il se fit connaître comme un homme de gouvernement, capable d'aborder toutes les questions, finances, guerres, administration, et en toute matière il portait une clarté attachante, de la solidité de discussion, tous les signes d'une connaissance technique et d'une compétence parfaite, sans nulle trace de pédanterie.

Comme le nom de Mignet est uni au sien dans les liens d'une inaltérable amitié, celui de Guizot y est associé à travers les vicissitudes de la lutte et de la rivalité politiques, Guizot plus prudent, plus conservateur, Thiers plus hardi et plus libéral, Guizot plus selon le goût du roi et Thiers mieux aimé du peuple. Un homme doué de moins d'aptitude et de facilité pour le travail n'aurait sans doute pas trouvé le temps de faire de la littérature en faisant de la politique. Thiers se reposait de celle-ci en cultivant celle-là. Il continua l'histoire de la Révolution par celle du Consulat et de l'Empire. Les premiers volumes parurent en 1845. Il y travailla vingt ans.

On lui a reproché certaines longueurs et certains oublis; on lui a surtout reproché de trop aimer son héros. Il l'admire en effet passionnément et l'aime, même en condamnant ses fautes. A propos de cette indulgence pour Napoléon Lamartine a dit : "M. Thiers confond toujours le missionnaire du despotisme avec le missionnaire de la liberté." Sauf ces réserves il n'y a que des éloges pour son œuvre, œuvre merveilleuse d'exactitude, d'intelligence, de clarté et d'intérêt.

Dans toute sa carrière Thiers a été guidé par le patriotisme le plus prévoyant et le plus pur. Si le gouvernement affolé de Napoléon III avait écouté ses avertissements et suivi ses conseils, la France n'aurait pas subi les désastres, les humiliations et les sacrifices de la guerre de 1870. S'il ne put détourner ces affreux malheurs, il travailla avec une admirable vaillance de cœur à en atténuer les effets et à réparer

des maux dont il n'était pas responsable. A l'âge de 73 ans il accepta la mission de visiter les principaux cabinets de l'Europe, l'Angleterre, la Russie, l'Autriche, l'Italie. Au mois de mai, 1871, il fut élu dans 27 départements à l'Assemblée nationale, réunie à Bordeaux, et nommé par cette assemblée Chef du pouvoir exécutif de la République française.

Sa politique était une politique d'union, la vraie politique française, celle que Henri IV, après la prise de Paris, recommandait aux catholiques et aux protestants.

Après la libération du territoire qu'il hâta par le paiement anticipé de l'enorme indemnité de guerre, il donna sa démission, le 24 mai, 1873. Sa maison, place St. Georges, avait été démolie par la commune, et reconstruite aux frais de l'état sur le modèle de celle qu'il avait habitée quarante ans. Il y reprit sa vie, ses distractions et ses travaux.

Il mourut subitement le 3 septembre, 1877, à St. Germain, où il s'était retiré, et où il vivait entouré des soins de Mme. Thiers et de Mlle. Dosne, sa sœur. La mort le surprit la plume à la main, rédigeant ce qu'on pourrait appeler son testament politique.

Sa place dans l'histoire se trouve parmi ceux de ses compatriotes qui représentent le mieux l'esprit, le caractère et l'honneur français.

GUIZOT.

François Pierre Guillaume Guizot naquit à Nîmes en 1787, mais c'est à Genève qu'il fit son éducation, et qu'il devint le calviniste austère qu'il a toujours été. Son père, avocat distingué, avait péri sur l'échafaud pendant les mauvais jours de la Révolution. Sa mère, femme supérieure, restée veuve avec deux fils, ne balança pas à s'expatrier, et alla chercher à Genève un système d'études fortes et sérieuses, qu'elle n'aurait pu trouver en France à cette époque.

Les débuts du jeune Guizot furent modestes. Pour suivre ses études de droit il dut accepter une place de

précepteur dans une famille suisse qui vivait à Paris. Ses talents littéraires lui procurèrent l'entrée du salon de M. Suard. C'est là qu'il fit la connaissance de Mademoiselle Pauline de Meulan, une des femmes les plus distinguées de l'époque et qui devint plus tard Madame Guizot.

Sous la Restauration (1815–1830) il entra dans les affaires publiques, pour lesquelles il était fait, et où il devait atteindre à la plus grande élévation, suivie d'une chute non moins éclatante.

Durant tout le règne de Louis-Philippe (1830–1848) il figura au premier rang sur la scène des événements. Il fut l'homme le plus marquant dans les huit dernières années de ce règne.

Avant d'entrer dans la politique il s'était fait une grande réputation comme professeur et comme écrivain, et il revint toujours avec plaisir aux travaux littéraires. Il est même surprenant qu'un homme aussi occupé que lui ait trouvé le temps d'en accomplir un si grand nombre. En voici la liste : l'Histoire du gouvernement représentatif, l'Essai sur l'histoire de France, la Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France et à l'histoire d'Angleterre, l'Histoire de la Révolution d'Angleterre, l'Histoire générale de la civilisation en Europe, l'Histoire générale de la civilisation en France, Corneille et son temps, Shakespeare et son temps, Washington, Méditations et Etudes morales, l'Amour dans le mariage, l'Eglise et la société chrétienne, les Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps, et l'Histoire de France racontée à mes petits-enfants.

En 1812 Guizot fut nommé professeur d'Histoire moderne à la Faculté des lettres. Il n'avait pas vingt-cinq ans. C'est alors qu'il commença cette œuvre, qui, trois fois interrompue, s'acheva enfin en 1832. Elle comprend l'Histoire du gouvernement représentatif, les Essais sur l'histoire de France, l'Histoire de la civilisation en Europe et l'Histoire de la civilisation en France.

Son premier cours eut peu de succès; celui de 1820 fit plus de bruit. Il fut suspendu en 1822, rouvert en 1828, et Guizot, qui fit l'Histoire de la civilisation, obtint un grand succès.

Comme historien il a une méthode sûre et une science étendue; il se trompe rarement, et ses erreurs sont de peu d'importance. Il est un des premiers qui remonte aux sources, mais il ne fouille pas les vieilles annales pour en tirer des œuvres d'érudition ou des tableaux pleins de vie. Comme Montesquieu, il analyse les éléments, puis généralise, et en tire des lois. Il est savant, il n'est pas artiste. Dans son procédé, il y a du dessin, il n'y a pas de couleur; il n'y a dans sa manière de raconter rien de sympathique ni de dramatique; c'est un peu terne et froid.

C'est en chaire et à la tribune par sa parole qu'il produisait tout son effet.

Sous le règne de Louis Philippe il fut ministre onze ans, ministre de l'instruction publique, ministre de l'intérieur, ministre des affaires étrangères, et, pendant un petit intervalle de 1839 à 1840 ambassadeur en Angleterre. Son idée dominante, le but qu'il se proposa d'atteindre, ainsi que de l'école doctrinaire dont il était le coryphée, ce fut la conciliation de l'ordre et de la liberté.

Comme ministre de l'instruction publique, il n'a fait que du bien, et l'on peut regretter qu'il n'ait pas toujours et seulement été à la tête de cette importante branche de l'administration. Sa loi sur l'instruction primaire a fait époque dans l'histoire de l'éducation populaire. Il comprit la nécessité d'instruire le peuple. Les peuples ont le gouvernement qu'ils méritent, et son ambition eût été de rendre le peuple français digne du meilleur.

A partir de 1840 il dirigea presque exclusivement la politique du gouvernement de Louis Philippe, et plus que qui ce soit il porte la responsabilité de la catastrophe de 1848. Il y poussa par un malheureux esprit de résistance au mouvement de l'opinion, et,

faute de savoir céder à propos, amena la chute de la monarchie constitutionnelle.

Les volumes qui font le mieux connaître le talent et le caractère de Guizot sont ses Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps. M. Cousin disait que c'est son plus beau livre. C'est certainement un livre inspiré par l'amour de la vérité, de la justice et du libre gouvernement des hommes. L'auteur y est à la fois témoin et juge. Il est impartial, mais il l'est avec une certaine hauteur. Un homme d'esprit a dit: Les Mémoires de M. Guizot devraient être intitulés: Histoire de quelqu'un qui ne s'est jamais trompé. Longtemps avant que ce mot ait été dit, Guizot l'a dementi en admettant, en plus d'un endroit, qu'il s'était quelquefois trompé.

Il mourut en 1874 au Val-Richer, où il passa ses dernières années dans une retraite féconde et laborieuse. Ses dernières pensées ont été pour l'histoire de son pays; à l'âge de 86 ans il tenait encore la plume pour achever son Histoire de France racontée à mes petits-enfants.

Guizot a donné bien des leçons pendant sa vie; il en a reçu quelques unes de l'expérience. Sa tenacité à ses convictions était excessive; il avait plus d'ambition pour le triomphe de ses idées que pour lui-même, et, s'il a eu le tort de les exprimer parfois avec hauteur, orgueil, dureté même, et avec dédain pour ses adversaires, ceux-ci sont obligés de convenir que dans la chaire et à la tribune, dans les assemblées politiques et au conseil des ministres, il a apporté un grand talent et un grand caractère, qu'il a aîmé et servi son pays avec dévouement, et que, par-dessus tout, il a été homme d'honneur et homme de bien.

AUTRES HISTORIENS.

ALEXIS MONTEIL. (1759–1850.)

Histoire des Français des divers États aux cinq derniers siècles.

CHARLES LACRETELLE. (1766–1855.)

Histoire de France pendant les guerres de religion. — Histoire de la France pendant le 18e siècle. — Histoire de la Révolution française.

PROSPER DE BARANTE. (1782–1866.)

Histoire des ducs de Bourgogne, de la maison de Valois.

AUGUSTIN THIERRY. (1795–1856.)

Dix années de travaux historiques. — Lettres sur l'Histoire de France. — Histoire de la Conquête de l'Angleterre par les Normands.

FRANÇOIS MIGNET. (1796–1884.)

Histoire de la Révolution français.

JULES MICHELET. (1798–1874.)

Histoire romaine. — Précis d'histoire moderne. — Histoire de France. — Histoire de la Révolution.

(Il a écrit aussi quelques livres d'un caractère unique, pleins de poésie et de beautés descriptives ; L'Oiseau, l'Insecte, la Mer, la Montagne.)

EDGAR QUINET. (1803–1874.)

Les Epopées françaises au 12e siècle.

THÉOPHILE LAVALLÉE. (1804–1866.)

Histoire des Français.

ALEXIS DE TOCQUEVILLE. (1805–1859.)

La Démocratie en Amérique.

HENRI MARTIN. (1810–1885.)

Histoire de France.

EDOUARD LABOULAYE. (1811–1883.)

Histoire des Etats-Unis d'Amérique. — Les Etats-Unis et la France. — Paris en Amérique.

LOUIS BLANC. (1813–1884.)

Histoire de dix ans (1830–1840).

PHILOSOPHIE.

VICTOR COUSIN.

Victor Cousin naquit à Paris en 1792. Il était, comme J. J. Rousseau, le fils d'un horloger. Il fit au lycée Charlemagne les études les plus brillantes, entra ensuite à l'Ecole Normale qui venait de s'ouvrir, et fut le premier de la première promotion. A sa sortie il fut nommé répétiteur pour la littérature, sous Villemain, qui avait été son maître. En 1815 il fut appelé, par Royer-Collard, comme suppléant à la chaire de philosophie. Il avait 23 ans.

Son enseignement eut un grand éclat à côté de celui de Guizot et de Villemain. Il enlevait en éblouissant. Aucun professeur ne savait mieux classer les questions, les annoncer, et mener ses auditeurs où il voulait. Il était surtout orateur, le danger est grand pour la philosophie ; il était un peu poète, le danger est plus grand encore. Il possédait l'art de bien composer, de bien développer, d'expliquer en style élevé et clair, comme dit M. Taine, des vérités moyennes, c'est-à-dire des lieux communs.

Quand il débuta dans la chaire de philosophie, il n'avait d'autre éducation philosophique que celle qu'il devait à ses maîtres de l'Ecole Normale et de la Faculté des lettres, Laromiguière et Royer-Collard. A ces deux maîtres il en ajouta un troisième, Maine

de Biran. Laromiguière lui fit connaître la philosophie de Locke et de Condillac, la philosophie des sensations, et Royer-Collard la philosophie écossaise, la philosophie de la raison. Avec Maine de Biran il étudia surtout les phénomènes de la volonté. Ensuite il s'adressa à l'Allemagne. Il alla à Munich en 1818 et connut Schelling et Hegel. Emporté par la métaphysique allemande, il se trouva un moment panthéiste, ou très voisin du panthéisme.

Son brillant enseignement attira autour de sa chaire un auditoire nombreux. Comme il fut plus tard l'objet de vives critiques, il est intéressant de recueillir de la bouche de ses élèves un témoignage impartial de l'influence qu'il exerçait. Un des plus célèbres, Théodore Jouffroy, et qui n'a pas toujours été dans les meilleurs rapports avec lui, dit que Cousin apprenait à ses élèves à penser par eux-mêmes, et à le faire avec liberté et originalité. "Je sortis de ses mains sachant très peu, mais capable de chercher et de trouver, et dévoré par l'ardeur de la science et de la foi en moi-même."

Ce témoignage est confirmé par celui de Damiron, camarade de Jouffroy à l'Ecole. "Ce qu'il y avait d'excellent dans sa méthode c'est.... qu'il se plaisait à voir ses disciples user largement de leur indépendance ; il voulait des hommes qui aimassent à penser par eux-mêmes, et non des dévots qui n'eussent d'autre foi que celle qu'il leur donnait."

La philosophie à laquelle son nom est resté attaché, c'est l'éclectisme.

Le principe d'où il part c'est que l'esprit humain ne commet point d'erreurs complètes et que tout système philosophique renferme une part de vérité. Le but de l'éclectisme consiste à prendre dans chaque système cette part de vérité, et à construire avec cela un système qui laisse de côté toutes les erreurs, et ne renferme que des vérités.

Cette prétention a soulevé de graves objections, et, en somme, il n'en est resulté d'autre bien permanent

que l'application de l'histoire à la philosophie. Pour prendre le vrai dans chaque système il faut connaître ce système, et par la force des choses autant que par aptitude et goût, Cousin est devenu le créateur de l'histoire de la philosophie.

En 1820 le gouvernement, adoptant des mesures réactionnaires, à la suite de l'assassinat du duc de Berry, supprima le cours de Cousin, comme celui de Guizot, et la chaire de philosophie resta vide pendant huit années. Dans cette retraite forcée Cousin s'occupa de travaux philosophiques. Il publia les œuvres de Descartes et traduisit les Dialogues de Platon et les manuscrits de Proclus.

Rendu à sa chaire par M. de Martignac en 1828 Cousin recommença une nouvelle suite de triomphes oratoires. Après la révolution de 1830 il renonça à son enseignement et fut nommé membre du conseil royal de l'instruction publique. Il en fut un des membres les plus énergiques et les plus actifs, et eut pour sa part la direction et le gouvernement de l'enseignement philosophique. Il entreprit de le séculariser, de l'affranchir de la tutelle ecclésiastique.

En 1852 la philosophie succomba avec la liberté. Cousin fut mis à la retraite et remplacé au conseil supérieur de l'instruction publique. Son œuvre fut interrompue et en apparence supprimée, mais il avait créé une tradition qu'un illustre ministre, M. Duruy, rappela à la vie en 1863, en rendant à la philosophie la place qui lui était due et où elle s'est maintenue dans l'enseignement, en y conciliant les qualités que réclamaient pour elle ses premiers maîtres: l'indépendance et la sagesse.

Victor Cousin n'a pas seulement été professeur et philosophe; il a été aussi critique et littérateur. Quelques uns même disent qu'il n'a été que cela. Ce qui est certain, c'est qu'il avait beaucoup de goût et de talent pour la littérature proprement dite. Il s'y est fait une place considérable par les œuvres suivantes: Rapport sur la nécessité d'une nouvelle édition de

Pascal, la jeunesse de Mme. de Longueville, la marquise de Sablé, la duchesse de Chevreuse, Mme. de Hautefort, etc. Le choix des sujets dont traitent ces livres indique qu'il avait une préférence marquée pour le 17e siècle.

Le livre caractéristique de Cousin est le Vrai, le Beau et le Bien. C'est le cours de philosophie qu'il fit en 1818, mais tout-à-fait remanié et changé. Comme œuvre philosophique, il ne satisfait pas les philosophes. Il y a, à leur gré, trop peu de métaphysique, trop d'esthétique et de morale; ils y trouvent moins le ton d'un chercheur de vérités que d'un prédicateur. Comme œuvre littéraire, la critique n'en dit que du bien. C'est un livre qui restera comme un noble et élégant monument de l'idéalisme platonicien mis à la portée de tous, d'une éloquence remarquable, dont le caractère est d'élever et d'agrandir l'homme. Il y a certaines pages sur le beau qui comptent parmi les plus belles qui aient été écrites en français.

Taine dit qu'il est né deux cents ans trop tard; c'est un fils du 17e siècle égaré dans un autre.

Il mourut en 1867, à l'âge de 75 ans. Les temps et les idées avaient bien changé, et le contraste était grand entre les applaudissements qui avaient salué son début et l'indifférence au milieu de laquelle s'écoulèrent ses derniers jours.

AUTRES ÉCRIVAINS PHILOSOPHIQUES.

THÉODORE JOUFFROY. (1796–1842.)

Cours de droit naturel. — Cours d'Esthétique. — Mélanges philosophiques.

L'ABBÉ BAUTAIN. (1796–1867.)

Psychologie. — Philosophie du Christianisme. — Morale de l'Evangile.

L'ABBÉ GRATRY. (1805-1872.)

Connaissance de Dieu. — Logique. — Connaissance de l'âme.

ERNEST RENAN. (1823-1892.)

Essais de morale et de critique. — Vie de Jésus. — Histoire des origines du christianisme. — Mélanges d'histoire et voyages. — Discours et Conférences. — Souvenirs d'enfance et de jeunesse. — Histoire du peuple d'Israël.

(Renan a exercé une grande influence. Il a été plus qu'aucun de ses contemporains l'objet de jugements contradictoires et passionnés; mais tous, adversaires et partisans, s'accordent à louer et à admirer le talent merveilleux de l'écrivain.)

JULES SIMON. (1814-1896.)

Le Devoir. — La Liberté. — L'Ouvrière. — L'Ecole. — Le Travail. — Mémoires des autres (deux séries).

PAUL JANET. (1823-)

La Famille (couronné par l'Académie). — Histoire de la philosophie morale et politique.—Philosophie du bonheur. — Causes finales.

LITTÉRATURE.—CRITIQUE.

VILLEMAIN.

Abel François Villemain naquit à Paris en 1790. Sa mère était une femme spirituelle et distinguée, qui veilla sur l'éducation de son fils avec sollicitude. Il apprit bien le grec sous un maître qui était excellent helléniste. Luce de Lancival fut son professeur de rhétorique française; il lui arrivait souvent d'être absent ou en retard. Un jour Villemain s'installa dans le fauteuil du professeur et se mit à traiter le sujet de la leçon avec une facilité et une élégance qui émerveil-

lèrent ses condisciples. Le professeur suppléant était tout trouvé.

Il était doué d'une mémoire extraordinaire, qui le servit bien dans toute sa carrière. A l'âge de douze ans il jouait la tragédie grecque, et trente ans plus tard il savait encore, et récitait à ses amis étonnés tout son rôle d'Ulysse dans la tragédie de Philoctète.

Presque au sortir du collège il fut nommé par le grand-maître de l'Université, M. de Fontanes, maître de conférences à l'Ecole Normale. Il avait 19 ans.

Il débuta dans la critique par trois triomphes aux concours de l'Académie, l'un pour les Avantages et Inconvénients de la critique, qu'il eut le triste privilège de lire (1814) en séance solennelle, en présence du roi de Prusse et de l'empereur de Russie; les deux autres pour l'Eloge de Montaigne et l'Eloge de Montesquieu.

En 1814 il avait quelque temps été suppléant de Guizot pour l'Histoire moderne, et avait professé sur le 15e siècle. En 1816 il eut la chaire de littérature française et d'éloquence, et par son élégante et brillante parole justifia pleinement le titre de sa chaire. En 1821 il fut reçu à l'Académie, y remplaçant à 31 ans M. de Fontanes, son protecteur. C'était la plus haute récompense que pouvait lui valoir l'éclat de son enseignement dans la chaire d'éloquence à la Sorbonne.

Les succès qu'il eut là comme professeur et comme écrivain le rendirent très populaire. Il devint le favori du monde; on se faisait un honneur de le recevoir et de le complimenter dans les salons les plus aristocratiques. "Courage, lui dit Mme. de Staël, vous arriverez au sommet de la gloire des lettres." Il eût été difficile de trouver un causeur plus aimable et plus spirituel. Il lui manquait les grâces extérieures ; mais il avait tant d'agréments d'esprit, tant de charmes de conversation qu'il pouvait s'en passer.

Villemain renouvela la critique comme Augustin Thierry l'histoire et Cousin la philosophie, par la

science et par la méthode. Sachant à fond le grec, il aimait et connaissait l'antiquité; il savait ou étudiait le Moyen-Âge et les littératures étrangères.

Ses leçons étaient de véritables solennités littéraires ; elles attiraient non seulement la jeunesse des écoles, mais encore les hommes de tout âge et des conditions les plus élevées.

C'est surtout vers 1827, par le silence à peu près absolu des autres chaires et la disette de toute autre parole publique, que le cours de M. Villemain jouit d'une influence extraordinaire ; chacune de ses leçons était un événement et une fête.

Ceux qui l'ont entendu parler attestent son charme irrésistible comme orateur. Il y avait dans sa voix sonore et chantante, dans la souplesse de son esprit, dans la vivacité de ses saillies, dans l'à propos et l'imprévu de ses anecdotes et de ses allusions, dans sa négligence même et ses familiarités, quelque chose qui est perdu dans ses livres, si bien écrits qu'ils soient.

L'histoire de la littérature, comme il l'a entendue et pratiquée, comprend avec l'analyse et l'examen des œuvres françaises les plus remarquables, l'exposition de ce qui les a inspirées et produites, et des influences qu'elles ont à leur tour exercées, les rapprochements qu'elles suggèrent avec les littératures de l'antiquité et celles des nations étrangères, et la peinture des conditions sociales sous lesquelles elles se sont développées. A propos de la corruption morale et de la licence intellectuelle qu'on est en droit de reprocher au 18e siècle, et qu'on attribuait communément aux écrits de cette époque, il a montré qu'elle a été, non pas produite, mais seulement exprimée par eux, et que la vraie cause des excès, auxquels on se livra alors, a été le despotisme insensé du gouvernement et la suppression de toute liberté de discussion.

Les cours de Villemain, recueillis par la sténographie, forment le Tableau de la Littérature française au Moyen-Âge et au Dix-huitième siècle. Ce sont six volumes qu'on relit toujours avec intérêt et profit. Ses

autres ouvrages sont: le Tableau de l'Eloquence chrétienne au IVe siècle, une Etude sur Chateaubriand, un Essai sur le génie de Pindare et la poésie lyrique, des Etudes et des Mélanges littéraires, une Histoire de Cromwell et une Histoire de Grégoire VII.

Après la révolution de 1830, sous Louis Philippe, il fut membre du conseil royal de l'instruction publique, pair de France et ministre de l'instruction publique. Ses Souvenirs contemporains ont un grand charme et jettent un jour nouveau sur certains événements et certains personnages de la fin de l'empire.

Le plus bel éloge qu'on ait fait de son cours de littérature se trouve dans les paroles suivantes d'Augustin Thierry: "Je trouvais là dans la plus haute perfection l'alliance de la critique et de l'histoire, la peinture des mœurs avec l'appréciation des idées, le caractère des hommes et le caractère de leurs œuvres, l'influence réciproque du siècle et de l'écrivain. Cette double vue, reproduite sous une multitude de formes, avec une variété d'aperçus vraiment merveilleuse, élève l'histoire littéraire à toute la dignité de l'histoire sociale, et en fait comme une science nouvelle dont M. Villemain est le créateur."

Il mourut en 1870, dans une retraite studieuse, après avoir justifié en quelque sorte, par la durée de l'emploi, le titre de secrétaire perpétuel de l'Académie française, dont il remplissait les fonctions.

SAINTE-BEUVE.

Charles Augustin Sainte-Beuve naquit en 1804 à Boulogne-sur-mer. Il ne connut point son père et fut surtout, ainsi que beaucoup d'autres hommes marquants, le fils de sa mère. Au sortir du lycée Charlemagne, où il se distingua, il suivit pendant trois ans les cours de l'école de médecine; il fit même une année d'externat à l'hôpital Saint-Louis. Plus tard il se rappelait avec complaisance cette époque de sa jeunesse, et le privilège d'accompagner le fameux chirurgien Dupuytren dans sa visite à travers les

salles. Ces études physiologiques durent vivement frapper son esprit. Nul doute qu'elles n'aient contribué à donner une certaine direction à sa réflexion philosophique, et qu'il ne faille chercher là le germe et la conception première de la méthode qu'il a inaugurée dans la critique littéraire.

Il avait eu pour professeur de rhétorique M. Dubois. Quand celui-ci fonda le journal le Globe en 1824, il appela Ste-Beuve à faire partie de la rédaction. Durant trois années celui-ci y écrivit de courts articles signés S. B. L'école était bonne. Ce fut là qu'il apprit à connaître le philosophe Jouffroy, MM. de Rémusat, Vitet, Ampère, Mérimée et d'autres hommes éminents qui comptaient parmi les rédacteurs du Globe.

Il fut ensuite admis dans la petite société qu'on appelait le Cénacle, et où il se rencontrait avec des poètes, des peintres, des sculpteurs, artistes d'un mérite inégal, mais tous pleins d'une égale confiance dans leur vocation et leur génie, V. Hugo, Anthony et Emile Deschamps, David d'Angers (le sculpteur), Louis Boulanger (le peintre), Alfred de Vigny et A. de Musset. Il devint alors partisan de la nouvelle doctrine littéraire et mit sa plume au service de l'école romantique. C'est à cette époque (1829–1840) qu'il écrivit trois volumes de poésies, Joseph Delorme, les Consolations et Pensées d'août, le roman Volupté, le Tableau de la poésie française au seizième siècle, et qu'il commença son histoire de Port-Royal.

La réputation de critique a effacé pour Ste-Beuve celle de poète, pourtant il y a dans ces recueils de vers des pièces d'une franche inspiration et d'une belle facture, qui justifient les éloges dont elles furent l'objet et qui méritent d'être sauvées de l'oubli.

A partir de 1831 il écrivit pour la Revue des deux Mondes. Il y publia sous le titre de Portraits littéraires de belles et larges études. Les contemporains les plus illustres y étaient appréciés sur un ton de bienveillance respectueuse, qui n'exclut ni la dignité ni la liberté du jugement. Il ne laissa pas encore

percer cette amertume et cette sécheresse de cœur qui caractérisent souvent les articles qu'il écrivit plus tard.

En 1843 il fut nommé à l'Académie française en remplacement de C. Delavigne. Cette élection n'eut pas lieu sans difficulté. V. Hugo, dit-on, vota onze fois contre lui, et ce fut V. Hugo qui prononça en le recevant le discours d'usage. "La singularité de cette situation, a écrit Ste-Beuve, attira beaucoup de monde à cette cérémonie."

Lors de la Révolution de février, 1848, qui dérangeait ses habitudes et troublait le calme de sa vie, il quitta Paris pour aller professer à Liège un cours de littérature française. Quand il revint, une année après, il accepta la proposition qui lui fut faite d'écrire chaque semaine, pour le journal le Constitutionnel, un article de critique littéraire dans le numéro du lundi. Ces articles réunis sous les titres de Causeries du lundi et Nouveaux Lundis forment une œuvre considérable qui, joignant les deux séries, ne comprend pas moins de 28 volumes.

Il continua cette œuvre, quelquefois interrompue, mais toujours reprise, au Moniteur officiel de l'empire, puis encore au Constitutionnel, puis au journal le Temps. Il y aborde toutes les questions et discute toutes les idées. Ce n'est plus seulement de la critique littéraire, c'est de la philosophie, de l'histoire, de l'esthétique. Sa méthode consiste, comme il l'a dit lui-même, à ne pas séparer la production littéraire du reste de l'homme et de son organisation, à tenir compte de toutes les influences de race, de milieu, d'éducation qu'il a subies, des habitudes, des passions, des croyances et des opinions qu'il a eues.

Cette méthode tend sensiblement vers celle qui a été pratiquée par M. Taine; elle est moins physiologique et moins fataliste, mais elle resserre déjà dans un cercle fort étroit et très décourageant le jeu de la volonté et de la liberté. Elle n'est ni sûre ni complète ; elle rend compte des procédés d'instruction,

elle ne révèle pas le sens intime, le principe au nom duquel on juge les hommes et les œuvres. Ste-Beuve les jugeait souvent avec une singulière sûreté, parce que, dans toutes ses vacillations et ses palinodies, un sens subsistait chez lui, ardent, vivace et lumineux, le sens du goût entendu dans son acception la plus large, celui d'une appréciation instinctive des convenances esthétiques et morales.

Dans ses premiers écrits le style de Ste-Beuve n'a pas les qualités qu'il acquit plus tard. Dans ses Causeries du lundi il atteignit à toute la perfection dont il était capable. Son style est alors délicieux de souplesse, de naturel et de vivacité.

Quoique d'une nature un peu grossière et capable de colère et de méchanceté, Ste-Beuve était obligeant et charitable. Sous ce rapport sa correspondance avec la princesse Mathilde, la cousine de l'empereur Napoléon III, lui fait grand honneur. La majeure partie de ses lettres à la princesse est consacrée à lui signaler des infortunes, qui reçoivent aussitôt leur soulagement. C'est aussi à la vaillante amitié de cette femme distinguée qu'il dut d'être nommé sénateur en 1865.

Il mourut le 13 octobre, 1869. Sa vie ne forme pas un tout très harmonieux, mais en somme elle a été bien remplie. Il a été un travailleur infatigable. "Je descends, a-t-il dit lui-même, le mardi dans un puits d'où je ne sors que le dimanche."

La liste de ses œuvres comprend trois volumes de poésie, le Tableau de la poésie française au 16e siècle, le roman Volupté, Portraits littéraires, Portraits Contemporains, Portraits de femmes, une Histoire de Port-Royal, une étude sur Virgile, Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'empire, les Causeries du Lundi (15 vols.) et Nouveaux Lundis (13 vols.). Plusieurs volumes ont été publiés depuis sa mort, entre autres Cahiers et Chroniques parisiennes.

Dans ses Causeries du lundi et ses Nouveaux Lundis il a laissé un des plus beaux monuments de la critique

moderne. Il en avait presque le génie, et il s'en serait servi avec une autorité magistrale, si la bile de ses antipathies et de ses rancunes, n'avait quelquefois troublé la clarté intérieure qui donne une juste vision des hommes et des choses.

AUTRES LITTÉRATEURS ET CRITIQUES.

ALFRED NETTEMENT. (1805–1869.)

Histoire de la Littérature française sous la Restauration. — Histoire de la Littérature française sous la gouvernement de Juillet.

DÉSIRÉ NISARD. (1806–1888.)

Histoire de la Littérature française. 4 vols.

EDMOND SCHERER. (1815–1889.)

Etudes critiques. — Littérature contemporaine.

PAUL ALBERT. (1827–1880.)

La Littérature française au 17e siècle. — La Littérature française au 18e siècle. — La Littérature française au 19e siècle.

HIPPOLYTE ADOLPHE TAINE. (1828–1893.)

Voyage aux Pyrénées. — Essais de critique et d'histoire. — La Fontaine et ses fables. — Histoire de la Littérature anglaise. — Philosophie de l'art. — Idéal dans l'art. — L'art en Italie. — L'art dans les Pays-Bas. — Notes sur Paris. — Notes sur l'Angleterre. — Origines de la France contemporaine. (L'Ancien Régime, La Révolution, Le Régime Moderne.)

EMILE FAGUET. (1847–)

Les Grands Maîtres du 17e siècle. — Notes sur le théâtre contemporain. — Le Dix-huitième siècle. — Etudes littéraires sur le 19e siècle.

FERDINAND BRUNETIÈRE. (1849–)

Etudes critiques sur l'Histoire de la Littérature française. — Histoire et Littérature. — Nouvelles questions de critique. — Le Roman naturaliste.

JULES LEMAÎTRE. (1853–)

Les Contemporains. — Impressions de théâtre.

THÉÂTRE.

EMILE AUGIER.

Emile Augier naquit à Valence (Département de la Drôme) en 1820 et mourut en 1890. Un critique a dit que toute sa biographie tient dans ces quelques mots : " Il ne lui est rien arrivé. Il n'a eu à souffrir ni de la vie ni de l'ordre social. Il appartenait à une famille aisée. Il a eu des débuts faciles, une carrière heureuse, et s'est toujours tenu en belle humeur et en belle santé."

Sa première comédie en vers, la Ciguë, fut représentée en 1844, et eut beaucoup de succès. C'était à l'époque de la lutte des classiques et des romantiques. Son tempérament et son respect de la tradition le rapprochaient de ceux-là; en définitive malgré le goût et l'attachement qu'il avait pour Ponsard, leur coryphée, il se tint sur la réserve et n'aliéna pas son indépendance.

Dans les pièces qu'il écrivit après la Ciguë, le Joueur de flûte, l'Aventurière, Gabrielle, la Jeunesse, Philiberte, on trouve des qualités et des traits, qui le rattachent aux deux écoles. S'il est classique par la simplicité, par la sobriété et la précision, il est romantique par la rêverie et l'imagination. Il subit alors l'influence d'Alfred de Musset plus que de tout autre écrivain. Il s'en affranchit sans peine, et à partir du Gendre de M. Poirier quitta la fantaisie, la comédie sentimentale, et fut entièrement lui-même en adoptant résolument la comédie de mœurs.

La faculté qui domine chez lui, c'est le bon sens. Tout ce qui choque le bon sens le blesse. Il n'entend rien à certains états du cœur et de l'âme. En dehors des sentiments simples et des affections régulières, tout lui paraît trompeur, dangereux ou mauvais. Il n'aime pas le romanesque. Le monde réel lui suffit; il n'y cherche même rien d'imprévu ni d'extraordinaire. Ses impressions, ses opinions sont plus ou moins celles de tout le monde. Il disait que "la force du théâtre consiste à être l'écho retentissant des chuchotements de la société, à formuler le sentiment général encore vague, à diriger l'observation confuse du plus grand nombre." S'il renonça au théâtre, dans toute la vigueur de son talent, c'est qu'il n'était plus en communion d'esprit avec le public et se sentait "dépaysé dans son pays." Les mœurs et le langage lui paraissaient changés: n'en pouvant plus être le porte-parole, il se tut.

Ses pièces sont composées avec logique, construites avec unité et se tiennent bien debout. Où l'inspiration manque, l'art y supplée. Augier est éloquent sans emphase, pathétique sans exagération, sensé sans banalité, original sans excentricité. Il est gai, et n'est point cynique; sa plaisanterie ne blesse jamais la bienséance, ses personnages gardent, même dans les situations extrêmes, le naturel de l'allure et du maintien, et il les sait faire parler également bien en prose, avec une mâle correction, et en vers, avec une énergie élégante.

Il trouva l'idée du Gendre de M. Poirier (1854), qui a contribué à sa popularité plus qu'aucune autre de ses œuvres, dans une scène du roman de Jules Sandeau, Sacs et Parchemins, et l'écrivit en collaboration avec l'élégant romancier. Elle est prise dans un fait permanent de notre état social, la rivalité de la noblesse et de la richesse; elle est mordante sans injustice, et amusante sans méchanceté. L'auteur y atteignit un degré de perfection qu'il n'a point dépassé.

Il y a des critiques qui la regardent comme la meilleure comédie de notre époque.

Jean de Thommeray (1875), autre roman de J. Sandeau, fut aussi porté sur la scène sous le patronage des deux écrivains amis. Dans ses autres pièces, qui lui appartiennent en propre, le Mariage d'Olympe (1855), les Lionnes pauvres (1858), les Effrontés (1861), le Fils de Giboyer (1862), Maître Guérin (1864), la Contagion (1866), Madame Caverlet (1876), les Fourchambault (1878), Augier a abordé vivement l'histoire morale de son temps et touche aux questions les plus graves qui intéressent la constitution de la famille. Il met en scène quelques uns des vices qui ont toujours existé dans la société, mais qui sont devenus plus communs et plus effrontés dans la nôtre.

L'argent et la corruption sont les ennemis auxquels il fait une guerre implacable; il expose à la sévérité de notre jugement les aventuriers et les corrupteurs de tout sexe et de toute catégorie, et par ses cris répétés contre les entreprises de l'intrigue ou de la perversité il a bien servi la cause de la morale et de la famille. Nulle œuvre n'est plus riche que la sienne en figures prises directement à la réalité. Elle forme un tableau saisissant des mœurs qui ont été celles de la France à une certaine date.

L'art d'Augier a été comparé à celui de Balzac. Les analogies sont en effet des plus frappantes. Augier fait au théâtre, comme Balzac avait fait par le livre, le roman de l'inventeur, de l'usurier, du brasseur d'affaires, du parvenu, etc. Ses personnages sont en général bien construits et fortement accentués; mais ils sont plus nombreux que variés; il leur manque à presque tous quelque chose, qui distingue une physionomie de toute autre, et la classe à part en l'élevant à la hauteur d'un type véritable. La gloire suprême de l'auteur dramatique consiste à laisser, après lui, une de ces créations qui résument des portions entières de la nature humaine, et donnent un nom inoubliable à un de ses vices ou à une de ses vertus.

AUTRES ÉCRIVAINS DRAMATIQUES.

EUGÈNE SCRIBE. (1790-1861.)

Les deux précepteurs. — Valérie. — Bertrand et Raton. — La Camaraderie. — Le Verre d'eau.

ERNEST LEGOUVÉ. (1807-)

Adrienne Lecouvreur. — Bataille de dames. — Médée. — Les Doigts de fée. — La Cigale chez les fourmis.

Outre ses pièces de théâtre M. Legouvé, fils de l'auteur du Mérite des femmes, a écrit une quantité de livres charmants, qui révèlent un talent aussi versatile que délicat et un caractère aussi élevé que sympathique : La Femme en France au 19e siècle. — Les Pères et les Enfants au 19e siècle. — L'Art de la lecture. — La Lecture en famille. — Nos filles et nos fils. — Soixante ans de souvenirs. — Fleurs d'hiver, Fruits d'hiver.

CAMILLE DOUCET. (1812-1895.)

Les Ennemis de la maison. — La Chasse aux fripons. — Le Fruit défendu.

FRANÇOIS PONSARD. (1814-1867.)

Lucrèce. — Charlotte Corday. — L'Honneur et l'Argent. — La Bourse.

EUGÈNE LABICHE. (1815-1888.)

Les Vivacités du Capitaine Tic. — La Cagnotte. — La Grammaire. — Les trents millions de Gladiateur. — Le Voyage de Monsieur Perrichon.

HENRI DE BORNIER. (1825-)

La Fille de Roland. — Mahomet.

VICTORIEN SARDOU. (1831-)

Les Pattes de mouche. — Les Ganaches. — Nos Intimes. — La famille Benoiton. — Maison neuve. — Patrie. — Divorçons.

EDOUARD PAILLERON. (1834-)

Le Monde où l'on s'amuse. — L'Etincelle. — Le Monde où l'on s'ennuie.

Un écrivain, portant un nom illustre, ALEXANDRE DUMAS, fils (1824-1895), s'est fait au théâtre une place à part et des plus brillantes; mais ses pièces (telles que la Dame aux Camélias, le Demi-Monde, les Idées de Mme. Aubray, l'Etrangère, Francillon) sont des plaidoyers, et les causes, dont il s'est fait l'avocat, ne sont ni du ressort ni de la compétence d'un livre de classe.

FEMMES ÉCRIVAINS.

MADAME DE SOUZA (1760-1836),

auteur de romans écrits d'un style simple et délicat, et caractérisés par la pureté de la morale et la finesse de l'observation, Adèle de Sénange, Eugène de Rothelin, etc.

MADAME DUFRENOY (1765-1825),

poète élégiaque de talent, dont Béranger a popularisé le nom par ce refrain de la chanson Ma Lampe:

Veille, ma lampe, veille encore,
Je lis les vers de Dufrenoy.

MADAME NECKER DE SAUSSURE (1766-1841),

auteur d'un traité d'éducation, plein de sentiments élevés et de vues utiles: Education progressive ou étude du cours de la vie.

MADAME GUIZOT (PAULINE DE MEULAN)
(1773–1827),

auteur d'un des meilleurs livres de la littérature pédagogique: Lettres de famille sur l'éducation, et de plusieurs charmants volumes de récréation et d'instruction pour la jeunesse: Contes pour les enfants, Nouveaux contes, Récréations morales, Raoul et Victor ou l'Ecolier.

MADAME DE RÉMUSAT (1780–1821),

une des femmes les plus distinguées de son temps non seulement par la délicatesse de l'esprit et du goût, mais par une véritable supériorité d'intelligence et de talent, auteur d'un court Essai sur l'Education des femmes et de Mémoires intéressants.

Le sujet de ces Mémoires est l'histoire privée et l'histoire de cour de Bonaparte, Premier Consul, puis de Napoléon, empereur, et de sa famille jusqu'en 1808.

MADAME DE GIRARDIN (DELPHINE GAY)
(1804–1855),

poète, romancier, chroniqueur de journal et auteur dramatique, femme d'un journaliste célèbre, et célèbre elle-même par les œuvres suivantes: Poésies, le Lorgnon, les Contes d'une vieille fille, les Lettres parisiennes (signées du pseudonyme de vicomte de Launay), les tragédies de Judith et de Cléopâtre, le drame la Joie fait peur, et la comédie le Chapeau d'un Horloger.

LA COMTESSE D'AGOULT (1805–1876),

connue, sous le pseudonyme de Daniel Stern, dans l'histoire, la critique d'art et la philosophie, par un Essai sur la liberté considérée comme principe et comme fin de l'activité humaine, des Esquisses Morales, Florence et Turin, et les Commencements de la République dans les Provinces-Unies.

EUGÉNIE DE GUÉRIN (1805–1848),

auteur d'un Journal et d'un Recueil de Lettres, où l'on trouve un vrai talent d'écrivain uni à toutes les grâces de l'esprit et à toutes les délicatesses du cœur.

HENRI GRÉVILLE (1842–),

nom de plume de Mme. Durand, auteur de plusieurs romans remarquables par la finesse de l'observation, la vérité des caractères, l'élévation des sentiments, l'intérêt du récit et le charme du style: Dosia, Sonia, le moulin Frappier, Louis Breuil, Histoire d'un Pantouflard, Perdue, Idylles, la Fille de Dosia.

LA COMTESSE DE MARTEL (1850–),

sous le pseudonyme de Gyp, a donné des esquisses de mœurs mondaines dans des histoires pétillantes d'esprit, peu flatteuses pour la société, écrites d'un style vif et léger, agréables à lire et amusantes, telles que le Petit Bob, le Mariage de Chiffon, Leurs Ames, etc. Il s'y trouve un peu de tout, même de saine philosophie, de bonne morale et de beaux caractères.

MADAME DESBORDES-VALMORE (1786–1850),

auteur de plusieurs volumes de poésies, pleines de tendresse et d'élévation: Elégies et Romances, Pleurs, Pauvres fleurs, Bouquets et prières, etc. Sainte-Beuve a dit d'elle: "Dans le recueil définitif des Poetæ Minores de ce temps-ci, un charmant volume devra, sous son nom, contenir quelques idylles, quelques romances, beaucoup d'élégies, toute une gloire modeste et tendre."

MADAME TASTU (1798–1885),

auteur de deux recueils de Poésies qui eurent beaucoup de succès, de plusieurs ouvrages, d'éducation, et d'un Eloge de Mme. de Sévigné couronné par l'Académie française et duquel M. Villemain a dit dans son rapport sur les lauréats de cette année: "La femme,

qui fut un grand écrivain sans écrire autre chose que des lettres à sa fille, méritait d'être louée de nos jours par une autre femme qui, dans des poésies célèbres, a donné tant de charmes à l'expression des sentiments de famille, et n'a jamais séparé l'imagination de la vertu."

MADAME ACKERMANN (1813-1890),

femme d'une érudition rare, bien connue par des Contes, des Elégies et des Poésies philosophiques, où se révèlent un esprit à la fois gracieux et sérieux, un talent original et une audace de pensée empreinte d'une tristesse, qui va jusqu'au pessimisme dans l'appréciation des désillusions et des épreuves de l'existence.

GLANURES.

PROSATEURS.

CHATEAUBRIAND.

BEAU CÔTÉ DE L'HISTOIRE MODERNE.

L'établissement des Francs dans les Gaules, Charlemagne, les croisades, la chevalerie, une bataille de Bouvines, un combat de Lépante, un Conradin à Naples, un Henri IV en France, un Charles Ier en Angleterre, sont au moins des époques mémorables, des mœurs singulières, des événements fameux, des catastrophes tragiques. Mais la grande vue à saisir pour l'historien moderne, c'est le changement que le christianisme a opéré dans l'ordre social. En donnant de nouvelles bases à la morale, l'Evangile a modifié le caractère des nations, et créé en Europe des hommes tout différents des anciens par les opinions, les gouvernements, les coutumes, les usages, les sciences et les arts.

Et que de traits caractéristiques n'offrent point ces nations nouvelles! Ici, ce sont les Germains, peuples où la corruption des grands n'a jamais influé sur les petits, où l'indifférence des premiers pour la patrie n'empêche point les seconds de l'aimer; peuples où l'esprit de révolte et de fidélité, d'esclavage et d'indépendance, ne s'est jamais démenti depuis les jours de Tacite.

Là, ce sont ces Bataves qui ont de l'esprit par bon sens, du génie par industrie, des vertus par froideur, et des passions par raison.

L'Italie aux cent princes et aux magnifiques souvenirs, contraste avec la Suisse obscure et républicaine.

L'Espagne, séparée des autres nations, présente encore à l'historien un caractère plus original : l'espèce de stagnation de mœurs dans laquelle elle repose lui sera peut-être utile un jour ; et, lorsque les peuples européens seront usés par la corruption, elle seule pourra reparaître avec éclat sur la scène du monde, parce que le fond des mœurs subsiste chez elle.

Mélange du sang allemand et du sang français, le peuple anglais décêle de toutes parts sa double origine. Son gouvernement formé de royauté et d'aristocratie, sa religion moins pompeuse que la catholique, et plus brillante que la luthérienne, son militaire à la fois lourd et actif, sa littérature et ses arts, chez lui enfin le langage, les traits même, et jusqu'aux formes du corps, tout participe des deux sources dont il découle. Il réunit à la simplicité, au calme, au bon sens, à la lenteur germanique, l'éclat, l'emportement et la vivacité de l'esprit français.

Les Anglais ont l'esprit public, et nous l'honneur national ; nos belles qualités sont plutôt des dons de la faveur divine que des fruits d'une éducation politique: comme les demi-dieux, nous tenons moins de la terre que du ciel.

Fils aînés de l'antiquité, les Français, Romains par le génie, sont Grecs par le caractère. Inquiets et volages dans le bonheur, constants et invincibles dans l'adversité ; formés pour les arts, civilisés jusqu'à l'excès, durant le calme de l'Etat ; grossiers et sauvages dans les troubles politiques, flottants comme des vaisseaux sans lest au gré des passions ; à présent dans les cieux, l'instant d'après dans les abîmes ; enthousiastes et du bien et du mal, faisant le premier sans en exiger de reconnaissance, et le second sans en sentir de remords ; ne se souvenant ni de leurs crimes ni de leurs vertus ; amants pusillanimes de la vie pendant la paix, prodigues de leurs jours dans les batailles ; vains, railleurs, ambitieux, à la fois routiniers et novateurs, méprisant tout ce qui n'est pas eux ; individuellement les plus aimables des hommes,

en corps les plus désagréables de tous ; charmants dans leur propre pays, insupportables chez l'étranger ; tour à tour plus doux, plus innocents que l'agneau, et plus impitoyables, plus féroces que le tigre : tels furent les Athéniens d'autrefois, et tels sont les Français d'aujourd'hui. (*Génie du Christianisme.*)

SPECTACLE DE LA NUIT DANS LES DÉSERTS DU NOUVEAU-MONDE.

Un soir je m'étais égaré dans la forêt, à quelque distance de la cataracte du Niagara ; bientôt je vis le jour s'éteindre autour de moi, et je goûtai dans toute sa solitude, le beau spectacle d'une nuit dans les déserts du Nouveau-Monde.

Une heure après le coucher du soleil, la lune se montra au-dessus des arbres, à l'horizon opposé ; une brise embaumée, que cette reine des nuits amenait de l'Orient avec elle, semblait la précéder dans les forêts comme sa fraîche haleine. L'astre solitaire monta peu à peu dans le ciel : tantôt il suivait paisiblement sa course azurée ; tantôt il reposait sur des groupes de nues qui ressemblaient à la cime des hautes montagnes couronnées de neige. Les nues ployant et déployant leurs voiles se déroulaient en zones diaphanes de satin blanc, se dispersaient en légers flocons d'écume ou formaient dans les cieux des bancs d'une ouate éblouissante, si doux à l'œil qu'on croyait ressentir leur mollesse et leur élasticité....

La scène sur la terre n'était pas moins ravissante : le jour bleuâtre et velouté de la lune descendait dans les intervalles des arbres, et poussait des gerbes de lumière jusque dans l'épaisseur des plus épaisses ténèbres. La rivière qui coulait à mes pieds, tour à tour se perdait dans le bois, tour à tour reparaissait brillante des constellations de la nuit, qu'elle répétait dans son sein. Dans une savane, de l'autre côté de la rivière, la clarté de la lune dormait sans mouvement

sur les gazons : des bouleaux, agités par des brises et dispersés çà et là, formaient des îles d'ombres flottantes sur cette mer immobile de lumière. Auprès, tout aurait été silence et repos, sans la chute de quelques feuilles, le passage d'un vent subit, le gémissement de la hulotte ; au loin, par intervalle, on entendait les sourds mugissements de la cataracte du Niagara qui, dans le calme de la nuit, se prolongeaient de désert en désert, et expiraient à travers les forêts solitaires.

La grandeur, l'étonnante mélancolie de ce tableau ne saurait s'exprimer dans les langues humaines: les plus belles nuits en Europe ne sauraient en donner une idée. En vain, dans nos champs cultivés, l'imagination cherche à s'étendre; elle rencontre de toutes parts les habitations des hommes; mais dans ces régions sauvages, l'âme se plaît à s'enfoncer dans un océan de forêts, à planer sur le gouffre des cataractes, à méditer au bord des lacs et des fleuves, et, pour ainsi dire, se trouver seule avec Dieu.

(*Génie du Christianisme.*)

JÉRUSALEM.

Entre la vallée du Jourdain et les plaines de l'Idumée s'étend une chaîne de montagnes qui commence aux champs fertiles de la Galilée, et va se perdre dans les sables de l'Yémen. Au centre de ces montagnes se trouve un bassin aride, fermé de toutes parts par des sommets jaunes et rocailleux; ces sommets ne s'entrouvrent qu'au levant pour laisser voir le gouffre de la Mer Morte et les montagnes lointaines de l'Arabie. Au milieu de ce paysage de pierres, sur un terrain inégal et penchant, dans l'enceinte d'un mur jadis ébranlé sous les coups du bélier, et fortifié par des tours qui tombent, on aperçoit de vastes débris; des cyprès épars, des buissons d'aloës et de nopals, quelques masures arabes, pareilles à des sépulcres blanchis, recouvrent cet amas de ruines : c'est la triste Jérusalem.

Au premier aspect de cette région désolée, un grand ennui saisit le cœur. Mais lorsque, passant de solitude en solitude, l'espace s'étend sans bornes devant vous, peu à peu l'ennui se dissipe; le voyageur éprouve une terreur secrète qui, loin d'abaisser l'âme, donne du courage et élève le génie. Des aspects extraordinaires décèlent de toutes parts une terre travaillée par des miracles : le soleil brûlant, l'aigle impétueux, l'humble hysope, le cèdre superbe, le figuier stérile, toute la poésie, tous les tableaux de l'Ecriture sont là: chaque nom renferme un mystère, chaque grotte déclare l'avenir, chaque sommet retentit des accents d'un prophète. Dieu même a parlé sur ces bords: les torrents desséchés, les rochers fendus, les tombeaux entr'ouverts attestent le prodige; le désert paraît encore muet de terreur, et l'on dirait qu'il n'a osé rompre le silence depuis qu'il a entendu la voix de l'Eternel. (*Les Martyrs.*)

L'ESPÉRANCE.

Il est dans le ciel une puissance divine, compagne assidue de la religion et de la vertu; elle nous aide à supporter la vie, s'embarque avec nous pour nous montrer le port dans les tempêtes, également douce et secourable aux voyageurs célèbres, aux passagers inconnus. Quoique ses yeux soient couverts d'un bandeau, ses regards pénètrent l'avenir; quelquefois elle tient des fleurs naissantes dans sa main, quelquefois une coupe pleine d'une liqueur enchanteresse ; rien n'approche du charme de sa voix, de la grâce de son sourire; plus on avance vers le tombeau, plus elle se montre pure et brillante aux mortels consolés; la Foi et la Charité lui disent : Ma sœur ! et elle se nomme l'Espérance. (*Les Martyrs.*)

BONAPARTE À LA MALMAISON.—SON DÉPART.

Si un homme était soudain transporté des scènes les plus bruyantes de la vie au rivage silencieux de

l'Océan glacé, il éprouverait ce que j'éprouve auprès du tombeau de Napoléon, car nous voici tout-à-coup au bord de ce tombeau.

Sorti de Paris le 29 juin, Napoléon attendait à la Malmaison l'instant de son départ de France. Cette demeure était vide. Joséphine était morte. Bonaparte, dans cette retraite, se trouvait seul. Là il avait commencé sa fortune, là il avait été heureux; là, il s'était enivré de l'encens du monde; là du sein de son tombeau partaient les ordres qui troublaient la terre. Dans ces jardins où naguère les pieds de la foule râtelaient les allées sablées, l'herbe et les ronces verdissaient; je m'en étais assuré en m'y promenant. Déjà, faute de soins, dépérissaient les arbres étrangers; sur les canaux ne voguaient plus les cygnes noirs de l'Océanie, la cage n'emprisonnait plus les oiseaux des tropiques; ils s'étaient envolés pour aller attendre leur hôte dans leur patrie.

Bonaparte aurait pu cependant trouver un sujet de consolation en tournant les yeux vers ses premiers jours; les rois tombés s'affligent surtout parcequ'ils n'aperçoivent en amont de leur chute qu'une splendeur héréditaire et les pompes de leur berceau, mais que découvrait Napoléon antérieurement à ses prospérités ? la crèche de sa naissance dans un village de Corse. Plus magnanime en jetant le manteau de pourpre, il aurait repris avec orgueil le sayon du chevrier; mais les hommes ne se replacent point à leur origine quand elle fut humble; il leur semble que l'injuste ciel les prive de leur patrimoine, lorsqu'à la loterie du sort ils ne font que perdre ce qu'ils avaient gagné, et néanmoins la grandeur de Napoléon vient de ce qu'il était parti de lui-même: rien de son sang ne l'avait précédé et n'avait préparé sa puissance. A l'aspect de ces jardins abandonnés, de ces chambres déshabitées, de ces galeries fanées par les fêtes, de ces salles où les chants et la musique avaient cessé, Napoléon pouvait repasser sur sa carrière: il pouvait se demander si avec un peu plus de modération il n'aurait pas

conservé ses félicités. Des étrangers, des ennemis, ne le bannissaient pas maintenant; il ne s'en allait pas quasi vainqueur, laissant les nations dans l'admiration de son passage, après la prodigieuse campagne de 1814; il se retirait battu. Des Français, des amis, exigeaient son abdication immédiate, pressaient son départ, ne le voulaient plus même pour général, lui dépêchaient courriers sur courriers, pour l'obliger à quitter le sol sur lequel il avait versé autant de gloire que de fléaux.

A cette leçon si dure se joignaient d'autres avertissements: les Prussiens rôdaient dans le voisinage de la Malmaison. Blücher, aviné, ordonnait, en trébuchant, de *pendre* le conquérant qui avait *mis le pied sur le cou de rois.* La rapidité des fortunes, la vulgarité des mœurs, la promptitude de l'élévation et de l'abaissement des personnages modernes ôtera, je le crains, à notre temps, une partie de la noblesse de l'histoire : Rome et la Grèce n'ont point parlé de *pendre* Alexandre et César.

Napoléon quitta la Malmaison accompagné des généraux, Bertrand, Rovigo et Becker, ce dernier en qualité de surveillant ou de commissaire. Chemin faisant, il lui prit envie de s'arrêter à Rambouillet. Il en partit pour s'embarquer à Rochefort, comme Charles X pour s'embarquer à Cherbourg; Rambouillet, retraite inglorieuse, où s'éclipsa tout ce qu'il y eut de plus grand, en race et en homme, lieu fatal où mourut François Ier, où Henri III, échappé des Barricades, coucha tout botté en passant, où Louis XVI a laissé son ombre! Heureux Louis, Napoléon et Charles, s'ils n'eussent été que les obscurs gardiens des troupeaux de Rambouillet.

Arrivé à Rochefort, Napoléon hésitait: la commission exécutive envoyait des ordres impératifs: " Les garnisons de Rochefort et de la Rochelle doivent, disaient les dépêches, prêter main-forte pour faire embarquer Napoléon .... Employez la force .... faites-le partir .... ses services ne peuvent être acceptés." Les services de Napoléon ne pouvaient être acceptés.

Et n'aviez-vous pas accepté ses bienfaits et ses chaînes? Napoléon ne s'en allait point: il était chassé, et par qui?

Moi qui crois à la légitimité des bienfaits et à la souveraineté du malheur, si j'avais servi Bonaparte, je ne l'aurais pas quitté, je lui aurais prouvé par ma fidélité, la fausseté de ses principes politiques; en partageant ses disgrâces, je serais resté auprès de lui, comme un démenti vivant de ses stériles doctrines, et du peu de valeur des droits de la prospérité.

Depuis le premier juillet, des frégates l'attendaient dans la rade de Rochefort; des espérances qui ne meurent jamais, des souvenirs inséparables d'un dernier adieu, l'arrêtèrent. Il laissa le temps à la flotte anglaise d'approcher; il pouvait encore s'embarquer sur deux lougres qui devaient joindre en route un navire danois (c'est le parti que prit son frère Joseph), mais la résolution lui faillit en regardant le rivage de France. Il avait aversion d'une république: l'égalité et la liberté des Etats-Unis lui répugnaient. Il penchait à demander un asile aux Anglais: "Quel inconvénient trouvez-vous à ce parti! disait il à ceux qu'il consultait. — L'inconvénient de vous déshonorer, lui répondit un officier de marine; vous ne devez pas même tomber mort entre les mains des Anglais. Ils vous feront empailler pour vous montrer à un shilling par tête." (*Mémoires d'Outre-tombe.*)

A M. HIPPOLYTE DE LA MORVONNAIS.

PARIS, 15 août, 1836.

J'ai ouvert avec émotion une lettre timbrée de Combourg, et j'ai trouvé, Monsieur, qu'elle était de vous et qu'il s'agissait de mon tombeau. Mille grâces à vous, Monsieur, et Dieu soit loué, la chose est donc finie! Tout est bien, pourvu que je sois sur un point solitaire de l'île* au soleil couchant et aussi avancé

* Cette île est l'île du Grand-Bey, où se trouve le tom-

vers la pleine mer que le génie militaire le permettra; quand ma cendre recevrait avec le sable dont elle sera recouverte quelques boulets, il n'y aurait pas de mal; je suis un vieux soldat. Pour ce qui est de la pierre qui me doit recouvrir, j'avais pensé qu'elle pourrait être prise dans le rivage ; mais s'il y a quelques objections, on peut la prendre partout où l'on voudra; je cherche surtout le bon marché, afin d'éviter à ma ville natale les frais dont elle se veut bien charger. Vous savez, Monsieur, qu'il ne faut aucun travail de l'art, aucune inscription, aucun nom, aucune date sur la pierre, qui doit porter une petite croix de fer, seule marque de mon naufrage ou de mon passage en ce monde. Autour de cette pierre, un mur à fleur de sable, muni d'une grille de fer, suffira pour défendre mes restes contre les animaux sauvages ou domestiques.

Je ne connais personne, Monsieur, qui mieux que vous et que les hommes qui ont eu la bonté de s'occuper de cette affaire de mort puissent prendre la peine d'inaugurer ma tombe. Je dois observer que le socle demande à être placé au haut du monument, de manière à ce qu'il y ait un espace assez long pour que mon corps puisse être étendu, la tête à la base du cippe et les pieds vers la haute mer. Le cippe posé et l'enceinte fermée, avant tout je veux être enterré en terre sainte. Un jour, Monsieur, comme vous me survivrez de longues années, vous viendrez quelquefois vous reposer sur ma tombe, au bord des vagues. Vous entendrez mes remerciements dans le bruit de la mer et le soleil couchant vous fera mes adieux.

Voilà, Monsieur, les dernières explications que vous désiriez; je les ai dictées à mon secrétaire, avec le regret de ne pouvoir les écrire moi-même, ayant une douleur assez vive à la main droite. Si vous

---

beau de Chateaubriand, construit aux frais de la population de Saint-Malo, sa ville natale.

aviez l'extrême bonté de me tenir au courant du travail et de m'en annoncer la fin, je vous en aurais beaucoup d'obligation. *La nuit me presse*, comme dit Horace, et je n'ai guère le temps d'attendre.

Un million d'excuses et de remerciements.

CHATEAUBRIAND.

MME. DE STAËL.

UNE PETITE VILLE EN ANGLETERRE.

... Nous rentrions l'hiver dans la ville, si c'est une ville toutefois qu'un lieu où il n'y a ni spectacles, ni édifices, ni musique, ni tableaux; c'était un rassemblement de commérages, une collection d'ennuis tout à la fois divers et monotones.

La naissance, le mariage et la mort composaient toute l'histoire de notre société, et ces trois événements différaient là moins qu'ailleurs. Représentez-vous ce que c'était, pour une Italienne comme moi, que d'être assise autour d'une table à thé plusieurs heures par jour après dîner, avec la société de ma belle-mère ! Elle était composée de sept femmes, les plus graves de la province; deux d'entre elles étaient des demoiselles de cinquante ans, timides comme à quinze, mais beaucoup moins gaies qu'à cet âge. Une femme disait à l'autre: Ma chère, croyez-vous que l'eau soit assez bouillante pour la jeter sur le thé ? — Ma chère, répondait l'autre, je crois que ce serait trop tôt, car ces Messieurs ne sont pas encore prêts à venir. — Resteront-ils longtemps à table aujourd'hui ? disait la troisième; qu'en croyez-vous, ma chère ? — Je ne sais pas, répondait la quatrième, il me semble que l'élection du parlement doit avoir lieu la semaine prochaine, et il se pourrait qu'ils restassent pour s'en entretenir. — Non, reprenait la cinquième, je crois plutôt qu'ils parlent de cette chasse au renard qui les a tant occupés la semaine passée, et qui doit recommencer lundi prochain; je crois cependant que le

dîner sera bientôt fini. — Ah ! je ne l'espère guère, disait la sixième en soupirant, et le silence recommençait. — J'avais été dans les couvents d'Italie: ils me paraissaient pleins de vie à côté de ce cercle, et je ne savais qu'y devenir.

Tous les quarts d'heure, il s'élevait une voix qui faisait la question la plus insipide, pour obtenir la réponse la plus froide, et l'ennui soulevé retombait avec un nouveau poids sur ces femmes, que l'on aurait pu croire malheureuses, si l'habitude prise dès l'enfance n'apprenait pas à tout supporter. Enfin, les Messieurs revenaient, et ce moment si attendu n'apportait pas un grand changement dans la manière d'être des femmes: les hommes continuaient leur conversation auprès de la cheminée, les femmes restaient dans le fond de la chambre, distribuaient les tasses de thé; et, quand l'heure du départ arrivait, elles s'en allaient avec leurs époux, prêtes à recommencer le lendemain une vie qui ne différait de celle de la veille que par la date de l'almanach et par la trace des années, qui venait enfin s'imprimer sur les visages de ces femmes, comme si elles eussent vécu pendant ce temps....

Je passais quelquefois des jours entiers dans les sociétés de ma belle-mère, sans entendre dire un mot qui répondît ni à une idée, ni à un sentiment; l'on ne se permettait pas même des gestes en parlant; on voyait sur les visages des jeunes filles la plus belle fraîcheur, les couleurs les plus vives, et la plus parfaite immobilité: singulier contraste entre la nature et la société ! Tous les âges avaient des plaisirs semblables; l'on prenait le thé, l'on jouait au whist, et les femmes vieillissaient en faisant toujours la même chose, en restant toujours à la même place; le temps était bien sûr de ne pas les manquer, il savait où les prendre.

CAUSE DE L'ANIMOSITÉ DE BONAPARTE CONTRE MOI.

Le plus grand grief de l'empereur Napoléon contre moi, c'est le respect dont j'ai toujours été pénétrée

pour la véritable liberté. Ces sentiments m'ont été transmis comme un héritage; et je les ai adoptés dès que j'ai pu réfléchir sur les hautes pensées dont ils dérivent, et sur les belles actions qu'ils inspirent. Les scènes cruelles qui ont déshonoré la République française n'étant que de la tyrannie sous des formes populaires, n'ont pu, ce me semble, faire aucun tort au culte de la liberté. L'on pourrait tout au plus, s'en décourager pour la France; mais si ce pays avait le malheur de ne savoir posséder le plus noble des biens, il ne faudrait pas pour cela le proscrire sur la terre. Quand le soleil disparaît de l'horizon des pays du Nord, les habitants de ces contrées ne blasphèment pas ses rayons, qui luisent encore pour d'autres pays plus favorisés du ciel.

Peu de temps après le 18 brumaire, il fut rapporté à Napoléon que j'avais parlé dans ma société contre cette oppression naissante, dont je pressentais les progrès aussi clairement que si l'avenir m'eût été révélé. Joseph Bonaparte, dont j'aimais l'esprit et la conversation, vint me voir et me dit: "Mon frère se plaint de vous. — Pourquoi, m'a-t-il répété hier, pourquoi Madame de Staël, ne s'attache-t-elle pas à mon gouvernement? Qu'est-ce qu'elle veut? le payement du dépôt de son père? je l'ordonnerai; le séjour de Paris? je le lui permettrai. Enfin qu'est-ce qu'elle veut? — Mon Dieu, répliquai-je, il ne s'agit pas de ce que je veux, mais de ce que je pense." J'ignore si cette réponse lui a été rapportée; mais je suis bien sûre au moins, que s'il l'a sue, il n'y a attaché aucun sens; car il ne croit à la sincérité des opinions de personne; il considère la morale en tout genre comme une formule qui ne tire pas plus à conséquence que la fin d'une lettre; et de même qu'après avoir assuré quelqu'un qu'on est son très-humble serviteur, il ne s'ensuit pas qu'il puisse rien exiger de vous, Bonaparte croit que, lorsque quelqu'un dit qu'il aime la liberté, qu'il croit en Dieu, qu'il préfère sa conscience à son intérêt, c'est un homme qui se conforme à l'usage, qui suit la ma-

nière reçue pour expliquer ses prétentions ambitieuses, ou ses calculs égoïstes. La seule espèce de créatures humaines qu'il ne comprenne pas bien, ce sont celles qui sont sincèrement attachées à une opinion, quelles qu'en puissent être les suites; Bonaparte considère de tels hommes comme des niais, ou comme des marchands qui surfont, c'est-à-dire qui veulent se vendre trop cher. (*Dix années d'exil.*)

LETTRE À MADAME RÉCAMIER.

GENÈVE, 17 novembre, 1806.

Ah ! ma chère Juliette, quelle douleur j'ai eprouvée par l'affreuse nouvelle que je reçois ! que je maudis l'exil qui ne me permet pas d'être auprès de vous, et de vous serrer contre mon cœur !

Vous avez perdu tout ce qui tient à la facilité, à l'agrément de la vie ; mais s'il était possible d'être plus aimée, plus intéressante que vous n'étiez, c'est ce qui vous serait arrivé. Je vais écrire à M. Récamier, que je plains et que je respecte. Mais, dites-moi, serait-ce un rêve que l'espérance de vous revoir ici cet hiver ? Si vous vouliez trois mois passés dans un cercle étroit où vous seriez passionnément soignée.... Mais à Paris aussi, vous inspirez ce sentiment. Enfin, au moins à Lyon, et jusqu'à mes quarante lieues, j'irai pour vous voir, pour vous embrasser, pour vous dire que je me suis senti pour vous plus de tendresse que pour aucune femme que j'aie jamais connue ; je ne sais rien vous dire comme consolation, si ce n'est que vous serez aimée et considérée plus que jamais, et que les admirables traits de votre générosité et de votre bienfaisance seront connus malgré vous par ce malheur, comme ils ne l'auraient jamais été sans lui.

Certainement, en comparant votre situation à ce qu'elle était, vous avez perdu ; mais, s'il m'était possible d'envier ce que j'aime, je donnerais tout ce que je suis pour être vous. Beauté sans égale en Europe,

réputation sans tache, caractère fier et généreux, quelle fortune de bonheur encore dans cette triste vie où l'on marche si dépouillé ! Chère Juliette, que notre amitié se resserre, que ce ne soit plus simplement des services généreux, qui sont tous venus de vous, mais une correspondance suivie, un besoin réciproque de se confier ses pensées, une vie ensemble. Chère Juliette, c'est vous qui me ferez revenir à Paris : car vous serez toujours une personne toute puissante : et nous nous verrons tous les jours, et comme vous êtes plus jeune que moi, vous me fermerez les yeux, et mes enfants seront vos amis. Ma fille a pleuré ce matin de mes larmes et des vôtres. Chère Juliette, ce luxe qui vous entourait, c'est nous qui en avons joui ; votre fortune a été la nôtre, et je me sens ruinée, parce que vous n'êtes plus riche.

Croyez-moi, il reste du bonheur, quand on sait se faire aimer ainsi. Benjamin veut toujours vous écrire, il est bien ému. Matthieu m'écrit sur vous une lettre bien touchante. Chère amie, que votre cœur soit calme au milieu de ces douleurs. Hélas! ni la mort, ni l'indifférence de vos amis ne vous menacent, et voilà les blessures éternelles. Adieu, cher ange, adieu; j'embrasse avec respect votre visage charmant.

PENSÉES DÉTACHÉES.

La gloire ne saurait être pour une femme qu'un deuil éclatant du bonheur.

Faire une belle ode c'est rêver l'héroïsme.

Si l'on osait donner des conseils au génie, dont la nature veut être le seul guide, ce ne seraient pas des conseils purement littéraires qu'on devrait lui adresser: il faudrait parler aux poètes comme à des citoyens, comme à des héros; il faudrait leur dire: Soyez vertueux, soyez croyants, soyez libres, respectez ce que vous aimez, cherchez l'immortalité dans l'amour et la divinité dans la nature; enfin sanctifiez votre âme comme un temple, et l'ange des nobles pensées ne dédaignera pas d'y apparaître.

Il y a dans l'hypocrisie autant de folie que de vice: il est aussi facile d'être honnête homme que de le paraître.

La force se passe du temps et brise la volonté; mais, par cela même, elle ne peut rien fonder parmi les hommes.

Quel parti prendre quand les circonstances étaient défavorables et qu'on croyait la raison ? Résister, toujours résister, et prendre son point d'appui en soi-même. C'est aussi une circonstance que le courage d'un honnête homme, et personne ne saurait prévoir ce qu'elle peut entraîner.

On est vertueux quand on aime ce qu'on doit aimer, involontairement on fait ce que le devoir ordonne.

GEORGE SAND.

CAROLINE DE SAINT-GENEIX A SA SŒUR.

(Récit de son entrée comme demoiselle de compagnie chez la Marquise de Villemer.)

Victoire, grande victoire, ma bonne sœur ! me voilà revenue de chez notre grande dame, et succès inespéré, tu vas voir... J'ai dû bravement me présenter moi-même à Mme. de Villemer.

Tu m'as recommandé de te faire son portrait: elle a soixante ans environ, mais elle est infirme et sort très peu de son fauteuil; cela et sa figure souffrante la font paraître plus âgée de quinze ans. Elle n'a jamais dû être belle ni bien faite ; mais sa physionomie est expressive et caractérisée. Elle est très brune, ses yeux sont magnifiques, assez durs, mais francs. Elle a le nez droit et tombant trop sur la bouche qui est laide et qu'on voit encore trop. Cette bouche est dédaigneuse à l'habitude, cependant toute sa figure s'éclaircit et s'humanise quand elle sourit, et elle sourit facilement. Ma première impression s'est trouvée d'accord avec la dernière. Je crois cette dame très bonne par réflexion plutôt que par entraînement, et courageuse plutôt que

gaie. Elle a de l'esprit et de l'instruction. Enfin, elle ne diffère pas beaucoup du portrait que Mme. d'Arglade nous avait fait d'elle.

Elle était seule quand on m'a introduite dans sa chambre. Elle m'a fait asseoir près d'elle avec beaucoup de grâce, et voici le résumé de la conversation:

— Vous m'êtes beaucoup recommandée par Mme. d'Arglade que j'estime infiniment. Je sais que vous appartenez à une excellente famille, que vous avez des talents, un caractère honorable et une vie sans tache. J'ai donc le plus grand désir que nous puissions nous entendre et nous convenir mutuellement. Pour cela, il faut deux choses : l'une, c'est que mes offres vous paraissent satisfaisantes; l'autre, que notre manière de voir ne soit pas par trop opposée, car ce serait la source de contrariétés fréquentes. Traitons la première question. Je vous offre douze cents francs par an.

— On me l'a dit, Madame, et j'ai accepté.

— On m'avait dit à moi que vous trouveriez peut-être cela insuffisant.

— Il est vrai que c'est peu pour les besoins de ma situation; mais Madame est juge de la sienne, et puisque me voilà . . .

— Parlez franchement; vous trouvez que ce n'est pas assez ?

— Je ne peux pas dire ce mot-là. C'est probablement plus que ne valent mes services.

— Je ne dis pas cela, moi; et vous, vous le dites par modestie; mais vous craignez que cela ne suffise pas à votre entretien ? Soyez tranquille, je me charge de tout; vous ne dépenserez chez moi que la toilette, et je n'en exige aucune. Est-ce que vous l'aimez, la toilette ?

— Oui, Madame, beaucoup; mais je m'en abstiendrai, puisqu'à cet égard vous n'exigez rien.

La sincérité de ma réponse parut étonner la marquise. Peut-être n'aurais-je pas dû parler spontanément comme j'ai l'habitude de le faire. Elle fut un

peu de temps avant de se reprendre. Enfin elle se mit à sourire et me dit: — Ah! çà, pourquoi aimez-vous la toilette? Vous êtes jeune, jolie et pauvre; vous n'avez ni le besoin ni le droit de vous attifer.

— J'en ai si peu le droit, répondis-je, que je suis simple comme vous voyez.

— C'est fort bien, mais vous souffrez de n'être pas plus élégante?

— Non, Madame, je n'en souffre pas du tout, puisqu'il faut que ce soit ainsi. Je vois que j'ai parlé sans réfléchir, en vous disant que j'aimais la toilette, et que cela vous a donné une pauvre idée de ma raison. Je vous prie de n'y voir qu'un effet de ma sincérité. Vous m'avez questionnée sur mes goûts, et j'ai répondu comme si j'avais l'honneur d'être connue de vous; c'est peut-être une inconvenance, je vous prie de me la pardonner.

— C'est à dire, reprit-elle, que, si je vous connaissais, je saurais que vous acceptez sans humeur et sans murmurer les nécessités de votre position.

— Oui, Madame, c'est absolument cela.

— Eh bien! votre inconvenance, si c'en est une, est loin de me déplaire. J'aime la sincérité par-dessus tout; je l'aime peut-être plus que la raison, et je fais un appel à votre franchise entière. Qu'est-ce qui vous a décidée à accepter de si minces honoraires pour venir tenir compagnie à une vieille femme infirme et peut-être fort ennuyeuse?

— D'abord, Madame, on m'a dit que vous avez beaucoup d'esprit et de bonté, et je n'ai pas cru par conséquent devoir m'ennuyer près de vous; ensuite, quand même j'aurais dû beaucoup souffrir, il était de mon devoir de tout accepter plutôt que de rester dans l'inaction. Mon père ne nous ayant pas laissé de fortune, ma sœur du moins était assez bien mariée, et je vivais avec elle sans scrupule; mais son mari, dont toute l'aisance provenait d'un emploi, est mort dernièrement, après une longue et cruelle maladie qui a absorbé toutes les économies du ménage. C'est donc

à moi tout naturellement de soutenir ma sœur et ses quatre enfants.

— Avec douze cents francs? s'écrie la marquise. Non, cela ne se peut pas. Ah! mon Dieu! Mme. d'Arglade ne m'avait pas dit cela. Elle a sans doute craint la méfiance qu'inspire le malheur; mais elle a eu bien tort en ce qui me concerne; votre dévouement m'intéresse, et si nous nous convenons, d'ailleurs, je veux que vous vous ressentiez de mon estime. Fiez-vous à moi: je ferai de mon mieux.

— Ah! Madame, lui répondis-je, que j'aie ou non le bonheur de vous convenir, laissez-moi vous remercier de ce bon mouvement de votre cœur! Et je lui baisai la main avec vivacité, ce qu'elle ne trouva pas mauvais.

— Pourtant, reprit-elle, après un autre silence, où elle semblait se défier de son inspiration, si vous étiez légère et un peu coquette?

— Je ne suis ni l'un ni l'autre.

— J'espère que non! Pourtant vous êtes très jolie. On ne m'avait pas dit ça non plus, et je vous trouve même, à mesure que je vous regarde, remarquablement jolie. Cela m'inquiète un peu, je ne vous le cache pas.

— Pourquoi, Madame?

— Pourquoi? Oui, vous avez raison. Les laides se croient belles, et au désir de plaire, elles ajoutent le ridicule. Il vaut peut-être mieux que vous soyez capable de plaire... pourvu que vous n'en abusiez pas. Voyons, êtes-vous assez bonne fille et assez femme forte pour me raconter un peu votre existence passée? Avez-vous eu quelque roman? Oui, n'est-ce pas? Il est impossible qu'il en soit autrement. Vous avez vingt-deux ou vingt-trois ans...

— J'en ai vingt-quatre, et je n'ai pas eu d'autre roman que celui que je vais vous raconter en deux mots. A dix-sept ans, j'ai été recherchée en mariage par une personne qui me plaisait, et qui s'est retirée en apprenant que mon père avait laissé plus de dettes

que de capital. J'en ai eu beaucoup de chagrin, mais j'ai oublié cela ; et j'ai juré de ne pas me marier.

— Ah! c'est du dépit, cela, et non pas de l'oubli.

— Non, Madame, c'est du raisonnement. N'ayant rien, mais, sentant que j'étais quelque chose, je n'ai pas voulu, faire un sot mariage, et, bien loin d'avoir du dépit, j'ai pardonné à celui qui m'avait abandonnée; je lui ai pardonné, surtout le jour où, voyant ma sœur et ses quatre enfants dans la misère, j'ai compris la douleur d'un père de famille qui meurt à la peine sans pouvoir rien laisser à ses orphelins.

— Et vous avez revu cet ingrat ?

— Non, jamais. Il est marié, et je n'y pense plus.

— Et depuis vous n'avez pensé à aucun autre ?

— Non, Madame.

— Comment avez-vous fait ?

— Je ne sais pas. Je crois que je n'ai pas eu le temps de penser à moi. Quand on est très pauvre, et que l'on ne veut pas se laisser aller à la misère, les journées sont bien remplies, allez!

— Mais on a dû cependant vous obséder beaucoup, jolie comme vous l'êtes ?

— Non, Madame ; personne ne m'a obsédée. Je ne crois pas aux persécutions qui ne sont pas du tout encouragées.

— Je pense comme vous, et je suis contente de votre manière de répondre. Donc vous ne craignez rien pour vous-même dans l'avenir ?

— Je ne crains rien du tout.

— Et cette solitude du cœur ne vous rendra pas triste, maussade ?

— Je ne le prévois en aucune façon. Je suis naturellement gaie, et j'ai conservé ma force au milieu des plus cruelles épreuves. Je n'ai aucun rêve d'amour dans la cervelle, je ne suis pas romanesque. Si je venais à changer, je serais bien étonnée. Voilà, Madame, tout ce que je peux vous dire de moi. Voulez-vous me prendre telle que je me donne avec

assurance, puisqu'au bout du compte je ne peux me donner que pour ce que je me connais.

— Oui, je vous prends pour ce que vous êtes, pour une excellente fille pleine de franchise et de volonté. Reste à savoir si vous avez réellement les petits talents que je réclame.

— Que faut-il faire ?

— Causer d'abord, et sur ce point me voilà satisfaite. Et puis il faut lire et faire un peu de musique.

— Essayez-moi tout de suite, et, si le peu dont je suis capable vous contente . . .

— Oui, oui, dit-elle en me mettant un livre dans les mains, lisez! Je meurs d'envie d'être enchantée de vous.

Au bout d'une page, elle me retira le livre en me disant que c'était parfait. Restait la musique. Il y avait un piano dans la chambre. Elle me demanda si je savais lire à livre ouvert. Comme c'est à peu près tout ce que je sais, je pus la contenter encore sur ce point. Finalement, elle me dit que, connaissant mon écriture et ma rédaction d'après des lettres de moi que lui avait montrées Mme. d'Arglade, elle comptait que je serais un excellent secrétaire, et elle me congédia en me tendant la main et en me disant de très bonnes paroles. Je lui ai demandé la journée de demain pour voir les quelques personnes que nous connaissons ici, et elle a donné des ordres pour que je fusse installée samedi.

Chère sœur, on vient de m'interrompre. Quelle douce surprise! c'est un billet de Mme. de Villemer, un billet de trois lignes que je te transcris.

"Permettez-moi, chère enfant, de vous envoyer un petit acompte pour les enfants de votre sœur et une petite robe pour vous. Puisque vous aimez la toilette, il faut bien compâtir aux faiblesses des gens qu'on aime. Il est réglé et entendu que vous aurez cent cinquante francs par mois, et que je me charge de vos chiffons."

Comme cela est bon et naturel, n'est-ce pas ? Je vois

que j'aimerai cette femme-là de tout mon cœur, et que je ne l'avais pas assez bien jugée à première vue. Elle est plus spontanée que je ne pensais. Le billet de cinq cents francs, je le mets dans cette lettre. Vite! du bois dans la cave, des jupons de laine à Lili, qui en manque, et un poulet de temps en temps sur cette pauvre table. Un peu de vin pour toi; ton estomac est tout délabré, et il en faudra si peu pour le remettre! Il faut aussi faire arranger la cheminée de la chambre qui fume atrocement; ce n'est pas supportable, cela peut fatiguer les yeux des enfants, et ceux de ma filleule sont si beaux!

Moi, j'ai honte de la robe qui m'est destinée, une robe de soie gris-de-perle magnifique. Ah! que j'ai été sotte de dire que j'aimais à être bien mise! Une robe de quarante francs eût suffi à mon ambition, et m'en voilà pour deux cents sur le corps, pendant que ma pauvre sœur raccommode ses guenilles! Je ne sais où me cacher; mais ne crois pas au moins que je sois humiliée de recevoir un cadeau. Je m'acquitterai de ces bontés-là en conscience, mon cœur me le dit.

LE MARQUIS DE VILLEMER.

A MADAME X.

NOHANT, 25 octobre, 1851.

Votre lettre m'a beaucoup attendrie, ma chère enfant; elle est d'un cœur bien tendre et bien bon, je vous en remercie. Peu de lettres me flattent lorsqu'elles sont d'une main inconnue, mais à la manière dont vous me parlez, il me semble que je vous connais. Je ne suis pas tout ce que vous me croyez, mais j'ai de bonnes intentions et l'amour du juste, et si j'ai pu faire un peu de bien à quelques âmes comme la vôtre, je suis assez récompensée. — Je ne veux pas croire à ce que vous me dites de votre maladie de cœur. J'ai vécu avec une maladie de cœur pour laquelle on m'avait condamnée. J'espère que vous vivrez aussi, quoique ce ne soit pas, je vous jure, un grand bonheur

de vivre ! Mais nous devons nous y résigner, et ceux qui nous aiment le veulent.

Comptez-moi parmi ceux-là pour vous.

A LA MÊME.

NOHANT, 1er juin, 1855.

Chère enfant, il y a eu de tristes motifs au long silence que j'ai gardé avec vous. J'ai reçu au cœur un coup terrible. Au mois de janvier dernier j'ai perdu mon enfant, ma belle petite Jeanne, la fille de ma fille. On me l'avait arrachée pour la mettre dans une pension, où elle a manqué de soins, où elle a souffert.

Je pleurais, je suppliais, je prouvais en vain; c'est tout au plus si on a voulu me rendre ma petite-fille morte pour l'enterrer auprès de mon père et de ma grand'mère.

D'autres malheurs, des pertes sensibles aussi, plusieurs amis partis presque dans la même quinzaine, des agonies cruelles dont j'ai été témoin, tous ces coups réunis m'avaient brisée. J'étais malade, je dépérissais; mon bon fils et un excellent ami, qui est comme un fils aussi pour moi, m'ont emmenée en Italie. J'ai vu Rome, que je ne connaissais pas; j'ai vu Florence et Gênes. J'ai passé trois semaines à Frascati, une semaine à la Spezzia, quelques jours à Marseille. J'ai beaucoup marché, j'ai été en mer, au soleil, à la pluie, au vent, des journées entières. C'est le remède certain pour moi, et je suis revenue guérie. J'ai passé rapidement à Paris, et je suis ici depuis trois jours, bien portante, tranquille, mais bien atterrée du cerveau, je le crains, et pour longtemps ébranlée au fond de l'âme.

C'est assez vous parler de mes misères; laissez-moi vous remercier de vos chers et charmants souvenirs . . .

Le dernier envoi a été plus heureux: tout était arrivé intact. De petites tortues bien vivantes ; elles sont jolies et de grand appétit. Ah ! comme elles

auraient mieux amusé ma pauvre Jeanne! et ces coquilles que vous lui destiniez, elle les aimait tant!...

Vous n'êtes tourmentée réellement que du caractère plein de contraste de votre cher enfant. Eh! ma chère, il vit! Tout est là. La vie ne peut pas être pour lui une chose facile. N'est-elle pas pour tous, au moral et au physique, un terrible combat? Et notre vie à nous autres mères, n'est-elle pas de suivre ce combat pas à pas, de le soutenir avec ces êtres adorés, et d'aller au-devant de tous les coups jusqu'à ce que nous tombions nous-mêmes? Ce n'est pas le bonheur, est-ce qu'il y a du bonheur ici-bas? mais c'est la vie, et le plus grand malheur, c'est l'absence de ces tortures.

A LA MÊME.

Je me suis permis de vous appeler ma chère enfant, et voilà que vous êtes jeune femme. C'est égal, vous me permettrez de continuer, car j'ai quarante-huit ans, et j'ai un fils qui en aura bientôt trente; ainsi vous passerez cette familiarité à l'âge, à la sollicitude et aussi à la reconnaissance, car je sens votre sympathie sincère, et quand, une fois sur cent, je puis éprouver cette confiance pour les amis inconnus qui m'appellent, j'aime à m'y livrer, pour me dédommager de l'horreur et de l'ennui que me causent les lettres vaines, sottes, banales et indiscrètes...

Il n'est pas question d'être heureuse en ce monde: on ne l'est jamais absolument, puisque le lendemain de notre existence et de celle des êtres que nous chérissons ne nous appartient pas. Je ne crois pas que nous ayons été jetés ici-bas pour nous y trouver bien, mais pour y accomplir certaine tâche dont le terme n'est pas si long qu'il faille le devancer.

Dans cette vie mêlée de joies et d'amertumes, je ne vois que le devoir et l'affection qui soient des choses réelles et pures. Le reste s'en va en rêves et en déceptions. Si nous raisonnions toujours bien nos chagrins, nous verrions qu'il y a au fond de notre sen-

sibilité une grande dose d'égoïsme ; mais il ne dépend pas toujours de nous d'être sages et forts, et nous n'avons guère à rougir d'une faiblesse que Dieu a mise en nous. Seulement, dans nos heures lucides, quand la santé morale s'est refaite, et elle se refait toujours chez les natures généreuses, nous devons faire grande provision de justice, de dévouement et d'abnégation. Quand le mal revient, on retrouve toujours au fond de soi-même quelque chose de ces bonnes résolutions et de ces réflexions fortes . . .

Ne cherchez pas dans mes livres la sagesse, qui n'y est pas, ou qui n'y est qu'à des doses mélangées de beaucoup de trouble et d'angoisse. Cela peut être bon à lire une fois pour ceux qui souffrent, et leur donner l'idée de réfléchir et de chercher, le besoin de conclure. Mais n'oubliez pas que la plupart de ces écrits, et les premiers surtout, n'ont pas une valeur philosophique suffisante pour relever une âme en détresse, et qu'ils n'ont d'autre but que de pousser à la recherche des hautes vérités. Nul ne possède la vérité absolue, et cependant elle est partout dans les œuvres du passé pour ceux qui savent trouver et comprendre. Chaque beau livre en a sa part, et laisse deviner ce qui n'est pas apparu à l'écrivain. Instruisez-vous beaucoup et toujours, puisque c'est l'œuvre de toute la vie. Songez que vous n'en saurez jamais assez pour faire de votre fils un homme complet, et mettez tous vos soins à vous compléter pour lui le plus possible . . . Ne me laissez pas longtemps sans nouvelles ; adressez à M. Manceau, à Nohant. Je vous dis adieu ; ayez confiance en vous-même.

A M. CHARLES PONCY.

NOHANT, 12 septembre, 1845.

. . . Que je vous dise maintenant ce que je suis devenue depuis tant de temps que je vous ai écrit. J'ai été à Paris jusqu'au mois de juin, et depuis ce temps je suis à Nohant jusqu'à l'hiver, comme tous les ans, comme toujours; car ma vie est réglée comme un pa-

pier de musique. J'ai fait deux ou trois romans, dont un va paraître. Il a fait un été affreux; je suis peu sortie de mon jardin, j'ai peu monté à cheval et en cabriolet, comme j'ai coutume de faire aux environs tous les ans. Tous les chemins de traverse qui conduisent à nos beaux sites étaient impracticables, et ma fille n'est pas du tout marcheuse. Je lui ai acheté un petit cheval noir qu'elle gouverne dans la perfection, et sur lequel elle paraît belle comme le jour.

Mon fils est toujours mince et délicat, mais bien portant, d'ailleurs. C'est le meilleur être, le plus doux, le plus égal, le plus laborieux, le plus simple et le plus droit qu'on puisse voir. Nos caractères, outre nos cœurs, s'accordent si bien que nous ne pouvons guère vivre un jour l'un sans l'autre. Le voilà qui entre dans sa vingt-troisième année, et moi dans ma quarante-deuxième, et Solange dans sa dix-huitième. Nous avons des habitudes de gaieté peu bruyante, mais assez soutenue, qui rapprochent nos âges, et, quand nous avons bien travaillé toute la semaine, nous nous donnons pour grande récréation d'aller manger une galette sur l'herbe à quelque distance de chez nous, dans un bois ou dans une ruine, avec mon frère, qui est un gros garçon plein d'esprit et de bonté, et qui dîne tous les jours de la vie avec nous, vu qu'il demeure à un quart de lieue. Voilà donc nos grandes fredaines.

Maurice dessine, mon frère fait un somme sur l'herbe. Les chevaux paissent en liberté. Les filleuls ou filleules sont aussi de la partie, et nous réjouissent de leurs naïvetés. Les chiens gambadent, et le gros cheval qui traîne toute la famille dans une espèce de grande brouette, vient manger dans nos assiettes. Malheureusement nous avons peu joui de la campagne de cette façon cet été. Il a toujours plu, et les rivières ont effroyablement débordé. Mais l'automne s'annonce plus beau, et j'espère que nous reprendrons bientôt nos excursions. Puis nous allons marier une filleule de Maurice, et faire la noce à la maison.

Je crois que vous vous plairiez avec nous, mes en-

fants, car nous avons eu le bonheur de conserver des goûts simples. Nous avons une petite aisance qui nous permet de faire disparaître la misère autour de nous; et si nous connaissons le chagrin de ne pouvoir empêcher celle qui désole le monde, chagrin profond, surtout à mon âge, quand la vie n'a plus de personnalité enivrante, et qu'on voit clairement le spectacle de la société, de ses injustices et de son affreux désordre, du moins nous ne connaissons pas l'ennui, l'inquiétude ambitieuse et les passions égoïstes. Nous avons donc une sorte de bonheur relatif, et mes enfants le goûtent avec la simplicité de leur âge.

Pour moi, je ne l'accepte qu'en tremblant; car tout bonheur est quasi un vol dans cette humanité mal réglée, où l'on ne peut jouir de l'aisance et de la liberté qu'au détriment de son semblable, par la force des choses, par la loi de l'inégalité; odieuse loi, odieuses combinaisons, dont la pensée empoisonne mes plus douces joies de famille, et me révolte à chaque instant contre moi-même. Je ne puis me consoler qu'en me jurant d'écrire, tant que j'aurai un souffle de vie contre cette maxime infâme qui gouverne le monde: Chacun chez soi, chacun pour soi. Puisque je ne sais dire et faire que cette protestation, je la ferai sur tous les tons.

Bonsoir, mon cher enfant.

OCTAVE FEUILLET.

LA FÉE.

Comédie en un acte et en prose.

(*Extraits.*)

La scène est en Bretagne sur la lisière de la forêt de Brocelyande.

Le comte de Comminges, par une froide soirée d'hiver, entre dans un petit salon de campagne, où il trouve un vieux serviteur, avec lequel il entre en conversation. Il a suivi une dame voilée, que le hasard

lui a fait rencontrer, à la nuit tombante, dans la forêt de Brocelyande, près de la fameuse fontaine de Merlin. Il aimerait à la voir.

Qui est-elle ?

Le vieux François lui dit que sa maîtresse est Mademoiselle de Kerdic, communément appelée dans le pays la Fée de Brocelyande.

LE COMTE.

La fée ! Voilà qui est bizarre . . .

Elle est jeune, jolie ? . . .

Elle aura cinquante-neuf ans, viennent les roses, dit François.

Cela refroidit un peu l'ardeur et la curiosité du comte. Pourtant, après s'être fait donner une petite leçon de morale sur la question du suicide, et, de plus en plus intrigué, il veut éclaircir ce qui lui paraît une mystification et dit:

Où est ta maîtresse ? Je veux la voir.

FRANÇOIS.

La voici, jeune homme.

Scène II.

Mademoiselle de Kerdic paraît au seuil de la porte, le comte avançant brusquement vers elle, et s'arrêtant tout-à-coup comme frappé de la distinction et de la beauté de la vieille dame.

Que veut Monsieur, François ?

FRANÇOIS.

Il veut se noyer.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Qu'est-ce que c'est donc ? Monsieur, une fois rentrée chez moi, j'espérais être à l'abri d'une persécution . . . vraiment inexplicable. J'ai beau rappeler mes souvenirs, je ne vous connais pas . . . Que me voulez-vous ?

LE COMTE.

Mademoiselle, je ne puis concevoir, il est impossible...

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Votre extérieur, Monsieur, semble annoncer un homme dont l'esprit est sain, et cependant...

LE COMTE.

Ma conduite est aussi folle qu'inconvenante, n'est-ce pas? Mais veuillez me croire sur parole, Mademoiselle, les circonstances singulières dont je suis le jouet justifient ce qui vous paraît être le plus inexcusable dans mes procédés. — Il m'a suffi, au reste, de vous voir en face un seul instant, pour être assuré qu'une personne comme vous n'a jamais trempé dans une intrigue, et pour regretter l'indiscrétion obstinée, dont je me suis rendu coupable envers vous.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Je crois, en effet, qu'il vous a suffi de me voir en face, pour éprouver un sincère regret de votre poursuite: bien des femmes, même de mon âge, Monsieur, vous pardonneraient plus difficilement peut-être votre contrition d'à présent que votre offense de tout-à-l'heure... Quant à moi, Dieu merci, je vous pardonne de grand cœur l'une et l'autre...

LE COMTE.

Mademoiselle, vous me faites sérieusement injure, si vous croyez avoir été en butte à la galanterie banale d'un fat. Je suis, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, le jouet de circonstances vraiment extraordinaires au dernier point, et...

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Il suffit, Monsieur: chacun a ses affaires. Mais enfin, quel qu'en soit le motif, vous avez fait une course forcée: voulez-vous vous reposer un peu?

LE COMTE.

Oh! je me garderai bien de vous gêner davantage.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Vous ne me gênez pas, au contraire; on aime à voir de près, quand on est rassuré, les objets de son effroi, et j'avoue que vous m'avez fait grand'peur dans ce bois. Restez donc, à moins que les rôles ne soient changés, que ce ne soit moi maintenant qui vous...

LE COMTE.

Permettez-moi donc de me présenter à vous plus régulièrement: je me nomme le comte Henri de Comminges.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Asseyez-vous donc, Monsieur de Comminges. — Mais nous n'avons plus de feu. François, on gèle ici; mon ami, tu entends ?

FRANÇOIS.

On gèle, on gèle... (*Il s'approche de la cheminée, et se courbe péniblement pour attiser le feu.*) Qu'est-ce que vous direz donc quand vous aurez mon âge ? Eh, Seigneur, si vous étiez forcée d'allumer le feu pour les autres vous ne gèleriez pas tant.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Allons, tais-toi. (*Au comte.*) Vous n'êtes pas de ce pays, Monsieur ?

LE COMTE.

Non, Mademoiselle; j'habite Paris. Je n'étais même jamais venu en Bretagne...

(*Pendant ce temps, François, manifestant beaucoup de mauvaise grâce à faire le feu, le Comte s'offre pour cette besogne, et, se mettant à genoux, arrange le bois dans la cheminée.*)

MADEMOISELLE DE KERDIC, *assise.*

Ainsi, Monsieur, vous n'étiez jamais venu dans notre pays ? Puisque vous aviez le désir de visiter la Bretagne, permettez-moi de vous dire que vous avez mal choisi votre saison; la Bretagne, en plein hiver, offre de faibles agréments aux touristes.

LE COMTE, *toujours agenouillé.*

Mon Dieu ! Mademoiselle, je ne suis pas un touriste; je n'ai pas choisi ma saison, et je n'éprouvais aucun désir de visiter la Bretagne... Vous avez des soufflets ? fort bien... pardon... — Non, des circonstances mystérieuses, et qui ne sont pas sans une nuance de ridicule, m'ont seules déterminé à ce voyage auquel j'étais d'autant plus loin de penser, que j'en méditais un beaucoup plus sérieux, et plus lointain.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Dans le Nouveau Monde ?

LE COMTE, *se rasseyant.*

Oui, dans un monde tout-à-fait nouveau... Mais je suis honteux de vous entretenir si longtemps de ce qui me concerne. Vous habitez, Mademoiselle, un pays poétique. J'ai eu l'honneur de vous rencontrer, si je ne me trompe, dans un lieu que d'antiques légendes ont rendu populaire. Cette forêt de Brocelyande, cette fontaine de Merlin ont joué autrefois un grand rôle dans votre mythologie nationale ?

MADEMOISELLE DE KERDIC.

En effet, Monsieur : cela nous compose même un voisinage assez incommode. Nous ne pouvons nous attarder dans les environs, mon vieux François et moi, sans nous exposer à d'étranges mortifications. La superstition locale, aidée du crépuscule, nous prête une teinte merveilleuse, qui en général fait fuir les passants. Il est vrai (*saluant*) qu'elle les attire quelquefois, ce qui forme une agréable compensation.

LE COMTE.

Vous connaissez mon aventure, Mademoiselle ?

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Je ne connais pas votre aventure, Monsieur, et j'ajoute que je n'éprouve pas un désir très particulier de la connaître. Mais il est évident, quelque peine que j'aie à concilier cette idée avec la parfaite raison dont vous me semblez doué, il est évident que vous avez cru suivre en ma personne je ne sais quelle apparition surnaturelle... une fée sans doute... Hélas ! Monsieur, pourquoi n'était-ce qu'une illusion ! Vous ne le déplorez pas plus amèrement que moi. Les fées rajeunissaient.

LE COMTE.

Mon Dieu, Mademoiselle, je ne suis ni d'un caractère ni dans une situation à débiter des fadeurs ; vous pouvez donc me croire sincère, lorsque je vous déclare que plus je vous vois et plus je vous entends...

FRANÇOIS, *s'avançant.*

L'heure du dîner de Mademoiselle est sonnée.

MADEMOISELLE DE KERDIC, *se levant.*

Ah ! François, ce n'est pas bien. Vous êtes indiscret envers monsieur le comte, et cruel envers moi. A mon âge, un compliment perdu ne se retrouve pas...

LE COMTE, *qui s'est lévé.*

Mille pardons, Mademoiselle. Je me retire... (*riant*) mais vous n'y perdrez rien. Je voulais dire, Mademoiselle, que vous me forcez de reconnaître une vérité dont j'avais douté jusqu'ici, c'est qu'il y a pour certaines femmes une jeunesse éternelle, qui se nomme la grâce...

MADEMOISELLE DE KERDIC, *riant.*

Avez-vous faim, Monsieur le Comte ?

LE COMTE.

Moi, Mademoiselle ? Hélas ! je n'ai jamais faim.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Tant mieux. Je n'hésite plus à vous proposer de partager un dîner d'ermite. Mets deux couverts, François.

(*Elle retient le Comte, et renvoie François. Le Comte lui aide galamment à mettre le couvert, place des sièges des deux côtés de la table, et François apporte le potage et le pâté chaud.*)

Scène IV.

MADEMOISELLE DE KERDIC

Tenez, asseyez-vous là. Vous avez bien gagné votre dîner. (*Elle sert le potage.*)

LE COMTE, *s'asseyant.*

Eh bien ! Mademoiselle, je vous proteste que je me sens une pointe d'appétit, ce qui ne m'était pas arrivé depuis un temps immémorial.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Vous n'aviez peut-être jamais autant travaillé.

LE COMTE.

Vous avez prononcé tout-à-l'heure le mot de curiosité, Mademoiselle ; excusez la mienne. (*François enlève le potage.*) C'est un miracle surprenant que de trouver en cette Thébaïde sauvage une personne qui semble si bien faite pour apprécier tous les charmes de la vie civilisée, (*François enlève les assiettes,*) et pour y ajouter... Vous ne vivez pas toujours dans cette solitude ?

MADEMOISELLE DE KERDIC, *servant le pâté.*

Monsieur, je n'occupe cette maison que depuis quelques mois, depuis la perte d'une personne bien

chère. Mais en y venant, je n'ai fait que changer de retraite ; j'ai presque toujours vécu loin du monde . . . Un peu de pâté chaud, Monsieur de Comminges ?

LE COMTE.

Fort peu, je vous prie. (*François sert la bécassine et enlève le pâté. Le Comte verse à boire.*)

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Mais vous parliez de miracle, monsieur le comte ; il n'en est pas de plus inouï que de rencontrer, un mardi, jour d'Italiens, dans les neiges de ce désert breton, un jeune homme qui semble si bien fait pour goûter les plus exquis raffinements de l'existence parisienne, (*saluant,*) et pour les relever encore de sa personne. (*Elle boit.*)

LE COMTE, *après s'être incliné, avec un soupir.*

Mon Dieu ! Mademoiselle, je sens que je vous dois mon histoire. C'est la seule explication que je vous puisse donner de ma conduite, et cependant il m'en coûte de chasser si vîte le sourire que je sentais sur mes lèvres pour la première fois, depuis des années . . . Je ne sais par quelle singulière puissance vous l'y aviez rappelé. — Pour vous dire tout en un mot, je suis un homme malheureux, Mademoiselle.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Vraiment ? — Un peu de bécassine, monsieur le comte . . . La bécassine est un oiseau triste.

LE COMTE, *acceptant.*

Pas plus que moi, je vous le garantis. — Oui, je suis malheureux, et voici pourquoi : Lancé fort jeune dans le tourbillon de la vie parisienne . . . Mademoiselle, vos oreilles sont peut-être mal habituées à de si frivoles récits . . .

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Oh! je suis d'un âge à tout entendre. Au reste je puis, je crois, dès le début, présumer la nature de vos confidences, et vous en épargner les chapitres les plus épineux. Après avoir poursuivi de salon en salon, peut-être de boudoir en boudoir,—et qui sait même? de coulisse en coulisse, tous les enchantements que peut concevoir en ce monde un homme jeune, riche et d'assez bonne mine, vous vous êtes lassé d'une existence, si bien remplie cependant, et vous allez vous faire trappiste, est-ce cela?

LE COMTE, *étonné.*

C'est de la divination... Oui, Mademoiselle, c'est fort à peu près cela, sauf le dénouement! car ma lassitude et mon dégoût en sont venus à ce point, que la porte d'un cloître ne me semblerait pas, entre la vie et moi, une barrière suffisante.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Ah! c'est d'un bon suicide, en ce cas, qu'il s'agit?... Encore cet aileron, Monsieur de Comminges?

LE COMTE.

Je suis confus, Mademoiselle; je mange comme un cannibale. Oui, Mademoiselle, j'ai l'intention de quitter la vie; je n'en fais ni parade ni mystère. Dès longtemps je penchais vers cette extrémité, lorsqu'il y a dix-huit mois un remords poignant est venu doubler mon fardeau, et précipiter sans doute ma résolution.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Un remords, Monsieur?

LE COMTE.

Un remords, qui du moins échappera à votre aimable ironie. Tandis que je menais à Paris l'espèce d'existence, que vous venez d'esquisser, ma mère, une femme qui eût été digne d'être connue de vous, Made-

moiselle, ma mère habitait, au fond de l'Auvergne, notre vieux château de famille. Je l'aimais, bien que j'aie l'amertume de penser qu'elle en a pu douter. Oui, malgré les apparences, et au milieu des dissipations sans trêve qui dévoraient ma vie, je l'aimais d'une pieuse tendresse. Vainement, pendant dix ans, je la suppliai de venir demeurer près de moi...

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Et que n'alliez-vous la rejoindre?

LE COMTE.

Vous l'avouerai-je? Je ne trouvai pas dans mon lâche cœur la force de rompre les liens des habitudes parisiennes, qui m'enchaînaient de toutes parts. Ma mère, à plusieurs reprises, daigna traverser la France pour embrasser un enfant ingrat. Mais, dans ces dernières années, la vieillesse et la maladie lui avaient interdit cette consolation ; elle m'appelait près d'elle avec instance... Certainement je serais parti, mais ma pauvre mère, en m'attirant d'une main, me repoussait de l'autre, sans s'en douter. Elle désirait me marier près d'elle à je ne sais quelle provinciale. Ses lettres étaient pleines de ce projet, qui me consternait profondément.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Cela se conçoit.

LE COMTE.

Ma mère me paraissait si follement éprise de son choix et de sa chimère, que je n'osais lui envoyer un refus positif. Le lui porter moi-même, ne la revoir que pour anéantir du premier mot ses plus chères espérances, je pouvais encore moins m'y décider... J'hésitai donc de jour en jour... (*Sa voix s'altère.*) J'hésitai trop longtemps, je la perdis. (*Il se lève en se mordant les lèvres, et fait quelques pas dans la chambre. Après un silence.*) Excusez-moi. — Vous comprenez

bien, Mademoiselle, que de telles circonstances n'étaient point de nature à me réconcilier avec la vie...

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Je vous demande pardon, je le comprends mal. Je ne sache pas que, pour avoir manqué à un devoir, on soit dispensé de tous les autres. Mais... enfin?

LE COMTE.

Enfin mon découragement s'accrut. Je me trouvai comme scellé dans un ennui de plomb, n'ayant plus un désir, une espérance, un sourire, et voyant passer les plus vives séductions de ma jeunesse avec une glaciale insouciance. Ma santé même s'altéra; je ne connus plus ni l'appétit ni le sommeil. Je craignis que la folie ne fût au bout de cette mort éveillée. Bref, après quelques luttes intérieures, je pris le parti, désormais immuable, de briser ma coupe vide, et de mourir tout-à-fait. (*François rentre apportant le café.*)

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Assurément vous en êtes le maître. Mais tout cela ne me dit pas en vertu de quelle fantaisie vous avez choisi la Bretagne pour théâtre de cet événement tragique?

LE COMTE.

Permettez, j'y arrive... La fantaisie n'y fut pour rien. (*François a posé sur la table un plateau et des tasses; il sort ensuite.*)

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Vous prenez du café, n'est-ce pas?

LE COMTE.

Volontiers, Mademoiselle. Il y a aujourd'hui trois mois et un jour, Mademoiselle, j'avais réuni quelques camarades dans un petit salon de restaurant. C'était

un dîner d'adieu. Je ne le leur cachai pas. On essaya de combattre mon dessein par divers arguments plus ou moins spécieux. Mais je vais vous initier, Mademoiselle, à des propos de jeunes gens.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Allez, allez.

LE COMTE.

Quoi, me dit-on, tu veux mourir ! Ta main, ta lèvre, ton cœur sont-ils donc flétris par la vieillesse ? N'y a-t-il plus de fleurs, n'y a-t-il plus de femmes sur la terre ? — Non, il n'y en a plus pour moi, répondis-je... Je ne vois plus, et ne conçois plus même, sous le soleil, une fleur qui puisse attirer ma main, un amour qui puisse tenter mon cœur. Fleurs et femmes n'ont plus pour moi qu'un seul et même parfum devenu banal et fastidieux à force d'uniformité. Toutes me paraissent se ressembler entre elles au point que je les confonds désormais dans une commune indifférence. Bref, il n'y a plus à mes yeux qu'une femme sur la terre, et je ne l'aime pas !

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Fort gracieux pour nous, tout cela...

LE COMTE.

Je n'avais pas l'honneur de vous connaître, remarquez bien... Enfin, ajoutai-je, j'en suis là, mes amis; il est donc clair que je ne peux plus vivre.

MADEMOISELLE DE KERDIC, *versant le café.*

C'était clair, en effet, attendu que la vie n'a d'autre fin, évidemment, que de cueillir les fleurs et d'aimer les dames... Un peu de sucre, Monsieur de Comminges ?... et au bout de cela vous ne vous tuâtes point, décidément. (*Elle boit.*)

LE COMTE.

Pardon !... c'est-à-dire je demeurai inébranlable dans ma résolution, et je l'aurais exécutée dès le lendemain, si cette soirée n'eût eu des suites tout-à-fait imprévues. (*Il boit.*)

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Ah !

LE COMTE.

Dans cette suprême expansion des adieux, j'avais osé confier à mes amis une bizarre pensée qui tourmentait parfois mon esprit, et qui touchait à la démence... Je songeais souvent en effet que j'aurais voulu vivre au temps de ces heureuses superstitions qui permettaient aux hommes l'espoir d'un amour surnaturel... au temps des dieux et des nymphes... des génies et des fées... (*Il s'exalte.*) Je sentais qu'alors je me serais rattaché à l'existence par l'ardente ambition d'une de ces rencontres mystérieuses... d'une de ces liaisons enchantées qui charmèrent tour à tour les jeunes bergers de la fable et les jeunes chasseurs des légendes... Oui, une fée seule eût été capable encore de me faire espérer, aimer et vivre ! (*Se levant comme inspiré.*) Je sentais que mon cœur, assouvi d'amours terrestres, pouvait se ranimer et palpiter encore sous un de ces regards étranges, et plus qu'humains, au froissement de ces robes de vapeur, au contact de ces mains immortelles.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Mais c'est de la folie !

LE COMTE, *froidement, se rasseyant.*

Je vous l'ai dit. — Le lendemain, dans la matinée, comme j'achevais d'écrire mes dernières dispositions, un inconnu remettait chez moi ce billet parfumé. (*Il tire de son sein un billet qu'il donne à Mademoiselle de Kerdic. François est rentré en scène et écoute.*)

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Voyons donc. (*Elle lit.*) "Mortel, tu te crois un fou parmi les sages, et tu es un sage parmi les fous. Entre la terre et le ciel il est une région intermédiaire peuplée d'êtres supérieures à l'homme, inférieures à la divinité. Je suis un de ces êtres. Je suis une fée. Tes secrets hommages m'ont touchée. Mon destin m'appelle loin d'ici. Mais de ce jour en trois mois, à la naissance du crépuscule, trouve-toi seul, si tu en as le courage, dans la vieille forêt armoricaine de Brocelyande, près de la fontaine de Merlin. J'y serai." (*En achevant cette lecture Mademoiselle de Kerdic sourit. François fait entendre un ricanement singulier. Le comte les regarde. Mademoiselle de Kerdic reprend :*) Mais c'était une mystification manifeste. (*François se retire.*)

LE COMTE.

Je n'en doutai pas plus que vous, Mademoiselle, et cependant . . . telle fut la curieuse faiblesse de mon esprit, que j'attendis, et que me voici.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Et êtes-vous venu seul à ce rendez-vous redoutable ?

LE COMTE.

C'était mon dessein. Mais un de mes amis seul confident de ce mystère, le vicomte Hector de Mauléon, mauvaise tête et brave cœur, a voulu m'accompagner jusqu'à la lisière du bois. Il a d'ailleurs à son service un garçon né dans ce pays, qui devait nous tenir lieu de guide et d'interprête, et qui n'a fait que nous impatienter par sa poltronnerie superstitieuse. Je les ai laissés dans ma voiture. Mais déterminé comme je l'étais à ne sortir en aucun cas de cette forêt, j'ai fait promettre au vicomte de quitter la place après une heure d'attente. Je suppose donc qu'il est déjà loin . . . et maintenant, Mademoiselle, me pardonnerez-vous l'importunité ridicule dont je vous ai rendue victime ?

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Ainsi j'avais deviné ! vous m'avez prise pour une fée; mais, après tout, pourquoi pas ? L'histoire nous dit que les fées se plaisaient à revêtir, dans leurs rencontres amoureuses, un âge et un costume peu avantageux; vous devez me remercier de vous avoir du moins épargné les haillons.

LE COMTE.

Vous allez rire, Mademoiselle . . . mais en vérité, depuis que je suis chez vous, votre personne, votre langage si parfaitement inattendus au fond des bois, certains détails singuliers de votre intérieur, et enfin je ne sais quel prestige inexplicable dont je me sens comme enveloppé en votre présence, tout cela m'a fait me demander vingt fois si je n'étais pas dans le domaine de la légende, ou du moins de la vision.

MADEMOISELLE DE KERDIC, *avec un sourire.*

Vraiment !

(*François entre, et informe Mlle. de Kerdic que le vieux bûcheron, qu'elle était allée visiter ce matin, est bien plus malade. Elle propose à François de lui porter une potion. François prétexte que par la tempête qu'il fait il ne reviendrait pas vivant. Mlle. de Kerdic prétend alors y aller elle-même. Le comte s'y oppose et s'offre pour la charitable corvée. Il prend une lanterne et un grand manteau que lui présente François et sort.*

En ce moment le Vicomte de Mauléon, impatient et inquiet, de ne pas voir revenir son ami, arrive, accompagné d'Yvonnet, son domestique. Celui-ci, superstitieux comme un Bas-Breton, croit aux fées et conjure le vicomte de se tenir sur ses gardes. Le vicomte, qui n'y croit pas, cède pourtant à l'ascendant de Mademoiselle de Kerdic, comme si elle en était une, et, après l'avoir suivie pendant quelques instants dans une pièce voisine, revient, et, sans insister davantage sur l'objet de sa visite, se retire en faisant une profonde révérence à Mlle. de Kerdic, et même à François.

A peine est-il parti que le comte revient de son expédition de bon Samaritain, mouillé et transi.—Dans le courant de la scène [Sc. X] il dit, au moment où il s'apprête à prendre congé de sa mystérieuse hôtesse :)

Mademoiselle, soyez heureuse: personne ne le mérite mieux que vous. (*Après une pause d'un silence pénible.*) M'est-il permis de vous charger d'une mission ?

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Oui, quoi ?

LE COMTE. (*Il prend une plume sur le guéridon ; arrache une page de son porte-feuille et écrit quelques lignes.*)

J'ai été témoin dans cette chaumière d'une scène dont je n'avais pas l'idée... Une pauvre famille, des petits enfants sans pain, sans feu, grelottant et pleurant autour du grabat d'un moribond... Je leur laisse ma fortune. Tenez. Veillez à cela.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Voulez-vous donc que ces enfants oublient leur mère, qu'ils deviennent étrangers à tous les grands devoirs et à toutes les saintes vérités de la vie, qu'ils finissent comme vous allez finir ? Ah ! ne touchez pas à leur misère, Monsieur: elle vaut mieux que la vôtre !

LE COMTE.

Mademoiselle !...

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Pardon, Monsieur, si j'ai cru longtemps que j'étais de votre part l'objet d'une indiscrète raillerie. Et maintenant encore, oui, maintenant encore je doute. Est-ce vrai, est-ce sérieux ? La vie d'un homme, l'âme d'un homme est-elle sincèrement à vos yeux chose si petite et si légère, quelle tienne tout entière dans un boudoir, et qu'elle n'ait hors de là ni joies à

attendre ni devoirs à pratiquer ? Ce mot devoir, le mot même de l'existence, est-il écrit sur une seule page de la vôtre ? Avez-vous jamais fait à quelqu'un au monde le sacrifice d'un de vos plaisirs, d'un de vos goûts, d'un de vos caprices ? Etes-vous jamais sorti pour personne du cercle étroit et glacé de votre frivole égoïsme ? Non ! pour personne ! pas même pour votre pauvre mère !

LE COMTE.

Mademoiselle !...

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Vous ne pouvez vivre, parce qu'il n'y a plus de femme sur la terre que vous puissiez aimer... Et n'y a-t-il plus, dites-moi, d'infortunés que vous puissiez secourir, de larmes, que vous puissiez sécher, ou qui vous puissent bénir ? Vous demandez à la vie des enchantements inconnus, Monsieur... Ah ! elle vous en garde plus d'un je vous assure ; elle vous garde, vous le pressentez déjà, la douce magie du devoir accompli, le charme secret des services rendus, la paix profonde de l'âme après la journée bien remplie, et le sommeil heureux qui suit le sacrifice. Essayez de ces plaisirs, et si la vie alors vous semble vide et sans saveur, rejetez, comme un reproche, vers le ciel, votre coupe brisée, je vous le permets. Pardon, encore, Monsieur (*sa voix s'émeut de plus en plus*), mais je vous parle, n'en doutez pas, comme vous eût parlé celle que vous regrettez, si vous aviez pu consoler son dernier regard, et recevoir son dernier baiser!

LE COMTE, *la tête penchée, d'une voix troublée.*

Oui, je crois, il est possible que j'ai mal pris la vie, mais il est trop tard, le mal est trop invétéré ; merci, mais adieu.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Soit, mais du moins rendez-moi encore un service, Monsieur de Comminges.

LE COMTE.

De grand cœur, Mademoiselle.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Tenez-moi ma laine, voulez-vous? (*Le comte fait un geste poli; elle lui passe son écheveau autour des mains, et s'asseoit; le comte s'asseoit à moitié sur le bord d'un fauteuil; pendant qu'elle dévide sa laine, on entend au dehors l'air d'une ballade. C'est un air breton, la ballade de Roger de Beaumanoir. Le comte prie Mademoiselle de Kerdic de la lui dire. Mlle. de Kerdic la chante avec un accompagnement très doux de l'orchestre. Le comte fatigué s'endort au deuxième couplet. Après le troisième il se réveille en sursaut.*)

Ah! où suis-je donc? (*Il se lève étonné.*) J'ai rêvé; c'était bien vous que je voyais cependant... (*Il la regarde avec surprise. Mademoiselle de Kerdic semble avoir rajeuni; ses rides s'effacent; ses cheveux sont presque noirs.*) C'est extraordinaire.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Qu'y a-t-il donc?

LE COMTE.

Vous n'avez plus vos soixante ans.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Bah! vous me voyez à travers les derniers rayons de votre rêve.

LE COMTE.

Cela se peut, cela doit être, et cependant je jurerais que vous êtes plus jeune de vingt années.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Eh bien! qu'y aurait-il à cela de surprenant, Monsieur de Comminges? Les annales de la féerie ne sont-elles point remplies de pareilles aventures?... Je me flatte que vous avez conçu pour moi un peu d'affection; vous savez qu'il a suffi en tout temps de l'amour intrépide d'un jeune chevalier pour rompre le charme qui voilait la beauté de la fée sous les rides de la vieille décrépite. Vous n'en êtes encore malheureusement qu'à l'affection, et c'est pourquoi je n'ai rajeuni qu'à moitié. Peut-être un sentiment plus vif amènerait une métamorphose plus complète.

LE COMTE.

Qu'à cela ne tienne! Aussi bien cet étrange aveu me brûle les lèvres. Qui que vous soyez, Mademoiselle, et il y a des instants où ma tête s'égare à sonder ce mystère. Qui que vous soyez, je n'ose dire que je vous aime; c'est un mot que j'ai trop profané; mais jamais femme ne m'inspira rien, qui approche du respect profond et passionné, dont votre présence, dont votre langage, dont votre regard me pénètre! Je ne vous aime pas, je suis près de vous adorer. Oui, pour cette seule soirée de simplicité, de calme, de vérité que je vous ai due, pour ce doux attendrissement dont vous avez rafraîchi mes yeux, je voudrais vous dévouer toute mon âme retrouvée, je voudrais, si ce n'était pas de l'égoïsme encore, enchaîner à jamais ma vie à vos côtés, non, à vos pieds! (*Il tombe à genoux.*)

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Est-ce vrai, Monsieur de Comminges?

LE COMTE, *s'asseyant.*

Sur mon honneur, c'est la vérité.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Eh bien !... Eh bien ! je sens que le charme fatal est rompu au-dedans de moi ; mais j'ai oublié les paroles sacramentelles qui doivent rendre le miracle visible aux yeux de tous. Il faut que je consulte mon grimoire. (*Elle lui sourit et disparaît par la porte latérale.*)

Scène XI.

LE COMTE, *seul, puis François.*

Quelle est cette femme ? — Mon cerveau est troublé. J'ai eu trop de fatigues, trop d'émotions ; je suis halluciné, je suis visionnaire. — Voyons, essayons de penser un peu de sang-froid. Il y a là quelque supercherie. Mais non ! une telle femme ne peut-être une aventurière, une intrigante ; cela est plus absurde à supposer que tout le reste. Mais au fait ! il n'y a de miracle que dans ma pauvre tête. Ce prétendu rajeunissement n'est qu'une illusion de mon demi-sommeil, elle-même me le disait... (*François rentre.*) C'est simplement une bonne vieille qui, me voyant malheureux, a eu pitié de moi, et qui essaie de me guérir en caressant ma folie.

FRANÇOIS, *d'une voix mâle. Il a vingt ans de moins.*

Monsieur, votre serviteur.

LE COMTE.

Qu'est-ce que c'est ? Qui es-tu ?

FRANÇOIS.

Je viens offrir mes remerciements à monsieur le comte. Je suis le vieux François. J'étais captif sous le même charme que ma maîtresse, et j'en ai été délivré en même temps qu'elle. J'ai encore cinquante ans, monsieur le comte ; mais quand vous aurez épousé Mademoiselle, j'espère bien n'en avoir plus que trente.

LE COMTE.

Ah ça ! où diable suis-je ici ? (*Il s'approche.*) C'est bien le même visage. Mais ceci dépasse ma crédulité. Voyons, mon ami, tu te moques de moi ; mais je te le pardonne, et je fais plus, je t'enrichis, si tu m'apprends sans une minute de délai le mot d'une énigme,—où mon esprit se perd, j'en conviens.

FRANÇOIS.

Monsieur, vous êtes trop initié aux mœurs de notre race pour que j'aie rien à vous apprendre. Je suis un pauvre diable de génie subalterne, enchanté jadis par le pouvoir de Merlin aux côtés de la noble fée, ma maîtresse. Nous attendions dans cette forêt, depuis un siècle entier, la venue d'un jeune gentilhomme, assez délicat pour préférer les solides qualités de l'âme aux grâces d'une beauté périssable : voilà pourquoi je vous ai accueilli tantôt avec une joie mal dissimulée, pressentant en vous un libérateur ; voilà pourquoi je viens vous offrir l'hommage de ma reconnaissance, ayant compris tout à l'heure, au changement agréable qui s'opérait en ma personne, que, grâce à vous, Monsieur, les temps étaient accomplis.

LE COMTE.

Tu n'as rien de plus à me dire ?

FRANÇOIS.

Rien.

LE COMTE.

Eh bien ! que Merlin te vienne en aide ! car, de par le ciel ! ma patience est à bout ! (*Il veut le saisir au collet.*)

FRANÇOIS, *l'arrêtant.*

Silence ! écoutez !... (*L'orchestre joue en sourdine l'air de la ballade. La porte du fond s'ouvre ; une lumière éclatante remplit le salon. — Le comte se retourne.*)

Scène XII.

(*Les mêmes, Mademoiselle de Kerdic; elle a vingt ans; elle est vêtue de blanc, et porte un diadème de fleurs sauvages; elle s'avance lentement, tenant une baguette de fée. Arrivée à quelques pas du comte, elle laisse tomber sa baguette. — François sort, et rentre un instant après ne paraissant plus avoir que trente ans.*)

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Monsieur de Comminges, je dois déposer devant vous les insignes d'un pouvoir qui n'est plus ; car ce n'est plus une fée, hélas ! c'est presque une suppliante qui vous parle. Je suis, Monsieur, cette provinciale qu'une amitié trop indulgente avait jugée digne de porter votre nom.

LE COMTE.

Mademoiselle d'Athol ! . . .

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Jeanne d'Athol, oui. Vous me trouverez bien hardie et à peine excusable, Monsieur, d'avoir osé même avec la sanction et la complicité d'un frère . . . (*Elle montre François,*) d'avoir osé employer des moyens de théâtre pour obtenir une conversion qui fut le vœu, la prière, le dernier ordre d'une mourante.

LE COMTE.

Ma mère !

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Ma tâche serait remplie, Monsieur, si je vous avais prouvé que vous vous êtes trompé de chemin, qu'il est une vie plus digne d'un homme et de celui qui la donne, qu'il est des féeries plus réelles et plus douces que celles où votre imagination vous attirait. Oui, ma tâche serait remplie, et je serais heureuse, quand même ce moment et celle qui vous le prépara ne devraient être pour votre cœur qu'un rêve oublié demain, un

secret, Monsieur, que je laisserais sans crainte à la garde de votre loyauté.

LE COMTE.

De grâce, que ce rêve ne finisse jamais! (*Il lui prend la main et s'incline jusqu'à terre.*)

MADEMOISELLE DE KERDIC.

N'est-ce pas à la fée que cet hommage s'adresse?

LE COMTE.

Non, c'est à l'ange! (*Il pose son front, comme pour cacher son émotion, sur la main de la jeune fille.*)

MADEMOISELLE DE KERDIC, *à François.*

Il pleure, il est sauvé! (*La musique joue doucement jusqu'à la fin.*)

THIERS.

CHARLOTTE CORDAY.

En 1793 vivait dans le Calvados une jeune fille âgée de vingt-cinq ans, réunissant à une grande beauté un caractère ferme et indépendant. Elle se nommait Charlotte Corday d'Armans. Ses mœurs étaient pures, mais son esprit était actif et inquiet. Elle avait quitté la maison paternelle pour vivre avec plus de liberté chez une de ses amies à Caen. Elle était enivrée de l'idée d'une république soumise aux lois et féconde en vertus. Les Girondins paraissaient vouloir réaliser son rêve; les Montagnards semblaient seuls y apporter des obstacles; et, à la nouvelle du 31 mai, elle résolut de venger ses orateurs. La guerre du Calvados commençait; elle crut que la mort du chef des anarchistes, concourant avec l'insurrection des départements, assurerait la victoire de ces derniers; elle résolut donc de faire un grand acte de dévouement, et de consacrer à sa patrie une vie dont un époux, des enfants, une famille ne faisaient ni l'occupation ni le charme. Elle

trompa son père, et lui écrivit que les troubles de la France devenant de jour en jour plus effrayants, elle allait chercher le calme et la sécurité en Angleterre. Tout en écrivant cela elle s'acheminait vers Paris.

Arrivée dans cette ville, Charlotte Corday songea à choisir sa victime. Danton et Robespierre étaient assez célèbres dans la Montagne pour mériter ses coups, mais Marat était celui qui avait paru le plus effrayant aux provinces, et qu'on regardait comme le chef des anarchistes. Elle voulait d'abord frapper Marat au faîte même de la Montagne et au milieu de ses amis, mais elle ne le pouvait plus, car Marat se trouvait dans un état qui l'empêchait de siéger à la Convention. Une de ces maladies inflammatoires qui, dans les révolutions, terminent ces existences orageuses que ne termine pas l'échafaud, l'obligea à se retirer et à rentrer dans sa demeure.

Charlotte Corday, pour l'atteindre, était donc obligée d'aller le chercher chez lui. Elle demanda à un cocher de fiacre l'adresse de Marat, s'y rendit et fut refusée; alors elle lui écrivit, et lui dit qu'arrivée du Calvados elle avait d'importantes choses à lui apprendre: c'était assez pour obtenir son introduction. Le 13 juillet elle se présenta à huit heures du soir; la gouvernante de Marat lui oppose quelques difficultés; Marat, qui était dans son bain, entend Charlotte Corday et ordonne qu'on l'introduise. Restée seule avec lui, elle rapporte ce qu'elle a vu à Caen, puis l'écoute, le considère avant de le frapper. Marat demande avec empressement les noms des députés présents à Caen: elle les nomme, et lui, saisissant un crayon, se met à les écrire, en ajoutant: "C'est bien, ils iront tous à la guillotine. — A la guillotine! reprend la jeune Charlotte indignée; alors elle tire un couteau de son sein, frappe Marat au flanc gauche, et enfonce le fer jusqu'au cœur. "A moi!" s'écria-t-il. Sa gouvernante s'élance à ce cri: un commissionnaire qui pliait des journaux accourt de son côté; tous deux trouvent Marat plongé dans son sang, et la jeune Corday calme, sereine, immobile. Le com-

missionnaire la renverse d'un coup de chaise, la gouvernante la foule aux pieds. Le tumulte attire du monde, et bientôt tout le quartier est en rumeur. La jeune Corday se relève et brave avec dignité les outrages et les fureurs de ceux qui l'entourent. Des membres de la section accourus à ce bruit, et frappés de sa beauté, de son courage, du calme avec lequel elle avoue son action, empêchent qu'on ne la déchire et la conduisent en prison, où elle continue à tout confesser avec la même assurance.

Charlotte Corday, conduite en présence du tribunal, conserve le même calme. On lui lit son acte d'accusation, après quoi l'on procède à l'audition des témoins: Corday interrompt le premier témoin, et, ne lui laissant pas le temps de commencer sa déposition: "C'est moi, dit-elle, qui ai tué Marat. — Qui vous a engagée à commettre cet assassinat? lui demande le président. — Ses crimes. — Qu'entendez-vous par ses crimes? — Les malheurs dont il est cause depuis la Révolution. — Qui sont ceux qui vous ont engagée à cette action? — Moi seule, reprend fièrement la jeune fille. Je l'avais résolu depuis longtemps, et je n'aurais jamais pris conseil des autres pour une pareille action; j'ai voulu donner la paix à mon pays. — Mais croyez-vous avoir tué tous les Marats? — Non, reprend tristement l'accusée, non." Elle laisse ensuite achever les témoins, et après chaque déposition elle répète: "C'est vrai, le déposant a raison." Elle ne se défend que d'une chose, c'est de sa prétendue complicité avec les Girondins. Charlotte Corday est condamnée à la peine de mort. Son beau visage n'en paraît pas ému. Elle rentre dans sa prison avec le sourire sur les lèvres. Elle écrit à son père pour lui demander pardon d'avoir disposé de sa vie. Elle écrivit à Barbaroux, auquel elle raconte son voyage et son action dans une lettre charmante, pleine de grâce, d'esprit et d'élévation.

Le 15 Charlotte Corday subit son jugement avec le calme qui ne l'avait pas quittée. Elle répondit par l'attitude la plus modeste et la plus digne aux outrages

de la vile populace. Cependant tous ne l'outrageaient pas. Beaucoup plaignaient cette jeune fille si jeune, si belle, et si désintéressée dans son action, et l'accompagnaient à l'echafaud d'un regard de pitié et d'admiration. (*Histoire de la Révolution française.*)

MORT DE L'EMPEREUR NAPOLÉON I.

La fin d'avril était arrivée, et à chaque instant le mal devenait plus menaçant et plus douloureux. Les spasmes, les vomissements, la fièvre, la soif ardente ne cessaient pas. Napoléon prenait de temps en temps quelques gouttes d'une eau fraîche qu'on avait trouvée au pied du pic de Diane, dans l'exposition où il aurait voulu que sa demeure fût placée, et il en ressentait un peu de bien. "Je désire, dit-il, être enterré sur les bords de la Seine, si c'est jamais possible, ou à Ajaccio, dans l'héritage de ma famille, ou enfin, si ma captivité doit durer pour mon cadavre, au pied de la fontaine à laquelle j'ai dû quelque soulagement." On le lui promit avec des larmes, car on ne lui cachait plus un état qu'il voyait si bien. "Vous allez, dit-il à ses amis qui l'entouraient, retourner en Europe. Vous y reviendrez avec le reflet de ma gloire, avec l'honneur d'un noble dévouement. Vous y serez considérés et heureux. Moi je vais rejoindre Kléber, Desaix, Lannes, Masséna, Bessières, Duroc, Ney... Ils viendront à ma rencontre... ils ressentiront encore une fois l'ivresse de la gloire humaine... Nous parlerons de ce que nous avons fait, nous nous entretiendrons de notre métier avec Frédéric, Turenne, Condé, César, Annibal..." Puis s'arrêtant, Napoléon ajouta avec un singulier sourire: "A moins que là-haut comme ici-bas on n'ait peur de voir tant de militaires ensemble."—Ce léger badinage mêlé à ce langage solennel émut vivement les assistants. Le 1er mai l'agonie sembla s'annoncer, et les souffrances devinrent presque continuelles. Le 2, le 3, Napoléon parut consumé par la fièvre, et en proie à des spasmes violents. Dès que la souffrance lui laissait quelque répit, son esprit se

réveillait radieux, et il montrait autant de lucidité que de sérénité. Dans l'un de ces intervalles, il dicta, sous le titre de première et seconde rêverie, deux notes sur la défense de la France en cas d'invasion. Le 3, le délire commença, et à travers des paroles entrecoupées on saisit ces mots: " Mon fils... l'armée ... Desaix..." On eût dit à une certaine agitation qu'il avait une dernière vision de la bataille de Marengo regagnée par Desaix. Le 4 l'agonie dura sans interruption, et la noble figure du héros parut cruellement tourmentée. Le temps était horrible, car c'était la mauvaise saison de Ste-Hélène. Des rafales de vent et de pluie déracinèrent quelques uns des arbres récemment plantés. Enfin le 5 mai on ne douta plus que le dernier jour de cette existence extraordinaire ne fût arrivé. Tous les serviteurs de Napoléon, agenouillés autour de son lit, épiaient les dernières lueurs de la vie. Malheureusement ces dernières lueurs étaient des signes de cruelles souffrances. Les officiers anglais placés à l'extérieur recueillaient avec un intérêt respectueux ce que les domestiques leur apprenaient des progrès de l'agonie. Vers la fin du jour, la douleur s'affaissant avec la vie, le refroidissement devenant général, la mort sembla s'emparer de sa glorieuse victime. Ce jour-là, le temps était redevenu calme et serein. Vers cinq heures quarante-cinq minutes, juste au moment où le soleil se couchait dans des flots de lumière, et où le canon anglais donnait le signal de la retraite, les nombreux témoins qui observaient le mourant s'aperçurent qu'il ne respirait plus et s'écrièrent qu'il était mort. Ils couvrirent ses mains de baisers respectueux, et Marchand, qui avait emporté à Ste-Hélène le manteau que le premier consul portait à Marengo, en revêtit son corps, ne laissant à découvert que sa noble tête.

Aux convulsions de l'agonie, toujours si pénibles à voir, avait succédé un calme plein de majesté. Cette figure, d'une si rare beauté, revenue à la maigreur de sa jeunesse et revêtue du manteau de Marengo, sem-

blait avoir rendu à ceux qui la contemplaient le général Bonaparte dans toute sa gloire.

(*Tome XX, livre LXII.*)

LETTRE À UN AMI.

PARIS, 3 mars, 1848.

J'avais espéré un moment être dechargé de la députation par mes électeurs des Bouches-du-Rhône. Je comptais sur le clergé pour me repousser. Je ne suis qu'à moitié rassuré, et je crains encore d'être élu, malgré ma circulaire qui a fait ici, je vous le confesse sans modestie, un effet fort grand. Aucun discours ne m'a valu autant de témoignages.

Je suis désolé de n'avoir pas, dès le début, refusé la députation. Je vois fort en noir. J'ai pour cela de grands motifs trop longs à vous conter. Je suis dégoûté des choses sans exception, des hommes à très peu d'exceptions près, et je ne rêve qu'un logement dans une petite maison à Rome. Si je suis assez heureux pour échouer dans les Bouches-du-Rhône, mon parti en est pris: je renonce au monde vivant, je vais travailler dans un coin les dernières années de ma vie, à quoi ? à l'histoire du monde que je rêve depuis mon enfance, que je ne ferai pas, mais que j'aurai le plaisir d'étudier. J'aurai ainsi plus d'hommes à juger et à embrasser dans mon sévère jugement. Bien certainement il doit y avoir quelque chose derrière la toile, sur laquelle sont peints les événements d'ici-bas, sans quoi la dérision serait trop grande. Nous, quasi proscrits pour avoir défendu contre notre gouvernement, celui qui était bien le nôtre, la liberté qui triomphe, dit-on, aujourd'hui. Voilà donc la justice.

DÉFINITION D'UN PAYS LIBRE.

Dans son livre, Machiavel, posant les vrais principes de la science politique, a discuté cette question: si les nations se trompent plus que les princes ? et il aboutit à une conclusion qu'on peut réduire à ces mots: oui une nation se trompe, mais moins qu'un

homme. Et la raison la voici: l'individu commet des fautes. Pourquoi? Parce que maître de ses actions, n'étant pas forcé de délibérer, d'examiner le pour et le contre, il se laisse emporter à ses penchants. Il s'égare alors, et, s'il tient dans ses mains les destinées d'une nation, il peut la précipiter dans de grands maux. Mais une nation libre c'est un être multiple et collectif; une nation libre ne peut pas arrêter une volonté sans s'être assemblée, sans avoir délibéré, sans avoir ainsi pesé le pour et le contre, et alors elle a, pour ne pas se tromper, cette garantie que Dieu a donnée à l'homme, l'obligation de recourir à sa raison. Aussi, après y avoir longuement pensé, après m'être longuement demandé, dans ma vie déjà longue, quelle était la vraie définition d'une nation libre, je me suis arrêté à celle-ci, que j'abandonne à vos méditations: une nation libre est un être qui réfléchit avant d'agir.

LETTRE À UN AMI.

21 juillet, 1870.

Votre lettre me touche profondément. Vous avez tout deviné, et les motifs de la guerre sont en effet pitoyables.

Il fallait, sans doute, avoir toujours la Prusse en vue, et se préparer à prendre une revanche contre elle. Mais les fautes ne se réparent ni facilement, ni surtout promptement. En cette occasion surtout, il fallait attendre, et on aurait immanquablement trouvé la Prusse en mauvais cas. Ce jour-là, nous aurions eu pour nous tout le sud de l'Allemagne exaspéré, l'Autriche forcée de se prononcer, l'Angleterre bienveillante au lieu d'être furieuse, et il y avait dans tout cela de quoi contenir la Russie. Jusque là il fallait vivre au jour le jour, vider les incidents rencontrés sur son chemin, et expier ses fautes par sa patience.

Loin de là, sans même vouloir la guerre, on a commencé par une saillie absurde. Puis on a reculé, en désirant que la Prusse ne ressentît pas trop vivement

notre boutade, et que l'Angleterre, l'arrangeur ordinaire, arrangeât tout. Je suis intervenu; j'ai conseillé la prudence, et surtout l'acceptation, sans phrases, de la concession de la Prusse, concession qui était inévitable, cette puissance s'étant mise dans son tort. On a été de mon avis, et on m'a tout promis. Dans ce moment, on avait passé de l'arrogance à la crainte, et on ne désirait qu'une chose: l'abandon de la candidature Hohenzollern. La nouvelle tant attendue est arrivée, et, dans sa joie, M. Ollivier est accouru à la Chambre. Je suis arrivé en ce moment, et je lui ai dit qu'il fallait se tenir pour satisfait: "Oui, oui, m'a-t-il répondu, tout est fini." En ce moment, le parti bonapartiste qui croit reprendre le pouvoir, si l'empire recouvre son prestige, a poussé des cris de rage, non dans la salle de séances, mais dans les couloirs où tout se passait. Ces cris étaient furieux. J'ai dit à M. Ollivier et à ses collègues: "Tenez bon, n'ayez pas peur, et nous vous soutiendrons." Cet après-midi, les ministres ont été appelés au Conseil. Etaient pour la guerre: MM. Lebœuf, ivre d'ambition; Rigault de Genouilly, assez hésitant, mais finissant par se joindre à son collègue d'armes, et M. de Gramont. Tous les autres étaient pour la paix. Mais le parti de la guerre avait fait parvenir aux Tuileries sa voix stridente. Les cinq pacifiques ont pris peur et ont imaginé un amendement entre la paix et la guerre, c'est-à-dire une demande de garanties au roi de Prusse. Et quelles garanties? J'ai tout de suite dit aux ministres qu'ils avaient, à la fois, sacrifié la France, l'humanité, la bonne politique. Ils ont prétendu que non, et promis qu'ils seraient modérés. J'ai persisté à croire tout perdu, et j'avais malheureusement raison. Entre temps, néanmoins, les autres m'ont supplié de me mettre à leur tête, et promis de montrer un grand courage. Hélas! les pauvres gens en étaient incapables! La fameuse histoire de l'outrage fait à la France est venue de Berlin; et ministres, ministériels, se sont jetés dessus, ont dit la France

outragée, la guerre nécessaire; et c'est ainsi qu'a eu lieu la fameuse séance du 15 juillet. A la lecture du manifeste Ollivier, c'étaient des cris de sauvages ivres; tout le monde était terrifié. Je me suis levé, par un des mouvements les plus indélibérés qui aient jamais jailli d'un cœur honnête. J'ai été accueilli par des éclats de fureur, et j'ai tenu bon jusqu'au bout, comme vous avez pu le voir.

Qu'adviendra-t-il de cette accumulation de légèretés, de faiblesses, de sottises de tout genre? Je n'en sais rien. Il faut désirer ardemment la victoire; mais en sauvant notre territoire, la victoire emportera notre liberté. Notre condition est donc fort triste; car, dans tous les cas, nous avons quelque chose à perdre de bien précieux. Je ne suis point troublé de la bourrasque exciteé contre moi. On n'est pas un vrai citoyen à moindre prix.

GUIZOT.

MÉMOIRES POUR SERVIR À L'HISTOIRE DE MON TEMPS.

(*Extraits.*)

DES RELATIONS ET DE L'INFLUENCE MUTUELLE DE LA FRANCE ET DE L'ANGLETERRE.

(Chap. VII.)

Quand on compare attentivement l'histoire et le développement social de la France et de l'Angleterre, on ne sait si c'est des ressemblances ou des différences qu'on doit être le plus frappé. Jamais deux nations, avec des origines et des situations fort diverses, n'ont été plus profondément mêlées dans leurs destinées, et n'ont exercé l'une sur l'autre, par les relations tantôt de la guerre, tantôt de la paix, une plus constante influence. Une province de la France a conquis l'Angleterre; l'Angleterre a possédé longtemps plusieurs provinces de la France; et, au sortir de cette lutte nationale, déjà les institutions et le sens politique des Anglais étaient, pour les esprits les plus politiques entre les Français, pour Louis XI et Philippe de Comines,

par exemple, un sujet d'admiration. Au sein de la chrétienté, les deux peuples ont suivi des drapeaux religieux divers; mais cette diversité même est devenue entre eux une nouvelle cause de contact et de mélange. C'est en Angleterre que les protestants français, c'est en France que les catholiques anglais persécutés ont cherché et trouvé un asile. Et quand les rois ont été proscrits à leur tour, c'est en France que le roi l'Angleterre, c'est en Angleterre que le roi de France se sont réfugiés, et c'est après un long séjour dans ce refuge que Charles II au XVIIe siècle, et Louis XVIII au XIXe, sont rentrés dans leurs états. Les deux nations, ou, pour parler plus exactement, les hautes classes des deux nations ont eu tour à tour la fantaisie de s'emprunter mutuellement leurs idées, leurs mœurs, leurs modes. Au XVIIe siècle c'était la cour de Louis XIV qui donnait le ton à l'aristocratic anglaise. Au XVIIIe c'était à Londres que Paris allait chercher des modèles. Et quand on s'élève au-dessus de ces incidents de l'histoire pour considérer les grandes phases de la civilisation des deux pays, on reconnaît qu'à d'assez longs intervalles dans le cours des siècles, ils ont suivi à peu près la même carrière, et que les mêmes tentatives et les mêmes alternatives d'ordre et de révolution, de pouvoir absolu et de liberté, se sont produites chez tous les deux, avec des coïncidences singulières en même temps qu'avec de profondes diversités.

C'est donc une vue bien superficielle et bien erronée que celle des personnes qui regardent la société française et la société anglaise comme si essentiellement différentes, qu'elles ne sauraient puiser l'une chez l'autre des exemples politiques, si ce n'est par une imitation factice et stérile. Rien n'est plus démenti par l'histoire vraie et plus contraire à la pente naturelle des deux pays. Leurs rivalités mêmes n'ont jamais rompu les liens, apparents ou cachés, qui existent entre eux, et soit qu'ils le sachent ou qu'ils l'ignorent, qu'ils le veuillent ou qu'ils s'en défendent, ils ne peuvent pas ne pas influer puissamment l'un sur l'autre; leurs idées,

leurs mœurs, leurs institutions se pénètrent et se modifient mutuellement, comme par une invincible nécessité.

Mes Débuts à la Tribune (1830).

(Chap. X.)

J'étais, dans la Chambre des députés, le principal organe du gouvernement, et quoique, plus tard, on m'ait quelquefois taxé d'ardeur provoquante, je ne me souviens pas qu'alors on m'ait jamais adressé ce reproche, et je suis sûr que je ne le méritais nullement. Ma disposition dans les débats était au contraire, à cette époque, contenue et préservée, par précaution d'orateur au moins autant que par prudence de ministre.* A vrai dire je débutais à la tribune comme dans le gouvernement ; j'étais pour la première fois, en première ligne sur le champ de bataille et chargé de la responsabilité du pouvoir. L'habitude de la parole publique ne me manquait pas ; je l'avais acquise à la Sorbonne ; mais au Palais-Bourbon un prompt instinct m'avertit que j'avais affaire à un théâtre et à un public tout différents. Comme le prédicateur dans l'église, le professeur parle du haut de sa chaire, à des auditeurs modestes et dociles, réunis autour de lui par devoir ou par nécessité, qui ne songent pas à le contredire, admettent d'avance son autorité morale et sont disposés, pour peu que sa parole leur plaise, à lui porter confiance et respect. C'est un monologue en présence d'un auditoire favorable. L'orateur politique, au contraire, a devant lui des adversaires qui s'apprêtent à le combattre, et des alliés qui ne lui donneront leur appui que s'il leur assure la victoire. Il est en dialogue continu, d'une part avec des ennemis passionnés, de l'autre avec des amis exigeants qui siègent là comme des juges. Et ce n'est pas seulement à ses contradicteurs déclarés, à ses rivaux d'éloquence qu'il a affaire ; il traite en parlant, avec toute l'assemblée

* Il était alors ministre de l'intérieur.

qui l'écoute et dont il faut qu'il entende et comprenne le silence. S'il ne démêle pas les mouvements rapides et confus qui s'y produisent, s'il ne lit pas les impressions sur les visages, s'il ne saisit pas, pour y répondre d'avance, les objections et les doutes qui traversent les esprits, il aura beau bien parler, sa parole sera tantôt froide et vaine, tantôt mal comprise, mal interprétée et retournée contre lui. Un obscur mais réel échange de sentiments et d'idées, une conversation sympathique, soudaine et incessante, entre l'orateur et l'assemblée, c'est la condition comme la difficulté suprême de l'éloquence politique ; sa puissance est à ce prix. Je ne me rendais pas compte, en 1830, de cette situation, de ses exigences et de ses périls, aussi clairement que je l'ai fait plus tard ; mais j'en avais un vif pressentiment ; et loin de m'abandonner à l'ardeur de ma passion ou à la liberté de ma pensée, je ne marchais qu'avec précaution dans cette difficile arène, content de suffire aux nécessités naturelles de la lutte, et ne cherchant nullement à l'étendre ni à l'enflammer.

État de la Société. — La Politique tue les anciennes Mœurs sociales. — Décadence des Salons.

(Chap. XII.)

Pendant que nous étions absorbés dans ces débats (1831–32), le monde où j'avais longtemps vécu, cette société polie, bienveillante et lettrée qui s'était ralliée sous l'Empire et brillamment développée sous la Restauration, disparaissait de jour en jour. Ses plus éminents caractères, le goût des jouissances de l'esprit et de la sympathie sociale, la tolérance libérale pour la diversité des origines, des situations et des idées, cédaient à l'empire des intérêts et des passions politiques. La discorde s'était mise dans les salons ; entre les classes cultivées et influentes qui s'y rencontraient les rivalités amères et les séparations haineuses avaient recommencé. Les émeutes prolongées, le trouble des affaires, les inquiétudes de l'avenir, ces

bruyants et menaçants retours des temps révolutionnaires convenaient peu à des réunions, où l'on ne venait chercher que des relations douces et de généreux plaisirs. Plusieurs des hommes distingués qui y portaient naguère le mouvement et l'éclat s'étaient jetés corps et âme dans la vie publique. Parmi les femmes supérieures ou charmantes qui en avaient été le centre et le lien, les unes, Madame de Staël, Madame de Rémusat, la duchesse de Duras ne vivaient plus ; d'autres avaient quitté Paris, à la suite de leurs maris ou de leurs parents appelés par des fonctions diplomatiques à l'étranger ; M. de Talleyrand et la duchesse de Dino sa nièce étaient à Londres ; M. et Madame de Sainte-Aulaire, à Rome ; M. et Madame de Barante, à Turin. Rebuté par les désordres matériels ou par les obscurités de la politique, le grand monde européen ne venait plus guère chercher à Paris ses plaisirs. La société française voyait ses plus brillants éléments dispersés, en même temps que la violence des événements enlevait à ses mœurs et à ses goûts leur ancienne et douce domination.

Quand je recherche dans mes souvenirs de 1831, je n'y retrouve que trois personnes autour desquelles la société vint encore se réunir sans autre but que de s'y plaire. Imperturbable dans ses habitudes comme dans ses sentiments à travers les révolutions, Madame de Rumford réunissait toujours dans son salon des Français et des étrangers, des savants, des lettrés et des gens du monde, et leur assurait toujours, tantôt autour de sa table, l'intérêt d'une excellente conversation, tantôt, dans des réunions plus nombreuses, le plaisir de la musique la plus choisie. Avec moins d'appareil mondain et par l'agrément de son esprit à la fois sensé et fin, réservé et libre, la comtesse de Boigne attirait dès lors un petit cercle d'habitués choisis et fidèles ; élevée au milieu de la meilleure compagnie de la France et de l'Europe, elle avait tenu pendant plusieurs années la maison de son père, le marquis d'Osmond, successivement ambassadeur à Turin et à Londres ; sans être le moins

du monde ce qu'on appelle une femme politique, elle prenait aux conversations politiques un intérêt aussi intelligent que discret ; on venait causer de toutes choses avec elle et autour d'elle sans gêne et sans bruit. Douée, depuis son entrée dans le monde, du don d'attirer les hommes les plus distingués de son temps et de les retenir tous auprès d'elle, se disputant les préférences de son amitié, Madame Récamier continuait à jouir de ses diverses et fidèles intimités, fidèle elle-même aux plus modestes comme aux plus illustres, aussi sûre dans ses sentiments que charmante dans le commerce habituel de la vie, et possédant le rare privilège de ne jamais perdre un ami autrement que par la mort. De ces trois personnes justement considérées et recherchées, Madame de Rumford était, en 1831, la seule chez qui j'allasse habituellement ; je connaissais assez peu, à cette époque, Madame de Boigne ; et la violence de Chateaubriand contre le gouvernement de 1830 ne me permettait pas la société intime de Madame Récamier, quoique mes relations affectueuses avec sa nièce, Madame Lenormant, m'en donnassent l'occasion et le motif.

Je n'allais donc guère dans le monde, et le monde n'offrait plus à moi ni à personne le même attrait. Ses salons n'étaient plus le foyer de la vie sociale; on n'y retrouvait plus cette variété et cette aménité de relations, ce mouvement vif et pourtant contenu, ces conversations intéressantes sans but et animées sans combat qui ont fait si longtemps le caractère original et l'agrément de la société française. Les partis se déployaient avec toute leur rudesse; les coteries se resserraient dans leurs étroites limites. La liberté politique, surtout quand l'esprit démocratique y domine, a des conditions dures et des biens sévères. Je ne connais que la vie domestique qui donne alors, après les violences et les fatigues de la vie publique, un vrai délassement et le bonheur dans le repos.

Projet de Loi sur l'Instruction Primaire (1833).

(Chap. XVI.)

En entrant au ministère de l'instruction publique j'avais cette œuvre-là (la loi sur l'instruction primaire) particulièrement à cœur. Parce que j'ai combattu les théories démocratiques et resisté aux passions populaires, on a dit souvent que je n'aimais pas le peuple, que je n'avais point de sympathie pour ses misères, ses instincts, ses besoins, ses désirs. Il y a, dans la vie publique comme dans la vie privée, des amours de plus d'une sorte ; si ce qu'on appelle aimer le peuple, c'est partager toutes ses impressions, se préoccuper de ses goûts plus que de ses intérêts, être en toute occasion enclin et prêt à penser, à sentir et à agir comme lui, j'en conviens, ce n'est pas là ma disposition; j'aime le peuple avec un dévouement profond, mais libre et un peu inquiet; je veux le servir, mais pas plus m'asservir à lui que me servir de lui pour d'autres intérêts que les siens ; je le respecte en l'aimant, et, parce que je le respecte, je ne me permets ni de le tromper, ni de l'aider à se tromper lui-même. On lui donne la souveraineté ; on lui promet le complet bonheur; on lui dit qu'il a droit à tous les pouvoirs de la société et à toutes les jouissances de la vie. Je n'ai jamais répété ces vulgaires flatteries; j'ai cru que le peuple avait droit et besoin de devenir capable et digne d'être libre, c'est-à-dire d'exercer, sur ses destinées privées et publiques, la part d'influence que les lois de Dieu accordent à l'homme dans la vie et la société humaines. C'est pourquoi, tout en ressentant pour les détresses matérielles du peuple une profonde sympathie, j'ai été surtout touché et préoccupé de ses détresses morales, tenant pour certain que, plus il se guérirait de celles-ci, plus il lutterait efficacement contre celles-là, et que, pour améliorer la condition des hommes, c'est d'abord leur âme qu'il faut épurer, affermir et éclairer.

C'est à l'instinct de cette vérité qu'est due l'impor-

tance qu'on attache partout aujourd'hui à l'instruction populaire. D'autres instincts, moins purs et moins sains, se mêlent à celui-là, l'orgueil, une confiance présomptueuse dans le mérite et la puissance de l'intelligence seule, une ambition sans mesure, la passion d'une prétendue égalité. Mais en dépit de ce mélange dans les sentiments qui la recommandent, en dépit de ses difficultés intrinsèques et des inquiétudes qu'elle inspire encore, l'instruction populaire n'en est pas moins, de nos jours, fondée en droit comme en fait, une justice envers le peuple et une nécessité pour la société. Pendant sa mission en Allemagne, l'un des hommes qui ont le mieux étudié cette grande question, M. Eugène Rendu demandait à un savant et respectable prélat, le cardinal de Diepenbrock, prince-évêque de Breslau, si, dans sa pensée, la diffusion de l'enseignement au sein des masses devait créer un péril pour la société. — " Jamais, répondit le cardinal, si l'idée religieuse assigne à l'instruction son but et préside à sa marche. D'ailleurs il ne s'agit plus de discuter la question ; elle est posée ; sous peine de mort la société doit la résoudre. Quand le wagon est sur les rails, que reste-t-il à faire ? à le diriger."

Des Objets et des Limites de l'Instruction Populaire. (Chap. XVI.)

Parmi les sentiments qui peuvent animer un peuple, il en est un dont il faudrait déplorer l'absence s'il n'existait pas, mais qu'il faut se garder de flatter ou d'exciter là où il existe, c'est l'ambition. J'honore les générations ambitieuses ; il y a beaucoup à en attendre, pourvu qu'elles ne puissent pas tenter aisément tout ce qu'elles désirent. Et comme de toutes ambitions, la plus ardente de nos jours, sinon la plus apparente, surtout dans les classes populaires, c'est l'ambition de l'esprit, dont elles espèrent à la fois des plaisirs d'amour-propre et des moyens de fortune, c'est surtout de celle-là qu'il faut, tout en la traitant avec

bienveillance, surveiller et diriger avec soin le développement. Je ne connais rien de plus nuisible aujourd'hui pour la société, et pour le peuple lui-même, que le petit savoir populaire, et les idées vagues, incohérentes et fausses, actives pourtant et puissantes, dont il remplit les têtes.

Pour lutter contre ce péril, je distinguai dans le projet de loi deux degrés d'instruction primaire: l'une élémentaire et partout nécessaire, dans les campagnes les plus retirées et pour les plus humbles conditions sociales; l'autre supérieure et destinée aux populations laborieuses qui, dans les villes, ont à traiter avec les besoins et les goûts d'une civilisation plus compliquée, plus riche et plus exigeante...

L'éducation des instituteurs eux-mêmes est évidemment l'un des plus importants objets d'une loi sur l'instruction primaire. J'adoptai sans hésiter, pour y pourvoir, le système des écoles normales primaires dont les premiers essais avaient commencé en France en 1810, et qui comptait déjà en 1833 quarante-sept établissements de ce genre créés par le libre bon vouloir des départements ou des villes et les encouragements du gouvernement. J'en fis une institution générale et obligatoire. Dans l'état actuel et avec le caractère essentiellement laïque de notre société, c'est là le seul moyen d'avoir toujours, pour l'instruction primaire, un nombre suffisant de maîtres, et d'avoir des maîtres formés pour leur mission. C'est de plus une carrière intellectuelle ouverte à ces classes de la population qui n'ont guère devant elles, à leur entrée dans la vie, que des professions de travail matériel; c'est enfin une influence morale placée au milieu de ce peuple sur qui le pouvoir n'agit plus guère aujourd'hui que par les percepteurs, les commissaires de police et les gendarmes. A coup sûr, l'éducation des instituteurs dans les écoles normales où ils se forment, et leur influence, quand ils sont formés, peuvent être mauvaises; il n'y a point de bonne institution qui, mal dirigée, ne puisse tourner à mal, et qui, même bien dirigée,

n'ait ses inconvénients et ses périls; mais ce n'est là que la condition générale de toutes les œuvres humaines, et on n'en accomplirait aucune si l'on ne se résignait et à leur imperfection et à la nécessité de veiller toujours pour empêcher que l'ivraie ne s'empare du champ et n'y étouffe le bon grain.

. . . . . .

L'instruction primaire n'est point une panacée qui guérisse toutes les maladies morales du peuple, ni qui suffise à sa santé intellectuelle; c'est une puissance salutaire ou nuisible selon qu'elle est bien ou mal dirigée et contenue dans ses limites ou poussée hors de sa mission. Quand une grande force nouvelle, matérielle ou morale, vapeur ou esprit, est entrée dans le monde, on ne l'en chasse plus; il faut apprendre à s'en servir; elle porte partout pêle-mêle la fécondité et la destruction. A notre degré et dans notre état de civilisation, l'instruction du peuple est une nécessité absolue, un fait à la fois indispensable et inévitable . . .

Il reste, à coup sûr, beaucoup à faire pour le bon gouvernement des écoles, pour faire dominer dans leur sein les influences de religion et d'ordre, de foi et de loi, qui font la dignité comme la sûreté d'un peuple: mais si, comme j'en ai la confiance, Dieu n'a pas condamné la société française à s'user, tantôt bruyamment, tantôt silencieusement, dans de stériles alternatives de fièvre ou de sommeil, de licence ou d'apathie, ce qui reste à faire pour la grande œuvre de l'éducation populaire, se fera; et quand l'œuvre sera accomplie, elle n'aura pas coûté trop cher.

VICTOR COUSIN.

DE L'ART.

L'homme n'est pas fait seulement pour connaître et aimer le beau dans les œuvres de la nature, il est doué du pouvoir de les reproduire. A la vue d'une beauté naturelle, quelle qu'elle soit, physique ou morale, son

premier besoin est de sentir et d'admirer. Il est pénétré, ravi, et quelquefois aussi accablé du sentiment de la beauté. Mais quand le sentiment est énergique, il n'est pas longtemps stérile. Nous voulons revoir, nous voulons sentir encore ce qui nous a causé un plaisir si vif, et pour cela nous tentons de faire revivre la beauté qui nous a charmés, non pas telle qu'elle était, mais telle que notre imagination nous la représente. De là une œuvre originale et propre à l'homme, une œuvre d'art. L'art est la reproduction libre de la beauté, et le pouvoir en nous capable de la reproduire s'appelle le génie.

Quelles sont les facultés qui servent à cette libre reproduction du beau? Les mêmes qui servent à le reconnaître et à le sentir. Le goût porté au degré suprême, c'est le génie, si vous y joignez toutefois un élément de plus. Quel est cet élément?

Trois facultés entrent dans cette faculté complexe qui se nomme le goût: l'imagination, le sentiment, la raison.

Ces trois facultés sont assurément nécessaires au génie, mais elles ne lui suffisent pas. Ce qui distingue essentiellement le génie du goût, c'est l'attribut de puissance créatrice. Le goût sent, il juge, il discute, il analyse, mais il n'invente pas. Le génie est avant tout inventeur et créateur. L'homme de génie n'est pas le maître de la force qui est en lui; c'est par le besoin ardent, irrésistible, d'exprimer ce qu'il éprouve, qu'il est homme de génie. Il souffre de contenir les sentiments ou les images ou les pensées qui s'agitent dans son sein. On a dit qu'il n'y a point d'homme supérieur sans quelque grain de folie; mais cette folie-là, comme celle de la croix, est la partie divine de la raison. Cette puissance mystérieuse, Socrate l'appelait son démon. Voltaire l'appelait le diable au corps; il l'exigeait même d'une comédienne pour être une comédienne de génie. Donnez-lui le nom qu'il vous plaira, il est certain qu'il y a un je ne sais quoi qui inspire le génie, et qui le tourmente aussi jusqu'à ce

qu'il ait épanché ce qui le consume, jusqu'à ce qu'il ait soulagé en les exprimant ses peines et ses joies, ses émotions, ses idées, et que ses rêveries soient devenues des œuvres vivantes. Ainsi deux choses caractérisent le génie: d'abord la vivacité du besoin qu'il a de produire, ensuite la puissance de produire; car le besoin sans la puissance n'est qu'une maladie qui simule le génie, mais qui n'est pas lui. Le génie, c'est surtout, c'est essentiellement la puissance de faire, d'inventer, de créer. Le goût se contente d'observer et d'admirer. Le faux génie, l'imagination ardente et impuissante, se consume en rêves stériles et ne produit rien ou rien de grand. Le génie seul a la vertu de convertir ses conceptions en créations.

Si le génie crée, il n'imite pas.

Mais le génie, va-t-on dire, est donc supérieur à la nature, puisqu'il ne l'imite pas ? La nature est l'œuvre de Dieu: l'homme est donc le rival de Dieu.

La réponse est très-simple. Non, le génie n'est point le rival de Dieu; mais, lui aussi, il en est l'interprète. La nature l'exprime à sa manière, le génie humain l'exprime à la sienne.

. . . . . .

Le véritable artiste sent et admire profondément la nature; mais tout dans la nature n'est pas également admirable. Ainsi que nous venons de le dire, elle a quelque chose par quoi elle surpasse infiniment l'art, c'est la vie. Hors de là, l'art peut à son tour surpasser la nature, à la condition de ne pas vouloir l'imiter trop scrupuleusement. Tout objet naturel, si beau qu'il soit, est défectueux par quelque côté. Tout ce qui est réel est imparfait. Ici, l'horrible et le hideux s'unissent au sublime; là, l'élégance et la grâce sont séparées de la grandeur et de la force. Les traits de la beauté sont épars et divisés. Les réunir arbitrairement, emprunter à tel visage une bouche, à tel autre des yeux, sans une règle qui préside à ce choix et dirige ces emprunts, c'est composer des monstres; admettre une règle, c'est admettre déjà un idéal diffé-

rent de tous les individus. C'est cet idéal que le véritable artiste se forme en étudiant la nature. Sans elle, il ne l'eût jamais conçu; mais avec cet idéal, il la juge elle-même, il la rectifie, et il ose entreprendre de se mesurer avec elle.

L'idéal est l'objet de la contemplation passionnée de l'artiste. Assidûment et silencieusement médité, sans cesse épuré par la réflexion et vivifié par le sentiment, il échauffe le génie et lui inspire l'irrésistible besoin de le voir réalisé et vivant. Pour cela, le génie prend dans la nature tous les matériaux qui le peuvent servir, et leur appliquant sa main puissante, comme Michel-Ange imprimait son ciseau sur le marbre docile, il en tire des œuvres qui n'ont pas de modèle dans la nature, qui n'imitent pas autre chose que l'idéal rêvé ou conçu, qui sont en quelque sorte une seconde création inférieure à la première par l'individualité et la vie, mais qui lui est bien supérieure, ne craignons pas de le dire, pas la beauté intellectuelle et morale dont elle est empreinte.

La beauté morale est le fond de toute vraie beauté. Ce fond est un peu couvert et voilé dans la nature. L'art le dégage, et lui donne des formes plus transparentes. C'est par cet endroit que l'art, quand il connaît bien sa puissance et ses ressources, institue avec la nature une lutte où il peut avoir l'avantage.

. . . . . .

Dieu se manifeste à nous par l'idée du vrai, par l'idée du bien, par l'idée du beau. Ces trois idées sont égales entre elles et filles légitimes du même père. Chacune d'elles mène à Dieu, parce qu'elle en vient. La vraie beauté est la beauté idéale, et la beauté idéale est un reflet de l'infini. Ainsi, même indépendamment de toute alliance officielle avec la religion et la morale, l'art est par lui-même essentiellement moral et religieux; car, à moins de manquer à sa propre loi, à son propre génie, il exprime partout dans ses œuvres la beauté éternelle. Enchaîné de toutes parts à la matière par d'inflexibles liens, travaillant sur une

pierre inanimée, sur des sons incertains et fugitifs, sur des paroles d'une signification bornée et finie, l'art leur communique, avec la forme précise, qui s'adresse à tel ou tel sens, un caractère mystérieux qui s'adresse à l'imagination et à l'âme, les arrache à la réalité et les emporte doucement ou violemment dans des régions inconnues. Toute œuvre d'art, quelle que soit sa forme, petite ou grande, figurée, chantée ou parlée, toute œuvre d'art, vraiment belle ou sublime, jette l'âme dans une rêverie gracieuse ou sévère qui l'élève vers l'infini. L'infini, c'est là le terme commun où l'âme aspire sur les ailes de l'imagination comme de la raison, par le chemin du sublime et du beau, comme par celui du vrai et du bien. L'émotion que produit le beau tourne l'âme de ce côté; c'est cette émotion bienfaisante que l'art procure à l'humanité.

(*Huitième Leçon.*)

La Poésie est le Premier des Arts.

L'art par excellence celui qui surpasse tous les autres, parce qu'il est incomparablement le plus expressif, c'est la poésie.

La parole est l'instrument de la poésie; la poésie la façonne à son usage et l'idéalise pour lui faire exprimer la beauté idéale. Elle lui donne le charme et la puissance de la mesure; elle en fait quelque chose d'intermédiaire entre la voix ordinaire et la musique, quelque chose à la fois de matériel et d'immatériel, de fini, de clair et de précis, comme les contours et les formes les plus arrêtées, de vivant et d'animé comme la couleur, de pathétique et d'infini comme le son. Le mot en lui-même, surtout le mot choisi et transfiguré par la poésie, est le symbole le plus énergique et le plus universel. Armé de ce talisman qu'elle a fait pour elle, la poésie réfléchit toutes les images du monde sensible, comme la sculpture et la peinture; elle réfléchit le sentiment comme la peinture et la musique, avec toutes ses variétés, que la musique n'atteint pas, et dans leur succession rapide que ne peut suivre la peinture, aussi

arrêtée et immobile que la sculpture; et elle n'exprime pas seulement tout cela, elle exprime ce qui est inaccessible à tout autre art, je veux dire la pensée, entièrement séparée des sens et même du sentiment, la pensée qui n'a pas de formes, la pensée qui n'a pas de couleur, la pensée qui ne laisse échapper aucun son, qui ne se manifeste dans aucun regard, la pensée dans son vol le plus sublime, dans son abstraction la plus raffinée.

Songez-y. Quel monde d'images, de sentiments, de pensées à la fois distinctes et confuses, suscite en vous ce seul mot: la patrie ! et cet autre mot, bref et immense : Dieu ! Quoi de plus clair et tout ensemble de plus profond et de plus vaste !

Dites à l'architecte, au sculpteur, au peintre, au musicien même, d'évoquer ainsi d'un seul coup toutes les puissances de la nature et de l'âme ! Ils ne le peuvent, et par là ils reconnaissent la supériorité de la parole et de la poésie.

Ils la proclament eux-mêmes, car ils prennent la poésie pour la mesure de la beauté de leurs œuvres; ils les estiment à proportion qu'elles se rapprochent davantage de l'idéal poétique. Et le genre humain fait comme les artistes: Quelle poésie! s'écrie-t-on, à la vue d'un beau tableau, d'une noble mélodie, d'une statue vivante et expressive. Ce n'est pas là une comparaison arbitraire, c'est un jugement naturel qui fait de la poésie le type de la perfection de tous les arts, l'art par excellence, qui comprend tous les autres, auquel tous aspirent, auquel nul ne peut atteindre.

Et cela ne veut pas dire que les arts doivent imiter servilement la poésie, et copier ses chefs-d'œuvre; loin de là, quand ils le tentent, la plupart du temps ils s'égarent, ils perdent leur propre génie, sans dérober celui de la poésie. Mais la poésie bâtit à son gré des palais et des temples comme l'architecture; elle les fait simples ou magnifiques ; tous les ordres lui obéissent ainsi que tous les systèmes; les différents âges de l'art lui sont égaux; elle reproduit, s'il lui plaît, le classique

ou le gothique, le beau ou le sublime, le mesuré ou l'infini. Lessing a pu comparer, avec la justesse la plus exquise Homère au plus parfait sculpteur, tant les formes que ce ciseau merveilleux donne à tous les êtres sont déterminées avec netteté! Et quel peintre aussi qu'Homère, et, dans un genre différent, le Dante! La musique seule a quelque chose de plus pénétrant que la poésie, mais elle est vague, elle est bornée, elle est fugitive. Outre sa netteté, sa variété, sa durée, la poésie a aussi les plus pathétiques accents. Rappelez-vous les paroles que Priam laisse tomber aux pieds d'Achille en lui redemandant le cadavre de son fils, plus d'un vers de Virgile, des scènes entières du Cid et de Polyeucte, la prière d'Esther agenouillée devant Dieu, les chœurs d'Esther et d'Athalie. Dans le chant célèbre de Pergolèse, Stabat mater dolorosa, on peut demander ce qui émeut le plus de la musique ou des paroles. Le Dies irae, dies illa, récité seulement, est déjà de l'effet le plus terrible. Dans ces paroles formidables, tous les coups portent, pour ainsi dire; chaque mot renferme un sentiment distinct, une idée à la fois profonde et déterminée. L'intelligence avance à chaque pas, et le cœur s'élance à sa suite. La parole humaine, idéalisée par la poésie, a la profondeur et l'éclat de la note musicale; et elle est lumineuse autant que pathétique; elle parle à l'esprit comme au cœur; elle est en cela inimitable, unique, qu'elle rassemble en elle tous les extrêmes et tous les contraires, dans une harmonie qui redouble leur effet et où tour à tour paraissent et se développent toutes les images, tous les sentiments, toutes les idées, toutes les facultés humaines, tous les replis de l'âme, toutes les faces des choses, tous les mondes réels et tous les mondes intelligibles.

(*Neuvième leçon.*)

POÈTES.

POÈTES.

CHATEAUBRIAND.

LE MONTAGNARD ÉMIGRÉ.

Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance !
Ma sœur, qu'ils étaient beaux ces jours
De France !
O mon pays, sois mes amours
Toujours !

Te souvient-il que notre mere,
Au foyer de notre chaumière,
Nous pressait sur son sein joyeux,
Ma chère ?
Et nous baisions ses blancs cheveux
Tous deux ?

Ma sœur, te souvient-il encore
Du château que baignait la Dore
Et de cette tant vieille tour
Du Maure,
Où l'airain sonnait le retour
Du jour ?

Te souvient-il du lac tranquille
Qu'effleurait l'hirondelle agile,
Du vent qui courbait le roseau
Mobile,
Et du soleil couchant sur l'eau
Si beau ?

Te souvient-il de cette amie
Douce compagne de ma vie?
Dans les bois en cueillant la fleur
Jolie,
Hélène appuyait sur mon cœur
Son cœur.

Oh! qui me rendra mon Hélène,
Et ma montagne, et le grand chêne?
Leur souvenir fait tous les jours
Ma peine.
Mon pays sera mes amours
Toujours.

BÉRANGER.

ADIEUX DE MARIE STUART.

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir!
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu! te quitter c'est mourir.

Toi que j'adoptai pour patrie,
Et d'où je crois me voir bannir,
Entends les adieux de Marie,
France, et garde son souvenir.
Le vent souffle, on quitte la plage;
Et, peu touché des mes sanglots,
Dieu, pour me rendre à ton rivage,
Dieu n'a point soulevé les flots?

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir!
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu! te quitter c'est mourir.

Lorsqu'aux yeux du peuple que j'aime,
Je ceignis les lis éclatants,
Il applaudit au rang suprême
Moins qu'aux charmes de mon printemps.

En vain la grandeur souveraine
M'attend chez le sombre Ecossais;
Je n'ai désiré d'être reine
Que pour régner sur des Français.

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir !
Berceau de mon heureuse enfance
Adieu ! te quitter c'est mourir.

L'amour, la gloire, le génie,
Ont trop enivré mes beaux jours;
Dans l'inculte Calédonie
De mon sort va changer le cours
Hélas ! un présage terrible,
Doit livrer mon cœur à l'effroi :
J'ai cru voir, dans un songe horrible,
Un échafaud dressé pour moi.

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir !
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu ! te quitter c'est mourir.

France, du milieu des alarmes,
La noble fille des Stuarts,
Comme en ce jour qui voit ses larmes,
Vers toi tournera ses regards.
Mais, Dieu ! le vaisseau trop rapide
Déjà vogue sous d'autres cieux ;
Et la nuit, dans son voile humide,
Dérobe tes bords à mes yeux !

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir !
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu ! te quitter c'est mourir.

LES HIRONDELLES.

Captif au rivage du Maure,
Un guerrier courbé sous ses fers.
Disait: Je vous revois encore,
Oiseaux ennemis des hivers.
Hirondelles, que l'espérance
Suit jusqu'en ces brûlants climats,
Sans doute vous quittez la France:
De mon pays ne me parlez-vous pas?

Depuis trois ans je vous conjure
De m'apporter un souvenir
Du vallon, où ma vie obscure
Se berçait d'un doux avenir.
Au détour d'une eau qui chemine
A flots purs, sous de frais lilas,
Vous avez vu notre chaumine:
De ce vallon ne me parlez-vous pas!

L'une de vous peut-être est née
Au toit où je reçus le jour;
Là d'une mère infortunée
Vous avez dû plaindre l'amour.
Mourante, elle croit à toute heure
Entendre le bruit de mes pas;
Elle écoute, et puis elle pleure,
De son amour ne me parlez-vous pas?

Ma sœur est-elle mariée?
Avez-vous vu de nos garçons
La foule, aux noces conviée,
La célébrer dans leurs chansons?
Et ces compagnons du jeune âge
Qui m'ont suivi dans les combats,
Ont-ils revu tous le village?
De tant d'amis ne me parlez-vous pas?

Sur leurs corps l'étranger, peut-être,
Du vallon reprend le chemin ;
Sous mon chaume il commande en maître;
De ma sœur il trouble l'hymen.
Pour moi plus de mère qui prie,
Et partout des fers ici-bas.
Hirondelles de ma patrie,
De ses malheurs ne me parlez-vous pas?

MON HABIT.

Sois-moi fidèle, ô pauvre habit que j'aime!
Ensemble nous devenons vieux:
Depuis dix ans je te brosse moi-même,
Et Socrate n'eût pas fait mieux.
Quand le sort à ta mince étoffe
Livrerait de nouveaux combats,
Imite-moi, résiste en philosophe :
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

Je me souviens, car j'ai bonne mémoire,
Du premier jour où je te mis.
C'était ma fête, et, pour comble de gloire,
Tu fus chanté par mes amis.
Ton indigence, qui m'honore,
Ne m'a point banni de leurs bras.
Tous ils sont prêts à nous fêter encore:
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

. . . . . .

T'ai-je imprégné des flots de musc et d'ambre
Qu'un fat exhale en se mirant?
M'a-t-on jamais vu dans une antichambre
T'exposer au mépris d'un grand?
Pour des rubans la France entière
Fut en proie à de longs débats;
La fleur des champs brille à ta boutonnière:
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

Ne crains plus tant ces jours de courses vaines
Où notre destin fut pareil ;
Ces jours mêlés de plaisirs et de peines,
Mêlés de pluie et de soleil.
Je dois bientôt, il me le semble,
Mettre pour jamais habit bas.
Attends un peu; nous finirons ensemble:
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

LAMARTINE.

LE LAC.

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
Jeter l'ancre un seul jour ?

O lac ! l'année à peine a fini sa carrière,
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde, je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir.

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes;
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés;
Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
Sur ses pieds adorés.

Un soir, t'en souvient-il ? nous voguions en silence,
On n'entendait au loin sur l'onde et sous les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Tes flots harmonieux.

Tout-à-coup des accents inconnus à la terre
Du rivage charmé frappèrent les échos;
Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère
Laissa tomber ces mots:

" O temps ! suspends ton vol, et, vous, heures propices,
Suspendez votre cours:
Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours !

Assez de malheureux ici-bas vous implorent,
Coulez, coulez pour eux !
Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent;
Oubliez les heureux !

Mais je demande en vain quelques moments encore ;
Le temps m'échappe et fuit.
Je dis à cette nuit: Sois plus lente; et l'aurore
Va dissiper la nuit.

Aimons donc, aimons donc ! de l'heure fugitive,
Hâtons-nous, jouissons !
L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive,
Il coule et nous passons."

Temps jaloux ! se peut-il que ces moments d'ivresse
Où l'amour à longs flots nous verse le bonheur,
S'envolent loin de nous de la même vitesse
Que les jours de malheur ?

Eh quoi ! n'en pourrons-nous fixer au moins la trace ?
Quoi! passés pour jamais! quoi! tout entiers perdus!
Ce temps qui les donna, ce temps qui les efface
Ne nous les rendra plus !

Eternité, néant, passé, sombres abîmes,
Que faites-vous des jours que vous engloutissez ?
Parlez: nous rendrez-vous ces extases sublimes
Que vous nous ravissez ?

O lac ! rochers muets, grottes, forêt obscure,
Vous que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
Au moins le souvenir !

Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,
Beau lac, et dans l'aspect de tes riants coteaux,
Et dans ces noirs sapins et dans ces rocs sauvages
Qui pendent sur tes eaux !

Qu'il soit dans le zéphyr qui frémit et qui passe,
Dans les bruits de tes bords par tes bords répétés,
Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface
De ses molles clartés!

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que les parfums légers de ton air embaumé,
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,
Tout dise: ils ont aimé!

LA FEMME D'AMALFI.

Quand assise à douze ans à l'angle du verger,
Sous les citrons en fleurs ou les amandiers roses,
Le souffle du printemps sortait de toutes choses,
Et faisait sur mon cou mes boucles voltiger,
Une voix me parlait, si douce au fond de l'âme
Qu'un frisson de plaisir en courait sur ma peau;
Ce n'était pas le vent, la cloche, le pipeau,
Ce n'était nulle voix d'enfant, d'homme ou de femme,
C'était vous! c'était vous, ô mon Ange gardien,
C'était vous dont le cœur déjà parlait au mien!

. . . . . .

Maintenant je suis seule et vieille, à cheveux blancs,
Et le long des buissons abrités de la bise,
Chauffant ma main ridée au foyer que j'attise,
Je garde les chevreaux et les petits enfants:
Cependant dans mon sein la voix intérieure
M'entretient, me console et me chante toujours;
Ce n'est plus cette voix du matin de mes jours,
Ni l'amoureuse voix de celui que je pleure;
Mais c'est vous, oui, c'est vous, ô mon Ange gardien,
Vous dont le cœur me reste et pleure avec le mien.

AU BORD DE LA MER.

Quand tes beaux pieds distraits errent, ô jeune fille,
Sur ce sable mouillé, frange d'or de la mer,
Baisse-toi, mon amour, vers la blonde coquille
Que Vénus fait, dit-on, polir au flot amer.

L'écrin de l'Océan n'en a point de pareille;
Les roses de ta joue ont peine à l'égaler;
Et quand de sa volute on approche l'oreille,
On entend mille voix qu'on ne peut démêler.

Tantôt c'est la tempête avec ses lourdes vagues
Qui viennent en tonnant se briser sur tes pas,
Tantôt c'est la forêt avec ses frissons vagues,
Tantôt ce sont des voix qui chuchotent tout bas.

Oh! ne dirais-tu pas, à ce confus murmure
Que rend le coquillage aux lèvres de carmin,
Un écho merveilleux où l'immense nature
Résume tous ses bruits dans le creux de ta main?

Emporte-la, mon ange! Et quand ton esprit joue
Avec lui-même, oisif, pour charmer tes ennuis,
Sur ce bijou des mers penche en riant ta joue,
Et, fermant tes beaux yeux, recueilles-en les bruits.

Si, dans ces mille accents dont sa conque fourmille,
Il en est un plus doux qui vienne te frapper,
Et qui s'élève à peine aux bords de la coquille,
Comme un aveu d'amour qui n'ose s'échapper;

S'il a pour ta candeur des terreurs et des charmes;
S'il renaît en mourant presque éternellement;
S'il semble au fond d'un cœur rouler avec des larmes,
S'il tient de l'espérance et du gémissement...;

Ne te consume pas à chercher ce mystère!
Ce mélodieux souffle, ô mon ange, c'est moi!
Quel bruit plus éternel, et plus doux sur la terre,
Qu'un écho de mon cœur qui m'entretient de toi!

LA PRIÈRE.

(*Fragments.*)

Salut, principe et fin de toi-même et du monde,
Toi qui rends d'un regard l'immensité féconde,
Ame de l'univers, Dieu, père, créateur,
Sous tous ces noms divers je crois en toi, Seigneur;

Et, sans avoir besoin d'entendre ta parole,
Je lis au front des cieux mon glorieux symbole.
L'étendue à mes yeux révèle ta grandeur,
La terre ta bonté, les astres ta splendeur.
Tu t'es produit toi-même en tout brillant ouvrage;
L'univers tout entier réfléchit ton image,
Et mon âme à son tour réfléchit l'univers.
Ma pensée, embrassant tes attributs divers,
Partout autour de toi te découvre et t'adore,
Se contemple soi-même, et t'y découvre encore:
Ainsi l'astre du jour éclate dans les cieux,
Se réfléchit dans l'onde, et se peint à mes yeux.

C'est peu de croire en toi, bonté, beauté suprême;
Je te cherche partout, j'aspire à toi, je t'aime !
Mon âme est un rayon de lumière et d'amour,
Qui, du foyer divin détaché pour un jour,
De désirs dévorants loin de toi consumée,
Brûle de remonter à sa source enflammée.
Je respire, je sens, je pense, j'aime en toi !
Ce monde qui te cache est transparent pour moi;
C'est toi que je découvre au fond de la nature,
C'est toi que je bénis dans toute créature.
Pour m'approcher de toi j'ai fui dans ces déserts;
Là, quand l'aube, agitant son voile dans les airs,
Entr'ouvre l'horizon qu'un jour naissant colore,
Et sème sur les monts les perles de l'aurore,
Pour moi c'est ton regard qui, du divin séjour,
S'entr'ouvre sur le monde et lui répand le jour;
Quand l'astre à son midi, suspendant sa carrière,
M'inonde de chaleur, de vie et de lumière,
Dans ses puissants rayons, qui raniment mes sens,
Seigneur, c'est ta vertu, ton souffle que je sens;
Et, quand la nuit, guidant son cortège d'étoiles,
Sur le monde endormi jette ses sombres voiles,
Seul, au sein du désert et de l'obscurité,
Méditant de la nuit la douce majesté,
Enveloppé de calme, et d'ombre, et de silence,
Mon âme de plus près adore ta présence;

D'un jour intérieur je me sens éclairer,
Et j'entends une voix qui me dit d'espérer.

Oui, j'espère, Seigneur, en ta magnificence;
Partout à pleines mains prodiguant l'existence,
Tu n'auras pas borné le nombre de mes jours
A ces jours d'ici-bas si troublés et si courts.
Je te vois en tous lieux conserver et produire:
Celui qui peut créer dédaigne de détruire;
Témoin de ta puissance et sûr de ta bonté,
J'attends le jour sans fin de l'immortalité.
La mort m'entoure en vain de ses ombres funèbres,
Ma raison voit le jour à travers ses ténèbres:
C'est le dernier degré qui m'approche de toi,
C'est le voile qui tombe entre ta face et moi.
Hâte pour moi, Seigneur, ce moment que j'implore,
Ou, si dans tes secrets tu le retiens encore,
Entends du haut du ciel le cri de mes besoins;
L'atome et l'univers sont l'objet de tes soins;
Des dons de ta bonté soutiens mon indigence,
Nourris mon corps de pain, mon âme d'espérance;
Réchauffe d'un regard de tes yeux tout-puissans
Mon esprit éclipsé par l'ombre de mes sens;
Et, comme le soleil aspire la rosée,
Dans ton sein à jamais absorbe ma pensée.

LE POÈTE MOURANT.

(*Extraits.*)

La coupe de mes jours s'est brisée encor pleine;
Ma vie à longs soupirs s'enfuit à chaque haleine,
Ni larmes ni regrets ne peuvent l'arrêter;
Et l'aile de la mort sur l'airain qui me pleure
En sons entrecoupés frappe ma dernière heure:
Faut-il gémir? faut-il chanter?

Chantons puisque mes doigts sont encor sur la lyre,
Chantons puisque la mort, comme au cygne, m'inspire
Au bord d'un autre monde un cri mélodieux.
C'est un présage heureux donné par mon génie:

Si notre âme n'est rien qu'amour et qu'harmonie,
Qu'un chant divin soit ses adieux.

. . . . . .

Le poète est semblable aux oiseaux de passage,
Qui ne bâtissent point leurs nids sur le rivage,
Qui ne se posent point sur les rameaux des bois;
Nonchalamment bercés sur le courant de l'onde,
Ils passent en chantant loin des bords, et le monde
Ne connaît rien d'eux que leur voix.

Jamais aucune main sur la corde sonore
Ne guida dans ses jeux ma main novice encore;
L'homme n'enseigne pas ce qu'inspire le ciel:
Le ruisseau n'apprend pas à couler dans sa pente,
L'aigle à fendre les airs d'une aile indépendante,
L'abeille à composer son miel.

. . . . . .

Dans le stérile espoir d'une gloire incertaine
L'homme livre, en passant, au courant qui l'entraîne
Un nom de jour en jour dans sa course affaibli;
De ce brillant débris le flot du temps se joue:
De siècle en siècle il flotte, il avance, il échoue
Dans les abîmes de l'oubli.

Je jette un nom de plus à ces flots sans rivage,
Au gré des vents du ciel, qu'il s'abîme ou surnage,
En serai-je plus grand? Pourquoi? Ce n'est qu'un nom.
Le cygne qui s'envole aux voûtes éternelles
Amis, s'informe-t-il si l'ombre de ses ailes
Flotte encor sur un vil gazon?

Mais pourquoi chantais-tu? Demande à Philomèle
Pourquoi, durant les nuits, sa douce voix se mêle
Au doux bruit des ruisseaux sous l'ombrage roulant.
Je chantais, mes amis, comme l'homme respire,
Comme l'oiseau gémit, comme le vent soupire,
Comme l'eau murmure en coulant.

. . . . . .

N'inscrivez point de nom sur ma demeure sombre:
Du poids d'un monument ne chargez pas mon ombre;
D'un peu de sable hélas ! je ne suis point jaloux.
Laissez-moi seulement à peine assez d'espace
Pour que le malheureux qui sur ma tombe passe
Puisse y poser les deux genoux.

Souvent, dans le secret de l'ombre et du silence,
Du gazon d'un cercueil la prière s'élance
Et trouve l'espérance à côté de la mort.
Le pied sur une tombe on tient moins à la terre,
L'horizon est plus vaste, et, l'âme, plus légère,
Monte au ciel avec moins d'effort.

. . . . . .

Bientôt... Mais de la mort la main lourde et muette
Vient de toucher la corde; elle se brise et jette
Un son plaintif et sourd dans le vague des airs.
Mon luth glacé se tait... Amis, prenez le vôtre,
Et que mon âme encor passe d'un monde à l'autre
Au bruit de vos sacrés concerts.

SUR UN ALBUM.

Sur cette page blanche où mes vers vont éclore,
Qu'un souvenir parfois ramène votre cœur.
De votre vie aussi la page est blanche encore;
Je voudrais la remplir d'un seul mot: le bonheur.
Le livre de la vie est un livre suprême,
Que l'on ne peut fermer ni rouvrir à son choix,
Où le feuillet fatal se tourne de lui-même;
Le passage attachant ne s'y lit qu'une fois:
On voudrait s'arrêter à la page où l'on aime,
Et la page où l'on meurt est déjà sous les doigts.

VICTOR HUGO.

ESPOIR EN DIEU.

Espère, enfant ! demain ! et puis demain encore !
Et puis toujours demain ! Croyons dans l'avenir.
Espère ! et chaque fois que se lève l'aurore,
Soyons là pour prier comme Dieu pour bénir.

Nos fautes, mon pauvre ange, ont causé nos souffrances.
Peut-être qu'en restant bien longtemps à genoux,
Quand il aura béni toutes les innocences,
Puis tous les repentirs, Dieu finira par nous.

À UN ENFANT.

Oh ! bien loin de la voie,
Où marche le pécheur,
Chemine où Dieu t'envoie !
Enfant ! garde ta joie !
Lis ! garde ta blancheur !

Sois humble ! Que t'importe
Le riche ou le puissant ?
Un souffle les emporte.
La force la plus forte
Est un cœur innocent.

Bien souvent Dieu repousse
Du pied les hautes tours ;
Mais dans le nid de mousse
Où chante une voix douce
Il regarde toujours.

VOIS-TU, MON ANGE.

Vois-tu, mon ange, il faut accepter nos douleurs,
L'amour est comme la rosée,
Qui luit de mille feux et de mille couleurs
Dans l'ombre où l'aube l'a posée;
Rien n'est plus radieux sous le haut firmament.
De cette goutte d'eau qui rayonne un moment
N'approchez pas vos yeux que tant de splendeur charme.
De loin c'était un diamant,
De près ce n'est plus qu'une larme.

HORACE, ET TOI, VIEUX LA FONTAINE.

Horace, et toi, vieux La Fontaine,
Vous avez dit : Il est un jour

Où le cœur qui palpite à peine
Sent comme une chanson lointaine
Mourir la joie et fuir l'amour.

O poètes, l'amour réclame
Quand vous dites : Nous n'aimons plus;
Nous pleurons, nous n'avons plus d'âme ;
Nous cachons dans nos cœurs sans flamme
Cupidon goutteux et perclus.

Le temps d'aimer jamais ne passe;
Non, jamais le cœur n'est fermé !
Hélas ! vieux Jean, ce qui s'efface,
Ce qui s'en va, mon doux Horace,
C'est le temps où l'on est aimé.

LA TOMBE ET LA ROSE.

La tombe dit à la rose:
Des pleurs dont l'aube t'arrose
Que fais-tu, fleur des amours ?
La rose dit à la tombe:
Que fais-tu de ce qui tombe
Dans ton gouffre ouvert toujours ?

La rose dit: Tombeau sombre,
De ces pleurs je fais, dans l'ombre,
Un parfum d'ambre et de miel.
La tombe dit: Fleur plaintive,
De chaque âme qui m'arrive
Je fais un ange du ciel.

LA PAUVRE FLEUR.

La pauvre fleur disait au papillon céleste :
" Ne fuis pas !
Vois comme nos destins sont différents. Je reste,
Tu t'en vas !

" Pourtant nous nous aimons, nous vivons sans les hommes
Et loin d'eux,

Et nous nous ressemblons, et l'on dit que nous sommes
Fleurs tous deux !

" Mais, hélas ! l'air t'emporte et la terre m'enchaîne,
Sort cruel !
Je voudrais embaumer ton vol de mon haleine
Dans le ciel !

" Mais non, tu vas trop loin ! Parmi des fleurs sans nombre
Vous fuyez,
Et moi je reste seule à voir tourner mon ombre
A mes pieds !

" Tu fuis, puis tu reviens, puis tu t'en vas encore
Luire ailleurs.
Aussi me trouves-tu toujours à chaque aurore
Toute en pleurs !

" Oh ! pour que notre amour coule des jours fidèles,
O mon roi,
Prends comme moi racine, ou donne-moi des ailes
Comme à toi ! "

OH ! N'INSULTEZ JAMAIS !

Oh ! n'insultez jamais une femme qui tombe.
Qui sait sous quel fardeau la pauvre âme succombe ?
Qui sait combien de jours sa faim a combattu ?
Quand le vent du malheur ébranlait leur vertu,
Qui de nous n'a pas vu de ces femmes brisées
S'y cramponner longtemps de leurs mains épuisées,
Comme au bout d'une branche on voit étinceler
Une goutte de pluie où le ciel vient briller,
Qu'on secoue avec l'arbre et qui tremble et qui lutte,
Perle avant de tomber et fange après sa chute !

La faute en est à nous ; à toi, riche ! à ton or !
Cette fange d'ailleurs contient l'eau pure encor.
Pourque la goutte d'eau sorte de la poussière,
Et redevienne perle en sa splendeur première,
Il suffit, c'est ainsi que tout remonte au jour,
D'un rayon de soleil ou d'un rayon d'amour !

À MA FILLE.

O mon enfant, tu vois je me soumets,
Fais comme moi ; vis du monde éloignée ;
Heureuse ? non ; triomphante ? jamais.
— Résignée ! —

Sois bonne et douce, et lève un front pieux.
Comme le jour dans les cieux met sa flamme,
Toi, mon enfant, dans l'azur de tes yeux
Mets ton âme !

Nul n'est heureux et nul n'est triomphant.
L'heure est pour tous une chose incomplète;
L'heure est une ombre, et notre vie, enfant,
En est faite.

Oui, de leur sort tous les hommes sont las.
Pour être heureux, à tous — destin morose ! —
Tout a manqué. Tout, c'est-à-dire, hélas !
Peu de chose.

Ce peu de chose est ce que pour sa part,
Dans l'univers chacun cherche et désire:
Un mot, un nom, un peu d'or, un regard,
Un sourire !

La gaîté manque au grand roi sans amours;
La goutte d'eau manque au désert immense,
L'homme est un puits où le vide toujours
Recommence.

. . . . . .

Le ciel, qui sait nos maux et nos douleurs,
Prend en pitié nos jours vains et sonores.
Chaque matin, il baigne de ses pleurs
Nos aurores.

Dieu nous éclaire, à chacun de nos pas,
Sur ce qu'il est et sur ce que nous sommes;
Une loi sort des choses d'ici-bas,
Et des hommes.

Cette loi sainte, il faut s'y conformer,
Et la voici, toute âme y peut atteindre:
Ne rien haïr, mon enfant, tout aimer,
Ou tout plaindre.

ULTIMA VERBA.

(*Fragment.*)

Devant les trahisons et les têtes courbées
Je croiserai les bras, indigné mais serein.
Sombre fidélité pour les choses tombées,
Sois ma force et ma joie et mon pilier d'airain.

Oui, tant qu'il sera là, qu'on cède ou qu'on persiste,
O France ! France aimée, et qu'on pleure toujours,
Je ne reverrai pas ta terre douce et triste,
Tombeau de mes aïeux et nid de mes amours !

Je ne reverrai pas ta rive qui nous tente,
France ! hors le devoir, hélas ! j'oublîrai tout.
Parmi les éprouvés je planterai ma tente;
Je resterai proscrit, voulant rester debout.

J'accepte l'âpre exil n'eût-il ni fin ni terme;
Sans chercher à savoir et sans considérer
Si quelqu'un a plié qu'on aurait cru plus ferme,
Et si plusieurs s'en vont qui devraient demeurer.

Si l'on n'est plus que mille, eh bien! j'en suis. Si même
Ils ne sont plus que cent, je brave encor Sylla ;
S'il en demeure dix, je serai le dixième,
Et, s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là !

JERSEY, 2 décembre, 1852.

LA CONSCIENCE.

Lorsque avec ses enfants vêtus de peaux de bêtes,
Echevelé, livide au milieu des tempêtes,
Caïn se fut enfui de devant Jéhovah,
Comme le soir tombait l'homme sombre arriva
Au bas d'une montagne en une grande plaine;
Sa femme fatiguée et ses fils hors d'haleine

Lui dirent: "Couchons-nous sur la terre et dormons."
Caïn, ne dormant pas, songeait au pied des monts.
Ayant levé la tête, au fond des cieux funèbres
Il vit un œil tout grand ouvert dans les ténèbres,
Et qui le regardait dans l'ombre fixement.
"Je suis trop près," dit-il avec un tremblement.
Il réveilla ses fils dormant, sa femme lasse,
Et se remit à fuir sinistre dans l'espace.
Il marcha trente jours, il marcha trente nuits.
Il allait, muet, pâle et frémissant aux bruits,
Furtif, sans regarder derrière lui, sans trêve,
Sans repos, sans sommeil; il atteignit la grève
Des mers dans le pays qui fut depuis Assur.
"Arrêtons-nous, dit-il, car cet asile est sûr.
Restons y. Nous avons du monde atteint les bornes."
Et, comme il s'asseyait, il vit dans les cieux mornes
L'œil à la même place au fond de l'horizon.
Alors il tressaillit en proie au noir frisson.
"Cachez-moi!" cria-t-il; et, le doigt sur la bouche,
Tous ses fils regardaient trembler l'aïeul farouche.
Caïn dit à Jabel, père de ceux qui vont
Sous des tentes de poil dans le désert profond:
"Etends de ce côté la toile de la tente."
Et l'on développa la muraille flottante;
Et, quand on l'eut fixée avec des poids de plomb:
"Vous ne voyez plus rien?" dit Tsilla, l'enfant blond,
La fille de ses fils, douce comme l'aurore,
Et Caïn répondit: "Je vois cet œil encore!"
Jubal, père de ceux qui passent dans les bourgs,
Soufflant dans des clairons et frappant des tambours,
Cria: "Je saurai bien construire une barrière."
Il fit un mur de bronze et mit Caïn derrière.
Et Caïn dit: "Cet œil me regarde toujours!"
Hénoch dit: "Il faut faire une enceinte de tours
Si terrible, que rien ne puisse approcher d'elle;
Bâtissons une ville avec sa citadelle,
Bâtissons une ville et nous la fermerons."
Alors Tubalcain, père des forgerons,
Construisit une ville énorme et surhumaine,

Pendant qu'il travaillait, ses frères, dans la plaine,
Chassaient les fils d'Enos et les enfants de Seth;
Et l'on crevait les yeux à quiconque passait,
Et le soir on lançait des flèches aux étoiles.
Le granit remplaça la tente aux murs de toiles;
On lia chaque bloc avec des nœuds de fer,
Et la ville semblait une ville d'enfer;
L'ombre des tours faisait la nuit dans les campagnes;
Ils donnèrent aux murs l'épaisseur des montagnes;
Sur la porte on grava: Défense à Dieu d'entrer.
Quand ils eurent fini de clore et de murer,
On mit l'aïeul au centre en une tour de pierre,
Et lui restait lugubre et hagard. "O mon père!
L'œil a-t-il disparu?" dit en tremblant Tsilla.
Et Caïn répondit: "Non, il est toujours là."
Alors il dit: "Je veux habiter sous la terre
Comme dans son sépulcre un homme solitaire;
Rien ne me verra plus, je ne verrai plus rien."
On fit donc une fosse, et Caïn dit: C'est bien!
Puis il descendit seul sous cette voûte sombre;
Quand il se fut assis sur sa chaise dans l'ombre
Et qu'on eut sur son front fermé le souterrain,
L'œil était dans la tombe et regardait Caïn.

LES PAUVRES GENS.

Il est nuit. La cabane est pauvre mais bien close.
Le logis est plein d'ombre, et l'on sent quelque chose
Qui rayonne à travers ce crépuscule obscur.
Des filets de pêcheur sont accrochés au mur.
Au fond, dans l'encoignure où quelque humble vaisselle
Aux planches d'un bahut vaguement étincelle,
On distingue un grand lit aux longs rideaux tombants.
Tout près, un matelas s'étend sur de vieux bancs,
Et cinq petits enfants, nid d'âmes, y sommeillent.
La haute cheminée où quelques flammes veillent
Rougit le plafond sombre, et, le front sur le lit,
Une femme à genoux prie, et songe, et pâlit.

C'est la mère. Elle est seule. Et dehors, blanc d'écume,
Au ciel, aux vents, aux rocs, à la nuit, à la brume,
Le sinistre Océan jette son noir sanglot.

II.

L'homme est en mer. Depuis l'enfance matelot,
Il livre au hasard sombre une rude bataille.
Pluie ou bourrasque, il faut qu'il sorte, il faut qu'il aille,
Car les petits enfants ont faim. Il part le soir
Quand l'eau profonde monte aux marches du musoir.
Il gouverne à lui seul sa barque à quatre voiles.
La femme est au logis, cousant les vieilles toiles,
Remaillant les filets, préparant l'hameçon,
Surveillant l'âtre où bout la soupe de poisson,
Puis priant Dieu sitôt que les cinq enfants dorment.
Lui, seul, battu des flots qui toujours se reforment,
Il s'en va dans l'abîme, et s'en va dans la nuit,
Dur labeur! tout est noir, tout est froid; rien ne luit.
Dans les brisants, parmi les lames en démence,
L'endroit bon à la pêche, et sur la mer immense
Le lieu mobile, obscur, capricieux, changeant,
Où se plaît le poisson aux nageoires d'argent,
Ce n'est qu'un point; c'est grand comme deux fois la chambre.
Or, la nuit, dans l'ondée et la brume, en décembre,
Pour rencontrer ce point sur le désert mouvant,
Comme il faut calculer la marée et le vent!
Comme il faut combiner sûrement les manœuvres!
Les flots le long du bord glissent, vertes couleuvres.
Le gouffre roule et tord ses plis démesurés
Et fait râler d'horreur les agrès effarés.
Lui, songe à sa Jeannie au sein des mers glacées,
Et Jeannie en pleurant l'appelle, et leurs pensées
Se croisent dans la nuit, divins oiseaux du cœur.

III.

Elle prie, et la mauve au cri rauque et moqueur
L'importune, et, parmi les écueils en décombres,
L'océan l'épouvante, et toutes sortes d'ombres
Passent dans son esprit, la mer, les matelots
Emportés à travers la colère des flots.
Et dans sa gaîne, ainsi que le sang dans l'artère,
La froide horloge bat, jetant dans le mystère,
Goutte à goutte, le temps, saisons, printemps, hivers;
Et chaque battement dans l'énorme univers,
Ouvre aux âmes, essaims d'autours et de colombes,
D'un côté les berceaux et de l'autre les tombes.

Elle songe, elle rêve, — et tant de pauvreté !
Ses petits sont pieds nus l'hiver comme l'été.
Pas de pain de froment. On mange du pain d'orge.
— O Dieu ! le vent rugit comme un soufflet de forge.
La côte fait le bruit d'une enclume, on croit voir
Les constellations fuir dans l'ouragan noir
Comme les tourbillons d'étincelles de l'âtre.
C'est l'heure où, gai danseur, minuit rit et folâtre
Sous le loup de satin qu'illuminent ses yeux,
Et c'est l'heure où minuit, brigand mystérieux,
Voilé d'ombre et de pluie et le front dans la bise,
Prend un pauvre marin frissonnant et le brise
Aux rochers monstrueux apparus brusquement.
Horreur ! l'homme dont l'onde éteint le hurlement
Sent fondre et s'enfoncer le bâtiment qui plonge;
Il sent s'ouvrir sous lui l'ombre et l'abîme, et songe
Au vieil anneau de fer du quai plein de soleil.
Ces mornes visions troublent son cœur, pareil
A la nuit. Elle tremble et pleure.

IV.

O pauvres femmes
De pêcheurs ! c'est affreux de se dire : " Mes âmes
Père, amant, frère, fils, tout ce que j'ai de cher,
C'est là dans ce chaos ! . . . mon cœur, mon sang, ma
chair ! "

Ciel ! être en proie aux flots, c'est être en proie aux bêtes.
Oh ! songer que l'eau joue avec toutes ces têtes,
Depuis le mousse enfant jusqu'au mari patron,
Et que le vent hagard, soufflant dans son clairon,
Dénoue au-dessous d'eux sa longue et folle tresse,
Et que peut-être ils sont à cette heure en détresse,
Et qu'on ne sait jamais au juste ce qu'ils font,
Et que, pour tenir tête à cette mer sans fond,
A tous ces gouffres d'ombre où ne luit nulle étoile,
Ils n'ont qu'un bout de planche avec un bout de toile!
Souci lugubre ! on court à travers les galets,
Le flot monte, on lui parle, on crie: " Oh! rends-nous-les ! "
Mais, hélas ! que veut-on que dise à la pensée
Toujours sombre, la mer toujours bouleversée ?
Jeannie est bien plus triste encor. Son homme est seul !
Seul dans cette âpre nuit ! seul sous ce noir linceul !
Pas d'aide. Ses enfants sont trop petits... O mère !
Tu dis : " S'ils étaient grands ! Leur père est seul ! " Chimère !
Plus tard, quand ils seront près du père et partis,
Tu diras en pleurant : " Oh ! s'ils étaient petits ! "

V.

Elle prend sa lanterne et sa cape. — " C'est l'heure
D'aller voir s'il revient, si la mer est meilleure,
S'il fait jour, si la flamme est au mât du signal.
Allons ! " Et la voilà qui part. L'air matinal
Ne souffle pas encor. Rien. Pas de ligne blanche
Dans l'espace où le flot des ténèbres s'épanche.
Il pleut. Rien n'est plus noir que la pluie au matin;
On dirait que le jour tremble et doute, incertain,
Et qu'ainsi que l'enfant l'aube pleure de naître,
Elle va. L'on ne voit luire aucune fenêtre.

Tout-à-coup à ses yeux qui cherchent le chemin,
Avec je ne sais quoi de lugubre et d'humain,
Une sombre masure apparait décrépite;

Ni lumière ni feu; la porte au vent palpite.
Sur les murs vermoulus branle un toit hasardeux;
La bise sur ce toit tord des chaumes hideux,
Jaunes, sales, pareils aux grosses eaux d'un fleuve.

" Tiens, je ne pensais plus à cette pauvre veuve.
Dit-elle; mon mari, l'autre jour, la trouva
Malade et seule; il faut voir comment elle va."

Elle frappe à la porte; elle écoute; personne
Ne répond. Et Jeannie au vent de mer frissonne.
" Malade ! et ses enfants ! comme c'est mal nourri !
Elle n'en a que deux, mais elle est sans mari."
Puis elle frappe encore. " Hé ! voisine ! " elle appelle.

Et la maison se tait toujours. " Ah ! Dieu ! dit-elle,
Comme elle dort, qu'il faut l'appeler si longtemps ! "
La porte, cette fois, comme si, par instants,
Les objets étaient pris d'une pitié suprême,
Morne, tourna dans l'ombre et s'ouvrit d'elle-même.

VI.

Elle entra. Sa lanterne éclaira le dedans
Du noir logis muet au bord des flots grondants.
L'eau tombait du plafond comme des trous d'un crible.

Au fond était couchée une forme terrible;
Une femme immobile et renversée, ayant
Les pieds nus, le regard obscur, l'air effrayant,
Un cadavre ; — autrefois mère joyeuse et forte, —
Le spectre échevelé de la misère morte,
Ce qui reste du pauvre après un long combat.
Elle laissait, parmi la paille du grabat,
Son bras livide et froid et sa main déjà verte
Pendre, et l'horreur sortait de cette bouche ouverte
D'où l'âme en s'enfuyant, sinistre, avait jeté
Ce grand cri de la mort qu'entend l'éternité.
Près du lit où gisait la mère de famille
Deux tout petits enfants, le garçon et la fille,
Dans le même berceau souriaient endormis.

La mère, se sentant mourir, leur avait mis
Sa mante sur les pieds et sur le corps sa robe,
Afin que dans cette ombre où la mort nous dérobe,
Ils ne sentissent pas la tiédeur qui décroît,
Et pour qu'ils eussent chaud pendant qu'elle aurait froid.

VII.

Comme ils dorment tous deux dans le berceau qui tremble !
Leur haleine est paisible et leur front calme. Il semble
Que rien n'éveillerait ces orphelins dormant,
Pas même le clairon du dernier jugement,
Car étant innocents, ils n'ont pas peur du juge.
Et la pluie au-dehors gronde comme un déluge.
Du vieux toit crevassé, d'où la rafale sort,
Une goutte parfois tombe sur ce front mort,
Glisse sur cette joue et devient une larme.
La vague sonne ainsi qu'une cloche d'alarme.
La morte écoute l'ombre avec stupidité.
Car le corps, quand l'esprit radieux l'a quitté,
A l'air de chercher l'âme et de rappeler l'ange;
Il semble qu'on entend ce dialogue étrange
Entre la bouche pâle et l'œil triste et hagard:
"Qu'as-tu fait de ton souffle ? — Et toi, de ton regard ?"

Hélas ! aimez, vivez, cueillez les primevères,
Dansez, riez, brûlez vos cœurs, videz vos verres,
Comme au sombre Océan arrive tout ruisseau,
Le sort donne pour but au festin, au berceau,
Aux mères adorant l'enfance épanouie,
Aux baisers de la chair dont l'âme est éblouie,
Aux chansons, au sourire, à l'amour frais et beau,
Le refroidissement lugubre du tombeau.

VIII.

Qu'est-ce donc que Jeannie a fait chez cette morte ?
Sous sa cape à longs plis qu'est-ce donc qu'elle emporte ?
Qu'est-ce donc que Jeannie emporte en s'en allant ?

Pourquoi son cœur bat-il? Pourquoi son pas tremblant
Se hâte-t-il ainsi! D'où vient qu'en la ruelle
Elle court, sans oser regarder derrière elle?
Qu'est-ce donc qu'elle cache avec un air troublé
Dans l'ombre sur son lit? Qu'a-t-elle donc volé?

IX.

Quand elle fut rentrée au logis, la falaise
Blanchissait; près du lit elle prit une chaise
Et s'assit toute pâle; on eût dit qu'elle avait
Un remords, et son front tomba sur le chevet,
Et, par instants, à mots entrecoupés, sa bouche
Parlait, pendant qu'au loin grondait la mer farouche.

"Mon pauvre homme! ah! mon Dieu! que va-t-il dire? il a
Déjà tant de soucis! Qu'est-ce que j'ai fait là?
Cinq enfants sur les bras! ce père qui travaille!
Il n'avait pas assez de peine; il faut que j'aille
Lui donner celle-là de plus. — C'est lui? — Non. Rien.
— J'ai mal fait. — S'il me bat, je dirai: Tu fais bien.
— Est-ce lui! — Non. — Tant mieux. — La porte bouge comme
Si l'on entrait. — Mais non. — Voilà-t-il pas, pauvre homme,
Que j'ai peur de le voir rentrer, moi, maintenant!"
Puis elle demeura pensive et frissonnant,
S'enfonçant par degrés dans son angoisse intime,
Perdue en son souci comme dans un abîme,
N'entendant même plus les bruits extérieurs,
Les cormorans qui vont comme de noirs crieurs,
Et l'onde et la marée et le vent en colère.

La porte tout-à-coup s'ouvrit, bruyante et claire,
Et fit dans la cabane entrer un rayon blanc,
Et le pêcheur, trainant son filet ruisselant,
Joyeux, parut au seuil, et dit: "C'est la marine."

"C'est toi!" cria Jeannie, et, contre sa poitrine,
Elle prit son mari comme on prend son amant,
Et lui baisa sa veste avec emportement,
Tandis que le marin disait: "Me voici, femme!"
Et montrait sur son front qu'éclairait l'âtre en flamme
Son cœur bon et content que Jeannie éclairait.
"Je suis volé, dit-il; la mer, c'est la forêt.
— Quel temps a-t-il fait? — Dur. — Et la pêche? — Mauvaise,
Mais, vois-tu, je t'embrasse, et me voilà bien aise.
Je n'ai rien pris du tout. J'ai troué mon filet.
Le diable était caché dans le vent qui soufflait.
Quelle nuit! Un moment, dans tout ce tintamarre,
J'ai cru que le bateau se couchait, et l'amarre
A cassé. Qu'as-tu fait, toi, pendant ce temps-là?"
Jeannie eut un frisson dans l'ombre et se troubla.
"Moi? dit-elle. Ah! mon Dieu! rien, comme à l'ordinaire.
J'ai cousu. J'écoutais la mer comme un tonnerre,
J'avais peur. — Oui, l'hiver est dur, mais c'est égal."
Alors, tremblante ainsi que ceux qui font le mal,
Elle dit: "A propos, notre voisine est morte.
C'est hier qu'elle a dû mourir, enfin, n'importe,
Dans la soirée, après que vous fûtes partis;
Elle laisse ses deux enfants, qui sont petits.
L'un s'appelle Guillaume et l'autre Madeleine;
L'un qui ne marche pas, l'autre qui parle à peine.
La pauvre bonne femme était dans le besoin."
L'homme prit un air grave, et, jetant dans un coin
Son bonnet de forçat mouillé par la tempête:
"Diable! diable! dit-il, en se grattant la tête,
Nous avions cinq enfants, cela va faire sept.
Déjà dans la saison mauvaise, on se passait
De souper quelquefois. Comment allons-nous faire!
Bah! tant pis, ce n'est pas ma faute. C'est l'affaire
Du bon Dieu. Ce sont là des accidents profonds.
Pourquoi donc a-t-il pris leur mère à ces chiffons?
C'est gros comme le poing. Ces choses là sont rudes.
Il faut pour les comprendre avoir fait ses études

Si petits ! on ne peut leur dire : Travaillez.
Femme, va les chercher. S'ils se sont réveillés,
Ils doivent avoir peur tout seuls avec la morte.
C'est la mère, vois-tu, qui frappe à notre porte;
Ouvrons aux deux enfants. Nous les mêlerons tous.
Cela nous grimpera le soir sur les genoux.
Ils vivront, ils seront frère et sœur des cinq autres.
Quand il verra qu'il faut nourrir avec les nôtres
Cette petite fille et ce petit garçon,
Le bon Dieu nous fera prendre plus de poisson.
Moi, je boirai de l'eau, je ferai double tâche.
C'est dit. Va les chercher. Mais qu'as-tu ! Ça te fâche ?
D'ordinaire tu cours plus vite que cela.
— Tiens, dit-elle en ouvrant les rideaux, les voilà ! "

ALFRED DE MUSSET.

STANCES DE LA LETTRE À LAMARTINE.

Créature d'un jour qui t'agites une heure,
De quoi viens-tu te plaindre et qui te fait gémir ?
Ton âme t'inquiète, et tu crois qu'elle pleure:
Ton âme est immortelle, et tes pleurs vont tarir.

Tu te sens le cœur pris d'un caprice de femme,
Et tu dis qu'il se brise à force de souffrir.
Tu demandes à Dieu de soulager ton âme:
Ton âme est immortelle, et ton cœur va guérir.

Le regret d'un instant te trouble et te dévore;
Tu dis que le passé te voile l'avenir.
Ne te plains pas d'hier; laisse venir l'aurore:
Ton âme est immortelle, et le temps va s'enfuir.

Ton corps est abattu du mal de ta pensée;
Tu sens ton front peser et tes genoux fléchir.
Tombe, agenouille-toi, créature insensée:
Ton âme est immortelle, et la mort va venir.

Tes os dans le cercueil vont tomber en poussière,
Ta mémoire, ton nom, ta gloire vont périr,
Mais non pas ton amour, si ton amour t'est chère:
Ton âme est immortelle, et va s'en souvenir.

CHANSON DE FORTUNIO.

Si vous croyez que je vais dire
Qui j'ose aimer,
Je ne saurais, pour un empire,
Vous la nommer.

Nous allons chanter à la ronde,
Si vous voulez,
Que je l'adore, et qu'elle est blonde
Comme les blés.

Je fais ce que sa fantaisie
Veut m'ordonner,
Et je puis, s'il lui faut ma vie,
La lui donner.

Du mal qu'une amour ignorée
Nous fait souffrir,
J'en porte l'âme déchirée.
Jusqu'à mourir.

Mais j'aime trop pour que je die
Qui j'ose aimer,
Et je veux mourir pour ma mie
Sans la nommer.

L'ESPOIR EN DIEU.

(*Fragment.*)

Si mon cœur, fatigué du rêve qui l'obsède,
A la réalité revient pour s'assouvir,
Au fond des vains plaisirs que j'appelle à mon aide
Je trouve un tel dégoût, que je me sens mourir.

Aux jours même où parfois la pensée est impie,
Où l'on voudrait nier pour cesser de douter,
Quand je posséderais tout ce qu'en cette vie
Dans ses vastes désirs l'homme peut convoiter;
Donnez-moi le pouvoir, la santé, la richesse,
L'amour même, l'amour, le seul bien d'ici-bas!
Que la blonde Astarté, qu'idolâtrait la Grèce,
De ses îles d'azur sorte en m'ouvrant les bras;
Quand je pourrais saisir, dans le sein de la terre,
Les secrets éléments de sa fécondité,
Transformer à mon gré la vivace matière,
Et créer pour moi seul une unique beauté;
Quand Horace, Lucrèce, et le vieil Epicure,
Assis à mes côtés, m'appelleraient heureux,
Et quand ces grands amants de l'antique nature
Me chanteraient la joie et le mépris des dieux,
Je leur dirais à tous: "Quoi que nous puissions faire,
Je souffre, il est trop tard; le monde s'est fait vieux.
Une immense espérance a traversé la terre;
Malgré nous vers le ciel il faut lever les yeux."

LA POÉSIE.

Chasser tout souvenir et fixer la pensée,
Sur un bel axe d'or la tenir balancée,
Incertaine, inquiète, immobile pourtant;
Eterniser peut-être un rêve d'un instant;
Aimer le vrai, le beau, chercher leur harmonie;
Ecouter dans son cœur l'écho de son génie;
Chanter, rire, pleurer, seul, sans but, au hasard;
D'un sourire, d'un mot, d'un soupir, d'un regard
Faire un travail exquis, plein de crainte et de charme,
Faire une perle d'une larme:
Du poète ici-bas voilà la passion,
Voilà son bien, sa vie et son ambition.

TRISTESSE.

J'ai perdu ma force et ma vie,
Et mes amis et ma gaîté;
J'ai perdu jusqu'à la fierté,
Qui faisait croire à mon génie.

Quand j'ai connu la Vérité.
J'ai cru que c'était une amie;
Quand je l'ai comprise et sentie
J'en étais déjà dégoûté.

Et pourtant elle est éternelle,
Et ceux qui se sont passés d'elle
Ici-bas ont tout ignoré.

Dieu parle, il faut qu'on lui réponde;
Le seul bien qui me reste au monde
Est d'avoir quelquefois pleuré.

CASIMIR DELAVIGNE.

MORT DE JEANNE D'ARC.

Silence au camp ! la vierge est prisonnière ;
Par un injuste arrêt Bedford croit la flétrir :
Jeune encore, elle touche à son heure dernière . . .
Silence au camp ! la vierge va périr.

A qui réserve-t-on ces apprêts meurtriers ?
Pour qui ces torches qu'on excite ?
L'airain sacré tremble et s'agite . . .
D'où vient ce bruit lugubre ? où courent ces guerriers
Dont la foule à longs flots roule et se précipite

La joie éclate sur leurs traits !
Sans doute l'honneur les enflamme ;
Ils vont pour un assaut former leurs rangs épais :
Non, ces guerriers sont des Anglais
Qui vont voir mourir une femme.

Qu'ils sont nobles dans leur courroux !
Qu'il est beau d'insulter au bras chargé d'entraves
La voyant sans défense, ils s'écriaient, ces braves :
" Qu'elle meure ! elle a contre nous
Des esprits infernaux suscité la magie . . ."
Lâches ! que lui reprochez-vous ?
D'un courage inspiré la brûlante énergie,
L'amour du nom français, le mépris du danger,

Voilà sa magie et ses charmes.
En faut-il d'autres que des armes
Pour combattre, pour vaincre et punir l'étranger?

Du Christ avec ardeur, Jeanne baisait l'image ;
Ses longs cheveux épars flottaient au gré des vents,
Au pied de l'échafaud, sans changer de visage,
Elle s'avançait à pas lents.

Tranquille elle y monta. Quand, debout sur le faîte,
Elle vit ce bûcher qui l'allait dévorer,
Les bourreaux en suspens, la flamme déjà prête,
Sentant son cœur faillir, elle baissa la tête,
Et se prit à pleurer.

Ah ! pleure, fille infortunée !
Ta jeunesse va se flétrir
Dans sa fleur trop tôt moissonnée !
Adieu, beau ciel, il faut mourir !

Tu ne reverras plus tes riantes montagnes,
Le temple, le hameau, les champs de Vaucouleurs;
Et ta chaumière et tes compagnes,
Et ton père expirant sous le poids des douleurs.

Chevaliers, parmi vous qui combattra pour elle ?
N'osez-vous entreprendre une cause si belle ?
Quoi ! vous restez muets ! aucun ne sort des rangs !
Aucun pour la sauver ne descend dans la lice !
Puisqu'un forfait si noir les trouve indifférents
Tonnez, confondez l'injustice,
Cieux, obscurcissez-vous de nuages épais;
Eteignez sous leurs flots les feux du sacrifice,
Ou guidez au lieu du supplice,
A défaut du tonnerre, un chevalier français.

Après quelques instants d'un horrible silence,
Tout à coup le feu brille, il s'irrite il s'élance...
Le cœur de la guerrière alors s'est ranimé:
A travers les vapeurs d'une fumée ardente,
Jeanne, encor menaçante,
Montre aux Anglais son bras à demi consumé.

Pourquoi reculer d'épouvante?
Anglais, son bras est désarmé.
La flamme l'environne et sa voix expirante
Murmure encore: "O France! ô mon roi bien-aimé!"

Qu'un monument s'élève au lieu de ta naissance,
O toi qui des vainqueurs renversas les projets!
La France y portera son deuil et ses regrets,
Sa tardive reconnaissance;
Elle y viendra gémir sous de jeunes cyprès;
Puissent croître avec eux ta gloire et sa puissance!
Que sur l'airain funèbre on grave des combats,
Des étendards anglais fuyant devant tes pas,
Dieu vengeant par tes mains la plus juste des causes.
Venez, jeunes beautés! venez, braves soldats!
Semez sur son tombeau les lauriers et les roses.
Qu'un jour le voyageur, en parcourant les bois,
Cueille un rameau sacré, l'y dépose et s'écrie:
"A celle qui sauva le trône et la patrie,
Et n'obtint qu'un tombeau pour prix de ses exploits!"

ALFRED DE VIGNY.

LE COR.

I.

J'aime le son du cor, le soir, au fond des bois,
Soit qu'il chante les pleurs de la biche aux abois,
Ou l'adieu du chasseur que l'écho faible accueille,
Et que le vent du nord porte de feuille en feuille.

Que de fois seul dans l'ombre à minuit demeuré,
J'ai souri de l'entendre, et plus souvent pleuré!
Car je croyais ouïr de ces bruits prophétiques
Qui précédaient la mort des paladins antiques.

O montagnes d'azur! ô pays adoré,
Rocs de la Frazona, cirque du Marboré,
Cascades qui tombez des neiges entraînées,
Sources, gaves, ruisseaux, torrents des Pyrénées,

Monts gelés et fleuris, trônes des deux saisons,
Dont le front est de glace et les pieds de gazons !
C'est là qu'il faut s'asseoir, c'est là qu'il faut entendre
Les airs lointains d'un cor mélancolique et tendre.

Souvent un voyageur, lorsque l'air est sans bruit,
De cette voix d'airain fait retentir la nuit;
A ses chants cadencés autour de lui se mêle
L'harmonieux grelot du jeune agneau qui bêle.

Une biche attentive, au lieu de se cacher,
Se suspend immobile au sommet du rocher,
Et la cascade unit, dans une chute immense,
Son éternelle plainte au chant de la romance.

Ames des chevaliers, revenez-vous encor ?
Est-ce vous qui parlez avec la voix du cor ?
Roncevaux ! Roncevaux ! dans ta sombre vallée
L'ombre du grand Roland n'est donc pas consolée ?

II.

Tous les preux étaient morts, mais aucun n'avait fui.
Il reste seul debout, Olivier près de lui;
L'Afrique sur les monts l'entoure et tremble encore.
— " Roland, tu vas mourir, rends-toi, criait le More;

Tous tes pairs sont couchés dans les eaux des torrents."
Il rugit comme un tigre, et dit: " Si je me rends,
Africain, ce sera lorsque les Pyrénées
Sur l'onde avec leurs corps rouleront entraînées."

— " Rends-toi donc, répond-il, ou meurs, car les voilà !"
Et du plus haut des monts un grand rocher roula.
Il bondit, il roula jusqu'au fond de l'abîme,
Et de ses pins, dans l'onde, il vint briser la cîme.

— " Merci ! cria Roland, tu m'as fait un chemin."
Et jusqu'au pied des monts le roulant d'une main,
Sur le roc affermi comme un géant s'élance,
Et prête à fuir, l'armée à ce seul pas balance.

III.

Tranquilles, cependant, Charlemagne et ses preux
Descendaient la montagne et se parlaient entre eux.
A l'horizon déjà, par leurs eaux signalées,
De Luz et d'Argelès se montraient les vallées.

L'armée applaudissait. Le luth du troubadour
S'accordait pour chanter les saules de l'Adour;
Le vin français coulait dans la coupe étrangère;
Le soldat, en riant, parlait à la bergère.

Roland gardait les monts, tous passaient sans effroi.
Assis nonchalamment sur un noir palefroi
Qui marchait revêtu de housses violettes,
Turpin disait, tenant les saintes amulettes:

"Sire, on voit dans le ciel des nuages de feu:
Suspendez votre marche, il ne faut tenter Dieu;
Par monsieur St-Denis, certes ce sont des âmes
Qui passent dans les airs sur ces vapeurs de flammes.

Deux éclairs ont relui, puis deux autres encor."
Ici l'on entendit le son lointain du cor.
L'Empereur étonné, se jetant en arrière,
Suspend du destrier la marche aventurière.

— "Entendez-vous? dit-il. — Oui, ce sont des pasteurs
Rappelant les troupeaux épars sur les hauteurs,
Répondit l'archevêque, ou la voix étouffée
Du nain vert Oberon qui parle avec sa fée."

Et l'Empereur poursuit; mais son front soucieux
Est plus sombre et plus noir que l'orage des cieux.
Il craint la trahison, et tandis qu'il y songe,
Le cor éclate et meurt, renaît et se prolonge.

"Malheur! c'est mon neveu! malheur! car si Roland
Appelle à son secours, ce doit être en mourant;
Arrière! chevaliers, repassons la montagne!
Tremble encor sous nos pieds, sol trompeur de l'Espagne!"

IV.

Sur le plus haut des monts s'arrêtent les chevaux;
L'écume les blanchit; sous leurs pieds Roncevaux
Des feux mourants du jour à peine se colore.
A l'horizon lointain fuit l'étendard du More.

— "Turpin, n'as tu rien vu dans le fond du torrent?
— J'y vois deux chevaliers, l'un mort, l'autre expirant.
Tous deux sont écrasés sous une roche noire;
Le plus fort, dans sa main, élève un cor d'ivoire,
Son âme en s'exhalant nous appela deux fois."

***

Dieu! que le son du cor est triste au fond des bois!

THÉOPHILE GAUTIER.

LA SOURCE.

Tout près du lac filtre une source,
Entre deux pierres, dans un coin;
Allègrement l'eau prend sa course
Comme pour s'en aller bien loin.

Elle murmure: "Oh! quelle joie!
Sous la terre il faisait si noir!
Maintenant ma rive verdoie,
Le ciel se mire à mon miroir.

Les myosotis aux fleurs bleues
Me disent: Ne m'oubliez pas!
Les libellules de leurs queues
M'égratignent dans leurs ébats.

A ma coupe l'oiseau s'abreuve;
Qui sait? Après quelques détours
Peut-être deviendrai-je un fleuve
Baignant vallons, rochers et tours.

Je borderai de mon écume
  Ponts de pierre, quais de granit,
Emportant le steamer qui fume
  A l'Océan où tout finit."

Ainsi la jeune source jase
  Formant cent projets d'avenir;
Comme l'eau qui bout dans un vase,
  Son flot ne peut se contenir.

Mais le berceau touche à la tombe;
  Le géant futur meurt petit:
Née à peine, la source tombe
  Dans le grand lac qui l'engloutit.

LA DEMOISELLE.

Sur l'anémone arrosée
      De rosée,
Sur le buisson d'églantier,
  Sur les ombreuses futaies,
      Sur les baies
Croissant au bord du sentier,

Sur la paquerette blanche
      Qui se penche
Au moindre souffle du vent,
  Le bouton d'or, la pivoine,
      Et l'avoine
Au panache gris mouvant;

Sur les prés, sur la colline
      Qui s'incline
Vers le champ bariolé.
  De pittoresques guirlandes;
      Sur les landes,
Sur le grand orme isolé;

Voilà l'immense domaine
      Où promène
Ses caprices, fleur des airs,

La demoiselle moirée,
Diaprée
De reflets roses et verts.

Traversant, près des charmilles,
Les familles
Des bourdonnants moucherons,
Elle se mêle à leur ronde
Vagabonde,
Et comme eux décrit des ronds

Plus rapide que la brise,
Elle frise,
Dans son vol capricieux,
L'eau transparente où se mire
Et s'admire
Le saule au front soucieux;

Et quand la gaie hirondelle
Auprès d'elle
Passe, et ride à plis d'azur,
Dans sa chasse circulaire,
L'onde claire,
Elle s'enfuit d'un vol sûr.

VICTOR DE LAPRADE.

LA CHANSON DE L'ALOUETTE.

Je suis, je suis le cri de joie
Qui sort des prés à leur réveil;
Et c'est moi que la terre envoie
Offrir le salut au soleil.

Je pars des chaumes blancs de brume,
A mes pieds flotte un fil d'argent,
La rosée emperle ma plume,
Et je la sème en voltigeant.

Je plane et chante la première
Dans l'azur frais où l'aube éclot;

Je me baigne dans la lumière,
Et vais me mirer dans un flot.

Ma voix est sans note plaintive,
Je ne dis rien au triste soir;
Je suis la chanson folle et vive
De la jeunesse et de l'espoir,

Je dis au malade qui veille:
Bénis Dieu, la nuit va finir!
Au laboureur que je réveille:
Fais ton sillon pour l'avenir.

Si mon chant près d'une fenêtre
Attire un couple jeune et beau,
Je répète: Le jour va naître,
Laisse partir ton Roméo.

Je suis, je suis le cri de joie
Qui sort des prés à leur réveil:
Et c'est moi que la terre envoie
Offrir un salut au soleil.

LA FRANCE.

Si vous voulez dans votre cœur,
Quand mes os seront sous la terre,
Sauver ce que j'eus de meilleur,
Garder mon âme tout entière,
Aimez, sans vous lasser jamais,
Sans perdre un seul jour l'espérance,
Aimez la comme je l'aimais,
Aimez la France!

Qu'importent les labeurs ingrats
Et l'injustice populaire?
Travaillez de l'âme et des bras,
Et je vous réponds du salaire.
Conservez ma robuste foi;
Vous aurez de plus la vaillance.

Enfants ! servez la mieux que moi,
Servez la France !

Servez la dans l'obscurité
Avec la même idolâtrie.
Arrière toute vanité !
Et gloire à toi, sainte Patrie !
Votre honneur, amis, c'est le sien.
Humbles soldats de sa querelle,
Souffrez, sans lui demander rien,
Souffrez pour elle !

Vous tenez d'elle et des aïeux,
De ce grand passé qu'on envie
Vos mœurs, votre esprit et vos dieux;
Vous lui devez plus que la vie.
Ne marchandez pas votre sang
Afin de la rendre immortelle...
Au premier rang, au dernier rang,
Mourez pour elle !

LECONTE DE LISLE.

LA MORT DU SOLEIL.

Le vent d'automne, aux bruits lointains des mers pareil,
Plein d'adieux solennels, de plaintes inconnues,
Balance tristement le long des avenues
Les lourds massifs rougis de ton sang, ô soleil !

La feuille en tourbillons s'envole par les nues;
Et l'on voit osciller, dans un fleuve vermeil,
Aux approches du soir inclinés au sommeil,
De grands nids teints de pourpre au bout des branches nues.

Tombe, Astre glorieux, source et flambeau du jour !
Ta gloire en nappes d'or coule de ta blessure,
Comme d'un sein puissant tombe un suprême amour.

Meurs donc, tu renaîtras ! L'espérance en est sûre.
Mais qui rendra la vie et la flamme et la voix
Au cœur qui s'est brisé pour la dernière fois ?
(*Poèmes barbares.*)

PARFUM DE NYX.

LE PAVOT.

O Vénérable ! Oubli des longs jours anxieux,
Immortelle au front bleu, ceinte de sombres voiles
Qui mènes lentement, dans le calme des cieux,
Tes noirs chevaux liés au char silencieux,
Par la route d'or des étoiles !

Source des voluptés et des songes charmants,
O Nyx ! mère d'Hypnos aux languissantes ailes,
Toi qui berces le monde entre tes bras cléments,
Tandis que mille éclairs, de moments en moments,
Allument tes mille prunelles.

Entends-nous, Bienheureuse ! Et puisses-tu, sans fin,
Et pour jamais, avec nos stériles chimères
Et l'antique Kosmos, hélas ! où tout est vain,
Envelopper des plis de ton péplos divin
Vivants et Choses éphémères !
(*Hymnes orphiques.*)

EUGÈNE MANUEL.

LA LETTRE.

La lettre qui m'arrive est de noir entourée :
Elle annonce la mort et j'hésite à l'ouvrir.
Mon âme n'est jamais tranquille et rassurée
A cette voix qui dit : " Quelqu'un vient de mourir ! "

Ami, vieillard, enfant, fille ou femme adorée,
Quel est le corps glacé qu'un marbre va couvrir ?
Sous quel toit la douleur est-elle encore entrée ?
Qui va porter le deuil et quels cœurs vont souffrir ?

Je devrais le savoir, mais l'heure est trop remplie.
De délais en délais, l'âme en soi se replie:
On remettait hier, on oublie aujourd'hui.

A l'ami de vingt ans on ajourne un sourire;
Et la lettre de mort un matin vient vous dire:
"Vous ne le verrez plus jamais!... Priez pour lui!"

LA PRIÈRE.

Un soir, j'étais enfant, on priait en famille.
Nous étions réunis, grands parents, fils et fille,
Et je tenais ma Bible, et je lisais comme eux
Sous la pâle lueur des vieux flambeaux fumeux.
Un de ces lourds sommeils que la chaleur propage
Faisait pencher les fronts engourdis sur la page,
Et des jeunes aux vieux, tous s'inclinaient domptés.
Et je dis à mon père, assis à mes côtés:
"Vois, comme ils dorment! Seul, avec toi, je suis brave!"
Et je l'entends encor répondre d'un ton grave:
"L'indulgence, mon fils, est la grande vertu.
Si vraiment tu priais, comment les verrais-tu?"

À UN ENFANT.

Enfant, tu grandis: que ton cœur soit fort!
Lutte pour le bien: la défaite est sainte.
Si tu dois souffrir, accorde à ton sort
Un regret parfois, jamais une plainte.

Ecris, parle, agis sans peur du danger.
L'univers est grand: que ton œil y plonge!
Tu pourras faillir, même propager
Une erreur parfois, jamais un mensonge.

Si tu vois plus tard d'indignes rivaux
Toucher avant toi le but de la vie,
Trahis seulement, sûr que tu les vaux,
Du dépit parfois, jamais de l'envie.

Tu voudrais aimer : l'amour prend pour lui
  Nos meilleurs élans contre un long mécompte.
Du moins qu'il te laisse après qu'il a fui,
  Des larmes parfois, jamais de la honte.

Le mal ici-bas trône audacieux :
  D'un amer dégoût si ton âme est pleine,
Nourris dans ton sein, montre dans tes yeux
  Du mépris parfois, jamais de la haine.

Et si dans ce monde, étroite prison,
  Un trouble apparent met l'âme en déroute ;
Que l'œuvre de Dieu laisse à ta raison
  Un souci parfois, mais jamais un doute.

SULLY PRUDHOMME.

LE VASE BRISÉ.

Le vase où meurt cette verveine
D'un coup d'éventail fut fêlé ;
Le coup dut effleurer à peine.
Aucun bruit ne l'a révélé.

Mais la légère meurtrissure,
Mordant le cristal chaque jour,
D'une marche invisible et sûre
En a fait lentement le tour.

Son eau fraîche a fui goutte à goutte,
Le suc des fleurs s'est épuisé ;
Personne encore ne s'en doute,
N'y touchez pas, il est brisé.

Souvent aussi la main qu'on aime,
Effleurant le cœur, le meurtrit ;
Puis le cœur se fend de lui-même,
La fleur de son amour périt.

Toujours intact aux yeux du monde,
Il sent croître et pleurer tout bas
Sa blessure fine et profonde,
Il est brisé, n'y touchez pas.

LES YEUX.

Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux,
Des yeux sans nombre ont vu l'aurore;
Ils dorment au fond des tombeaux,
Et le soleil se lève encore.

Les nuits, plus douces que les jours,
Ont enchanté des yeux sans nombre;
Les étoiles brillent toujours
Et les yeux se sont remplis d'ombre.

Oh! qu'ils aient perdu le regard,
Non, non, cela n'est pas possible!
Ils se sont tournés quelque part
Vers ce qu'on nomme l'invisible;

Et comme les astres penchants
Nous quittent, mais au ciel demeurent,
Les prunelles ont leurs couchants,
Mais il n'est pas vrai qu'elles meurent.

Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux,
Ouverts à quelque immense aurore,
De l'autre côté des tombeaux
Les yeux qu'on ferme voient encore.

L'AMOUR MATERNEL.

Fait d'héroïsme et de clémence,
Présent toujours au moindre appel,
Qui de nous peut dire où commence,
Où finit l'amour maternel?

Il n'attend pas qu'on le mérite,
Il plane en deuil sur les ingrats;
Lorsque le père déshérite,
La mère laisse ouverts ses bras;

Son crédule dévoûment reste
Quand les plus vrais nous ont menti,
Si téméraire et si modeste
Qu'il s'ignore et n'est pas senti.

Quel est l'ami qui sans colère
Se voit pour d'autres négligé ?
Qu'on méconnaît sans lui déplaire,
Si bon qu'il n'en soit qu'affligé ?

Quel ami dans un précipice
Nous joint sans espoir de retour,
Et ne sent quelque sacrifice
Où la mère ne sent qu'amour ?

Lequel n'espère un avantage
Des échanges de l'amitié ?
Que de fois la mère partage
Et ne garde pas sa moitié !

O mère, unique Danaïde
Dont le zèle soit sans déclin,
Et qui, sans maudire le vide,
Y penche un grand cœur toujours plein !

FRANÇOIS COPPÉE.

UN EVANGILE.

En ce temps-là, Jésus, seul avec Pierre, errait
Sur la rive du lac, près de Genesareth,
A l'heure où le brûlant soleil de midi plane,
Quand ils virent, devant une pauvre cabane,
Le veuve d'un pêcheur, en longs voiles de deuil,
Qui s'était tristement assise sur le seuil,
Retenant dans les yeux la larme qui les mouille,
Pour bercer son enfant et filer sa quenouille.
Non loin d'elle, cachés par les figuiers touffus,
Le Maître et son ami voyaient sans être vus.

Soudain, un de ces vieux, dont le tombeau s'apprête,
Un mendiant portant un vase sur la tête,
Vint à passer et dit à celle qui filait:
" Femme, je dois porter ce vase plein de lait

Chez un homme logé dans le prochain village.
Mais, tu le vois, je suis faible et brisé par l'âge,
Les maisons sont encore à plus de mille pas,
Et je sens bien que, seul, je n'accomplirai pas
Ce travail, que l'on doit me payer une obole."
La femme se leva sans dire une parole,
Laissa sans hésiter sa quenouille de lin
Et le berceau d'osier où pleurait l'orphelin,
Prit le vase et s'en fut avec le misérable.

Et Pierre dit:
"Il faut se montrer secourable,
Maître; mais cette femme a bien peu de raison
D'abandonner ainsi son fils et sa maison
Pour le premier venu qui s'en va sur la route.
A ce vieux mendiant, non loin d'ici, sans doute
Quelque passant eût pris son vase et l'eût porté."

Mais Jésus répondit à Pierre:
"En vérité,
Quand un pauvre a pitié d'un plus pauvre, mon Père
Veille sur sa demeure et veut qu'elle prospère.
Cette femme a bien fait de partir sans surseoir."
Quand il eut dit ces mots, le Seigneur vint s'asseoir
Sur le vieux banc de bois, devant la pauvre hutte;
De ses divines mains, pendant une minute,
Il fila la quenouille et berça le petit;
Puis, se levant, il fit signe à Pierre et partit.

Et, quand elle revint à son logis, la veuve,
A qui de sa bonté Dieu donnait cette preuve,
Trouva — sans deviner jamais par quel ami —
Sa quenouille filée et son fils endormi.

JUIN.

Dans cette vie où nous ne sommes
Que pour un temps sitôt fini,
L'instinct des oiseaux et des hommes
Sera toujours de faire un nid;

Et d'un peu de paille ou d'argile
  Tous veulent se construire, un jour,
Un humble toit, chaud et fragile,
  Pour la famille et pour l'amour.

Par les yeux d'une fille d'Ève
  Mon cœur profondément touché
Avait fait aussi ce doux rêve
  D'un bonheur étroit et caché.

Rempli de joie et de courage,
  A fonder mon nid je songeais;
Mais un furieux vent d'orage
  Vient d'emporter tous mes projets;

Et sur mon chemin solitaire
  Je vois, triste et le front courbé,
Tous mes espoirs brisés à terre
  Comme les œufs d'un nid tombé.

P. DEROULÈDE.

LE SOLDAT.

Dans la France que tout divise
Quel Français a pris pour devise :
Chacun pour tous, tous pour l'Etat ?
  Le soldat.

Dans nos heures d'indifférence
Qui garde au cœur une espérance,
Que tout heurte, que rien n'abat ?
  Le soldat.

Qui fait le guet, quand tout sommeille ?
Quand tout est en péril, qui veille,
Qui souffre, qui meurt, qui combat ?
  Le soldat.

O rôle immense ! ô tâche sainte !
Marchant sans bruit, tombant sans plainte,
Qui travaille à notre rachat ?
  Le soldat.

Et sur sa tombe, obscure et fière,
Pour récompense et pour prière
Que voudrait-il que l'on gravât ?
Un soldat.

EN AVANT !

Le tambour bat, le clairon sonne ;
Qui reste en arrière ? . . . Personne !
C'est un peuple qui se défend.
En avant !

Gronde, canon, crache, mitraille !
Fiers bûcherons de la bataille,
Ouvrez-nous un chemin sanglant !
En avant.

Le chemin est fait : qu'on y passe !
Qu'on les écrase, qu'on les chasse !
Qu'on soit libre au soleil levant !
En avant !

Allons ! les gars au cœur robuste,
Avançons vite, et visons juste,
La France est là qui nous attend.
En avant !

Leur nombre est grand dans cette plaine !
Est-il plus grand que notre haine ?
Nous le saurons en arrivant.
En avant !

Leurs canons nous fauchent ? Qu'importe !
Si leur artillerie est forte,
Nous le saurons en l'enlevant.
En avant !

Où nous courons ? où l'on nous mène ?
Et si la victoire est prochaine ?
Nous le saurons en la trouvant :
En avant !

En avant ! tant pis pour qui tombe.
La mort n'est rien. Vive la tombe,
Quand le pays en sort vivant !
En avant !
(*Nouveaux Chants du soldat.*)

FELIX ARVERS. (1806–1851.)

SONNET.

Mon âme a son secret, ma vie a son mystère.
Un amour éternel en un moment conçu :
Le mal est sans espoir, aussi j'ai dû le taire,
Et celle qui l'a fait n'en a jamais rien su.

Hélas ! j'aurai passé près d'elle inaperçu,
Toujours à ses côtes, et pourtant solitaire.
Et j'aurai jusqu'au bout fait mon temps sur la terre,
N'osant rien demander et n'ayant rien reçu.

Pour elle, quoique Dieu l'ait faite douce et tendre,
Elle suit son chemin, distraite et sans entendre
Ce murmure d'amour élevé sur ses pas.

A l'austère devoir pieusement fidèle,
Elle dira, lisant ces vers tout remplis d'elle :
" Quelle est donc cette femme ?" et ne comprendra pas.

BOULAY-PATY. (1804–1864.)

LES DEUX LUTTEURS.

Deux athlètes toujours dans un terrible effort,
Luttent à qui vaincra, mais pendant des années
L'un a longtemps de fleurs les tempes couronnées,
Et frais et beau longtemps, il semble le plus fort.

L'autre, athlète vieilli, sans pitié, sans remord,
A les bras tout usés d'étreintes acharnées,
L'œil creux, le teint livide et les mains décharnées:
Ces deux hardis lutteurs, ce sont l'homme et la mort.

La mort prend l'avantage et de plus près le serre.
L'homme enfin sous le pied de son pâle adversaire
Tombe; la mort le montre et dit : "Il a vécu !"

L'homme un instant sous elle a sa gloire abattue,
Puis se dressant armé de son âme, il la tue,
Et triomphe au moment qu'on le croyait vaincu.
(*La vie humaine.*)

ANDRÉ THEURIET. (1833–)

LES PAYSANS.

Le village s'éveille à la corne du pâtre,
  Les bêtes et les gens sortent de leur logis;
On les voit cheminer sous le brouillard bleuâtre,
  Dans le frisson mouillé des alisiers rougis.

Par les sentiers pierreux et les branches froissées,
  Coupeurs de bois, faucheurs de foin, semeurs de blé,
Ruminant lourdement de confuses pensées,
  Marchent, le front courbé sur leur poitrail hâlé.

La besogne des champs est rude et solitaire:
  De la blancheur de l'aube à l'obscure lueur
Du soir tombant, il faut se battre avec la terre
  Et laisser sur chaque herbe un peu de sa sueur.

Paysans, race antique à la glèbe asservie,
  Le soleil cuit vos reins, le froid tord vos genoux;
Pourtant, si l'on pouvait recommencer sa vie,
  Frères, je voudrais naître et grandir parmi vous !

. . . . . .

J'aurais en moi peut-être alors assez de sève,
  Assez de flamme au cœur et d'énergie au corps,
Pour chanter dignement le monde qui s'élève
  Et dont vous serez, vous, les maîtres durs et forts.

. . . . . .

Le vieux monde se meurt. Dans les plus nobles veines
  Le sang bleu des aïeux, appauvri, s'est figé,

Et le prestige ancien des races souveraines
  Comme un soleil mourant dans l'ombre s'est plongé.

. . . . . .

L'avenir est à vous !... Nos écoles sont pleines
  De fils de vignerons et de fils de fermiers;
Trempés dans l'air des bois et les eaux des fontaines,
  Ils sont partout en nombre et partout les premiers.

Salut ! Vous arrivez, nous partons. Vos fenêtres
  S'ouvrent sur le plein jour, les nôtres sur la nuit...
Ne nous imitez pas, quand vous serez nos maîtres,
  Demeurez dans vos champs où le grand soleil luit.

Ne reniez jamais vos humbles origines,
  Soyez comme le chêne au tronc noueux et dur:
Dans la terre enfoncez vaillamment vos racines,
  Tandis que vos rameaux verdissent dans l'azur.

. . . . . .

LA BERGERONNETTE LAVANDIÈRE.

Ceint de joncs et de menthe,
Le moulin tourne et chante
  A fleur d'eau;
Sur les berges pierreuses,
Les battoirs des laveuses
  Font écho.

Dame bergeronnette
Mire sa gorgerette
  Au flot clair;
En haut, en bas, sans cesse,
Sa queue avec souplesse
  Bat dans l'air.

Elle semble, la belle,
Un maître de chapelle
  Blanc et noir,
Qui rythme la cadence
Du moulin et la danse
  Du battoir.

Elle court sur le sable
Et s'envole, semblable
Au Désir.
Qui toujours nous devance
Et qui fuit, dès qu'on pense
Le saisir.

THÉODORE DE BANVILLE. (1823-1891.)

LE FOYER.

Le foyer, oasis aux souvenirs anciens,
Où, loin des bruits épars, l'homme vit pour les siens,
Sanctuaire où l'on sent comme il est bon de vivre,
La tête dans les mains et les yeux sur un livre !
Là tout est doux, charmant, simple et mystérieux.
C'est l'épouse qui suit votre rêve des yeux,
Ce sont les beaux enfants pleins d'avenir, aux lèvres
Rouges comme les fleurs des vases de vieux Sèvres,
Et la vierge étonnée, en son cœur ingénu,
De voir son front si pur, et si blanc son bras nu.

MAXIME DUCAMP. (1822-1894.)

CECI TUERA CELA.

Les échafauds sont hauts ! De longues étincelles
Brillent en jaillissant sur les glaives froissés;
Les rouges bastions ont de larges fossés;
Le fusil resplendit aux mains des sentinelles !

Les canons accroupis autour des citadelles
Touchent de leurs affûts les boulets entassés;
Dans le champ du combat les soldats sont massés;
Sous le ciel le vautour ouvre ses vastes ailes !

Quel tonnerre forgé par la main des Titans
Pourra briser jamais les canons éclatants,
Les glaives meurtriers allongés sur l'enclume,

Renverser l'échafaud, jeter les tours à bas,
Et combler les fossés abreuvés de combats ?
Qui donc tuera la guerre ? Un frêle outil, la plume!

PIERRE DUPONT. (1821-1870.)

LES BŒUFS.

J'ai deux grands bœufs dans mon étable,
Deux grands bœufs blancs, marqués de roux,
La charrue est en bois d'érable,
L'aiguillon en branche de houx;
C'est par leurs soins qu'on voit la plaine
Verte l'hiver, jaune l'été;
Ils gagnent dans une semaine
Plus d'argent qu'ils n'en ont coûté.

S'il me fallait les vendre
J'aimerais mieux me pendre;
J'aime Jeanne ma femme, eh bien! j'aimerais mieux
La voir mourir que voir mourir mes bœufs.

Les voyez-vous, les belles bêtes,
Creuser profond et tracer droit,
Bravant la pluie et la tempête,
Qu'il fasse chaud, qu'il fasse froid?
Lorsque je fais halte pour boire,
Un brouillard sort de leurs naseaux,
Et je vois sur leur corne noire
Se poser les petits oiseaux.

S'il me fallait les vendre, etc.

Ils sont forts comme un pressoir d'huile,
Ils sont doux comme les moutons;
Tous les ans on vient de la ville
Les marchander dans nos cantons,
Pour les mener aux Tuileries,
Au mardi gras, devant le roi,
Et puis les vendre aux boucheries.
Je ne veux pas, ils sont à moi.

S'il me fallait les vendre, etc.

Quand notre fille sera grande,
Si le fils de notre régent

En mariage la demande,
Je lui promets tout mon argent;
Mais si pour dot il veut qu'on donne
Les grands bœufs blancs marqués de roux,
Ma fille, laissons la couronne,
Et ramenons les bœufs chez nous.

S'il me fallait les vendre,
J'aimerais mieux me pendre;
J'aime Jeanne ma femme, eh bien! j'aimerais mieux
La voir mourir que voir mourir mes bœufs.

JOSÉPHIN SOULARY. (1815–1891.)

LES DEUX CORTÈGES.

Deux cortèges se sont rencontrés à l'église:
L'un est morne, — il conduit la bière d'un enfant.
Une femme le suit, presque folle, étouffant
Dans sa poitrine en feu le sanglot qui le brise.

L'autre, c'est un baptême. Au bras qui le défend
Un nourrisson bégaie une note indécise;
Sa mère, lui tendant le doux sein qu'il épuise,
L'embrasse tout entier d'un regard triomphant.

On baptise, on absout, et le temple se vide.
Les deux femmes alors, se croisant sous l'abside,
Echangent un coup d'œil aussitôt détourné,

Et, merveilleux retour qu'inspire la prière,
La jeune mère pleure en regardant la bière,
La femme qui pleurait sourit au nouveau-né.

DERNIERS TISONS.

E. A.

CE QU'IL NOUS FAUT.

Ce qu'il nous faut,
Ce n'est pas la graine inféconde
Des semeurs de mots, la faconde
Dont tous les brouillons font assaut,
Ce n'est pas là ce qu'il nous faut.
D'utiles travaux qui sans cesse
Ouvrent des sources de richesse
Et du mal réduisent l'impôt,
Voilà, voilà ce qu'il nous faut !

Ce qu'il nous faut,
Ce n'est pas la triste formule
Du libre penseur incrédule
Ni les dogmes du faux dévot,
Ce n'est pas là ce qu'il nous faut.
Une foi vive, la croyance
Qui dans les cœurs met la vaillance.
Et les porte toujours plus haut,
Voilà, voilà ce qu'il nous faut !

Ce qu'il nous faut,
Ce n'est pas les frivoles âmes
D'hommes sans honneur, ou de femmes
A qui la vertu fait défaut,
Ce n'est pas là ce qu'il nous faut.
De vrais hommes forts et fidèles,
Et, dignes d'eux, des mères telles
Qu'il en naisse un monde nouveau,
Voilà, voilà ce qu'il nous faut !

LE DEVOIR AVANT TOUT.

A quoi bon s'acharner à voir au fond des choses ?
Dans l'ombre qui s'allonge à quoi bon vainement

Chercher à débrouiller les effets et les causes?
Toute fin est mystère, et tout commencement.

Nul homme n'a besoin pour faire son ouvrage
D'étreindre l'inconnu d'un désir effréné,
Et le bonheur n'est pas dans le fuyant mirage
Par lequel loin des cieux l'esprit est entraîné.

Il n'est pas dans le bruit ni les vaines disputes
Que font autour de nous de myopes savants;
L'orgueil de la science a de si tristes chutes,
Qu'il peut faire envier l'humble foi des enfants.

C'est l'amère grandeur de notre destinée
D'aspirer au delà d'un étroit horizon:
L'instinct de l'infini dans notre âme bornée
Se heurte constamment aux murs de sa prison.

Heureux qui le comprend, et sans fiel ni blasphème
Se plie et se soumet à la suprême loi,
Simplement de la vie acceptant le problème
Et faisant son devoir sans demander pourquoi.

Laissez comme l'éclat d'une mourante étoile
D'un passé trop lointain la lumière pâlir,
Et n'allez pas chercher à soulever le voile
Qui dérobe à nos yeux les dons de l'avenir.

Pour trouver le devoir notre vue imparfaite
Suffit: il est ici, tout près de vous, partout.
Ne cherchez rien de plus, et, l'œuvre du jour faite,
Dites demain encor: Le devoir avant tout!

OSSA LOQUENTIA.

Voyez ce crâne nu. C'était jadis la tête
D'un homme beau peut-être, aimé, bon, généreux.

Un merveilleux organe, un cerveau de poète
En a peut-être un jour rempli le globe creux.
La pensée y régnait sur un trône sublime,
L'esprit prenait de là son essor indompté;
Crainte, amour, joie, espoir, tout ce qui nous anime
S'y remuait sans doute, et rien n'en est resté.

Rien ? Ah ! défiez-vous d'une vaine apparence !
Ce blanc débris n'est pas l'épave du néant;
Il passe sous cette arche un rayon d'espérance
Où les yeux n'ont laissé qu'un trou vide et béant.
Si dans leur temps ces yeux, comme une douce aurore,
Ont brillé pour autrui du feu des saints amours,
S'ils réflétaient le ciel, ils brilleront encore
Lorsque tous les soleils auront fini leur cours.

De cette cavité procédait la parole.
La langue exerçait là son magique pouvoir.
Vraie ou perfide, impie ou pieuse, ah ! quel rôle
Elle joue ici-bas, souvent sans le savoir !
Si l'honneur du prochain était sacré pour elle,
A sa voix si le mal, l'erreur et le courroux
Sont restés étrangers, sa voix est immortelle,
Et Dieu l'ecoute encor plaider, prier pour nous.

Ces doigts jadis actifs ont-ils fouillé la terre,
Ou recueilli les biens par d'autres exhumés ?
Qu'importe ? Les trésors enviés du vulgaire
En joyaux éternels ne sont pas transformés.
Ce sont les pleurs que sèche une main bienveillante;
C'est le bien qu'elle fait dans l'ombre, à tous moments,
Qu'on retrouve à la mort, couronne étincelante
Où le bien devient or, et les pleurs diamants.

Ces pieds en mainte place ont laissé leur empreinte :
A quelle fin ? Pourquoi tant d'efforts ici-bas ?
Ah ! voyez, s'il se peut, au vaste labyrinthe,
Quels sentiers ont gardé les traces de leurs pas ?
Au chemin de l'honneur s'ils ont été fidèles,
Si le devoir n'eut point de sommets non gravis,
Ils ont atteint au but des carrières mortelles,
Et mérité l'entrée aux célestes parvis.

VASE D'ÉLECTION.

Sans l'instinct qui brise ou mutile
Si tu passes, en ton chemin,
L'oiseau, l'insecte, le reptile,
La rose qui s'offre à ta main;

Si ton discours ne fait entendre
Nul son faux, méchant ou moqueur;
Si le danger peut te surprendre
Sans arme, mais jamais sans cœur;

Volontiers, sans morgue ni honte,
Si tu vas a l'humble foyer;
Si devant ceux dont l'astre monte
Tu te tiens droit, fier, homme entier;

Si dans l'hôtel, dans la masure,
En public ou bien sans témoins,
Tu donnes l'exacte mesure
De toi-même, ni plus ni moins;

Salut ! Ta tête, blanche ou blonde,
M'est sacrée, et je voudrais bien
T'avoir pour ami dans ce monde
Et mériter d'être le tien.

IT MATTERS LITTLE—IT MATTERS MUCH.

Quel est le lieu de ta naissance,
Ce que tes parents ont été,
S'ils t'ont laissé dans l'abondance
Ou t'ont légué la pauvreté,
Qu'importe? En vérité qu'importe bien cela ?
Mais d'être honnête homme, quand même
Il faut l'effort le plus ardu,
De vivre, comme au terme extrême
On aimerait d'avoir vécu,
C'est là ce qui vraiment importe, c'est cela !

Si de ce monde, au mal en butte,
Tu t'en vas jeune ou plein de jours,
Si la victoire de la lutte,
Ou les revers marquent le cours,

Qu'importe ? En vérité qu'importe bien cela ?
Mais sans lâcheté ni faiblesse
De bien faire ce que tu dois,
D'aider au prochain qui s'affaisse
De sa peine à porter le poids,
C'est là ce qui vraiment importe, c'est cela !

Après une lente agonie
Ou soudain que tes yeux soient clos,
Qu'on se souvienne, qu'on t'oublie
Couché sous l'herbe ou sous les flots,
Qu'importe ? En vérité qu'importe tout cela ?
Mais d'être prêt, quand l'heure sonne,
A répondre au suprême appel,
Et de mériter la couronne,
Gage d'un bonheur éternel,
C'est là ce qui surtout importe, c'est cela !

PER VIAM PACIS AD PATRIAM CLARITATIS.

Je ne demande pas, ô mon Dieu, dans la vie
Un chemin toujours beau;
Je ne demande pas que votre main amie
En ôte tout fardeau;
Je ne demande pas qu'à mes pieds, sur la terre,
Naissent toujours des fleurs:
Je sais ce qu'il y a de poison délétère
Aux plus douces douceurs.
Mon seul vœu, Seigneur, c'est que vous soyez mon guide
Aux jours bons ou mauvais,
Et me meniez, couvert de votre sainte égide,
A la lumière par la paix.

Je n'attends pas, mon Dieu, de toute votre gloire
L'effulgence ici-bas.
Qu'un rayon seulement dissipe l'ombre noire
Et conduise mes pas !
Je suis prêt à porter ma croix sans la comprendre
Et sans voir devant moi,
Pourvu que dans la nuit, sentant votre main tendre,
Je vous suive avec foi.

Votre paix est un don que nulle humaine joie
Ne remplace jamais.
Ah ! menez-moi, Seigneur, dans votre sainte voie,
A la lumière par la paix.

GAÎMENT.

Gaîment, gaîment ! Dans l'existence
La gaîté, mieux que l'opulence,
Nous sert, magique talisman.
Pour faire ici-bas bon voyage
D'un pas alerte, avec courage,
Marchons gaîment !

La gaîté, bienfaisante fée,
Rend plus légère la corvée
Dont on se plaint incessamment.
Plainte futile, vain murmure !
Piocher est la loi de nature :
Piochons gaîment !

Gaîment, gaîment ! A chaque étape
L'ennemi guette; nul n'échappe
A sa sûre part de tourment.
Au moins, s'il faut porter la chaîne,
Que ce soit sans aigreur ni haine:
Souffrons gaîment !

La gaîté vraie en un cœur ferme
Nous conduise, en chantant, au terme
Où nous nous hâtons lentement !
Puis, quand nous passons la barrière,
Qui du ciel sépare la terre,
Passons gaîment !

TO STAY AT HOME IS BEST.

—H. W. LONGFELLOW.

Rester chez soi vaut le mieux:
En vain de ses alentours l'âme dégoûtée et lasse
Croit échapper aux ennuis en changeant d'air et de place,

Elle retrouve son mal qui la poursuit en tous lieux.
Contentement ni repos ne se prennent à la chasse;
Le vrai bonheur n'a besoin que d'un tout petit espace:
Rester chez soi vaut le mieux !

Où la chèvre est attachée elle se délecte et broute.
Près du logis familier plutôt que sur la grand'route
Se trouve la paix du cœur. Le plus lointain coin des cieux
Est ouvert aux vents glacés du désespoir et du doute,
Et n'a guère de clarté qui vaut le prix qu'elle coûte....
Rester chez soi vaut le mieux !

Lorsqu'on a longtemps par ci, par là, sur la terre et l'onde;
Promené, sans grand profit, l'humeur folle et vagabonde,
On revient toujours, hélas ! à ses vrais ou ses faux dieux.
Pour un vain fantôme, alors, à quoi bon courir le monde ?
Ce n'est pas le maître absent qui rend la lande féconde....
Rester chez soi vaut le mieux !

Rester chez soi vaut le mieux !
Non pour vivre, assurément, comme l'huître en son écaille,
Petit cœur, petit cerveau, ne faisant œuvre qui vaille.
Non: en voyage ou chez soi l'égoïsme est odieux.
Pour l'homme un peu soucieux de son prochain sur la paille,
Qui sait le prix du foyer, qui pense, prie et travaille,
Rester chez soi vaut le mieux !

PAR DELÀ.

L'automne a fui. Privés de leur parure
Les champs sont blancs de neige; aux froids autans
Le Sagittaire a livré la nature:

Voici l'hiver, saison sinistre et dure....
Mais par delà j'entrevois le printemps.

La voix du temps plus tristement soupire;
Un soir hâtif succède au jour moins beau;
De l'horizon la clarté se retire,
Et dans la nuit la vieille année expire....
Mais par delà j'entrevois l'an nouveau.

O vie humaine! Un ver rongeur la sape
Dans sa fleur même: en récolter le miel
C'est chance rare, avant que la mort frappe.
A chaque instant la terre nous échappe....
Mais par delà je vois l'entrée au ciel.

LE PASSAGE DE LA BARRE.

(*Traduit de l'anglais.*)

À M. W. Wood.

Soleil couchant, astre du soir,
Et m'appelant, sans plus surseoir,
Une voix claire. Ah! puisse alors la barre
Ne point gémir quand je démarre,

Mais un flux, qu'on pourrait croire endormi, rouler
Trop plein pour bruire ou déferler,
Quand ce qui vint hors de l'abîme immense
Retourne au lieu de sa naissance.

Crépuscule, cloche du soir,
Puis après, la nuit tout en noir.
D'un triste adieu que nul sanglot ne marque
L'heure à laquelle je m'embarque,

Car si loin, hors du Temps, que le flot incertain
Me porte, ayant rompu l'amarre,
J'espère au jour voir mon Pilote enfin,
Quand j'aurai traversé la barre.

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

Do not
remove
the card
from this
Pocket.

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU

129512 LF.H.
A889k

Author Aubert, E.

Title Littérature française. Vol.2